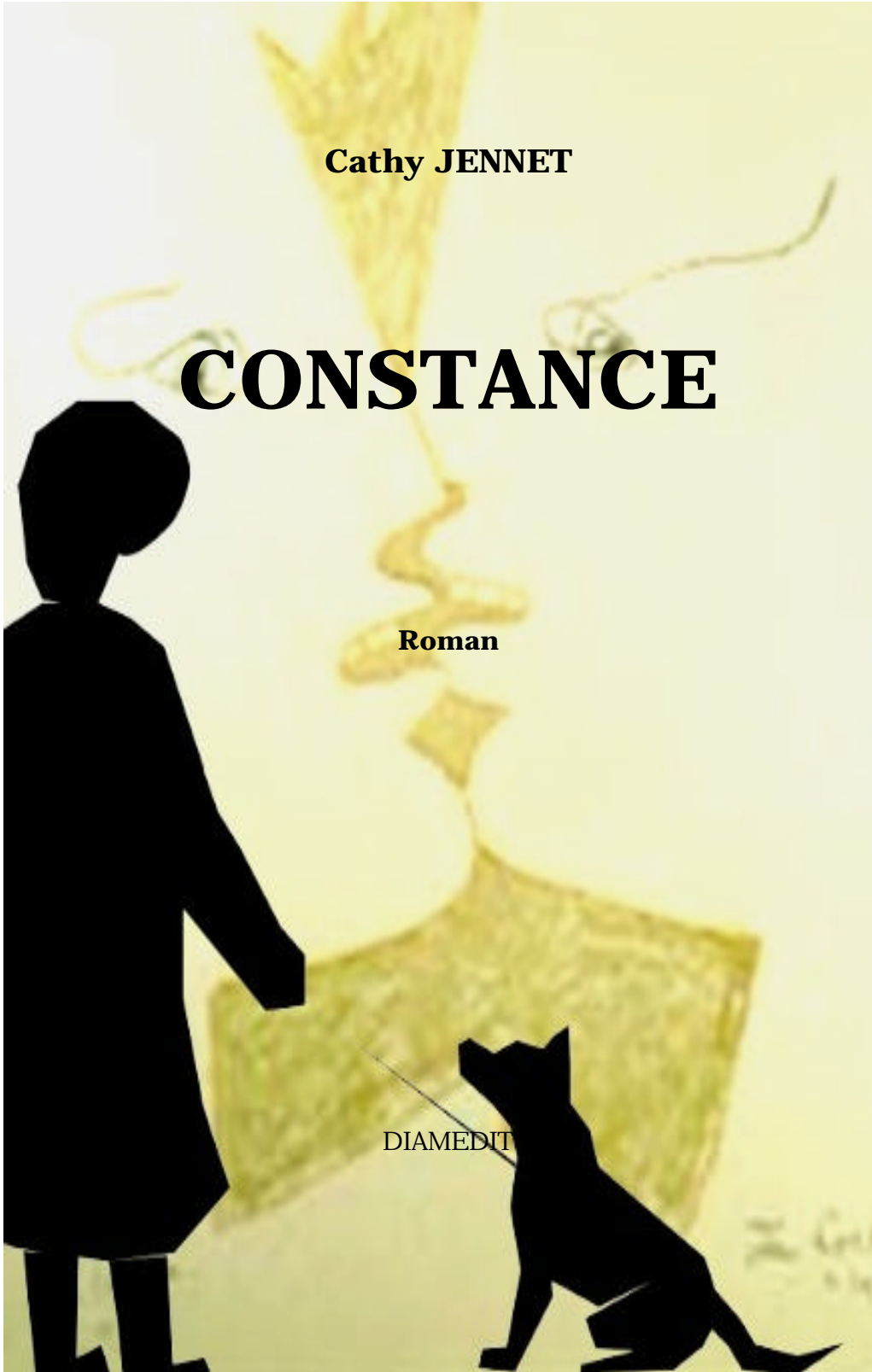


Cathy JENNET

CONSTANCE

Roman

DIAMEDIT



©DIAMEDIT/Cathy JENNET, 2002

DIAM Editions - 20 rue de bourgogne - 45000 ORLÉANS

Tous droits réservés pour tous pays selon la loi du 11 mars 1957 interdisant toute reproduction ou traduction, même partielle, sans le consentement de l'éditeur. Toute contrefaçon serait sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. Sont seules autorisées les copies strictement réservées à l'usage privé et non destinées à une utilisation collective.

Cathy JENNET

CONSTANCE

Roman

DIAMEDIT

Constance

Premier jour

Le monde appartient à ceux qui se lèvent tôt. Le monde au sein duquel Madeleine s'efforce d'être la plus active possible. Même si au fond d'elle-même elle est persuadée du contraire, elle préfère croire qu'elle peut encore se rendre utile.

Lorsqu'on lui demande pourquoi elle ne dort pas un peu plus longtemps le matin, Madeleine répond qu'à son âge le sommeil éternel n'est plus très loin, «alors s'il faut dormir pour l'éternité autant être un peu fatiguée pour en profiter pleinement » ! En réalité, elle sait que c'est la vieillesse qu'elle refuse en continuant à se lever aux mêmes horaires qu'à l'époque où elle travaillait.

6 h 30. «...il semblerait qu'un cas de contamination par la leurasie-proteria gallinacée ait été découvert dans la Creuse. Les œufs pondus en France, en Allemagne et en Papouasie devraient être retirés de la vente... La météo... »

C'est péniblement que Madeleine éteint son radio-réveil avant de se lever pour se livrer à sa cérémonie matinale qu'elle accomplit tel un robot depuis des années. Il lui

semble que jamais rien n'est venu perturber le cours de ses préparatifs matinaux.

1 : cuisine pour mettre l'eau à chauffer ; 2 : les toilettes ; 3 : retour à la cuisine où Madeleine sort une tranche de pain de mie du paquet en prenant soin de ne pas prendre l'entame. Le plateau, la tasse à carreaux, la margarine, la confiture d'orange, les pilules bleues, les gélules blanches et les gouttes pour la tension attendent sur la table depuis la veille.

Lorsqu'elle était jeune, Madeleine s'imaginait très bien vieille dame, faisant des tartes à la mirabelle pour ses petits enfants. Aujourd'hui, elle ne peut se regarder dans un miroir, ou s'insurger contre son arthrose sans se dire « déjà ! » Elle n'est pas cette grand-mère « tarte à la mirabelle » qu'elle avait imaginée. Elle n'est pas grand-mère du tout. Madeleine n'a jamais eu d'enfant et n'a ses 75 ans que dans son corps, pas dans sa tête.

Une fois son petit déjeuner pris dans le plus grand silence, c'est de son corps dont elle s'occupe dans la salle de bain, et pas uniquement de l'hygiène de cette enveloppe flétrie, mais aussi de sa beauté. Madeleine est très coquette et elle ne cessera sans doute de l'être que lorsqu'elle ne sera plus.

Le jeudi, la toilette est plus longue, il y a le shampoing, tout comme le lundi.

Après le shampoing, il y a les bigoudis. Les rouleaux sur la tête, Madeleine fait le ménage : poussière, cuivres et vitres. Le sol, c'est le mardi.

La coiffure et le maquillage terminés, il est 9 heures. Madeleine prend son temps, mais telle un métronome elle s'active chaque jour au même rythme, si bien qu'elle ne jette pas le moindre regard vers l'horloge avant de sortir. Elle sait qu'elle sera un peu en avance, mais pas trop, pour son rendez-vous hebdomadaire.

Dehors, il y a un petit vent frais qui semble n'être là que pour donner à ce splendide mois de février une petite note d'hiver.

Madeleine resserre autour de son cou fragile le petit foulard en soie qu'elle a peint elle-même sans gutta, avec du gros sel et des couleurs chaudes. Le soleil est radieux.

- Ah, ça, on n'a plus de saisons ! Vous verrez Madame Simoni, on aura encore un mois de juillet pluvieux !

Quelle idiote cette Madame Lambert, on ne sera peut-être plus là en juillet, alors quelle importance ? Et puis qu'on ne la retarde pas trop, Madeleine ne veut pas être en retard. À petits pas serrés, elle descend la rue du collège où elle habite depuis qu'elle est partie de chez ses parents, à 16 ans.

À cette époque on partait tôt, pour travailler ou se marier. Madeleine avait quitté la petite commune de Sainte-Montille, où ses parents étaient agriculteurs, pour travailler à la ville au grand dam de sa famille. Petit à petit elle avait pu acheter ce petit logement que ses patrons lui avaient loué au début de sa carrière de secrétaire.

Madeleine avait eu la détermination de sortir du monde rural et s'en était donné les moyens. À quinze ans elle était montée à Paris pour suivre les cours « Pigier ». Enivrée par la mélodie des machines à écrire qui l'avait enveloppée pendant sa formation, Madeleine ne pouvait plus supporter les pleurs des cochons que l'on égorge, les odeurs acides du fumier qui entrent jusque dans les chambres à coucher les jours d'épandage, ainsi que les travaux fatigants et salissants lorsqu'elle regagna sa région natale. Elle n'avait jamais eu l'âme rustique de sa famille et l'avait encore moins à son retour. C'est ainsi qu'elle s'installa en ville, à Sorlin, une petite agglomération d'environ vingt mille habitants

à l'époque, qui en compte peut-être le double aujourd'hui.

Au carrefour de la rue du collège avec l'avenue de la République, Madeleine tourne mécaniquement à droite sans même lever le nez du trottoir où elle pourrait rencontrer une de ces défécations canines qui polluent la ville et dont elle se méfie. Elle s'arrête pour prendre le Journal à la Maison de la Presse avant d'arriver comme à son habitude, un peu en avance à son rendez-vous.

- Bonjour Madame Simoni, soin du visage aujourd'hui ? Je vous laisse patienter, Vanessa est en cabine pour une épilation. Installez-vous donc dans la salle d'attente !

- ...

La vieille dame est déjà dans l'arrière boutique avant que « l'épouvantail » (c'est ainsi que Vanessa appelle sa patronne) ne finisse son discours.

Depuis la salle d'attente du salon de beauté, on voit la petite impasse où ils ont construit ce théâtre, il y a maintenant presque quinze ans. Le théâtre Jean Cocteau ; Madeleine n'y a jamais mis les pieds, elle ne connaît pas ce Jean Cocteau et elle ne veut pas en entendre parler, si elle le voyait, elle lui dirait deux mots sur cette peinture immonde avec des têtes monstrueuses sur un fond beige devenu pisseux qu'il a fait peindre sur le mur de son théâtre. Comme chaque jeudi, Madeleine regarde par la fenêtre et se dit que c'est une honte de peindre pareille horreur. Devant la porte de la salle de spectacle actuellement en travaux deux hommes discutent, l'un d'eux, petit, châtain, le visage rond et jovial porte simplement un jean, un sweat-shirt et des baskets, l'autre, un brun, l'air un peu plus prétentieux derrière une paire de fines lunettes à montures métalliques, porte, lui aussi, un jean avec des chaussures noires et une veste bordeaux.

Plus la septuagénaire les observe, plus il lui semble que leur discussion a des couleurs de discorde, voire même de querelle.

- Bonjour, Madame Simoni.

- Bonjour, Constance.

- Vanessa a bientôt terminé, il fait beau aujourd'hui, non ?

- Pourquoi vous me le demandez, vous voyez bien qu'oui. Dites-moi, ces messieurs, dehors...

- Le brun à lunettes, c'est le directeur du théâtre...

- Jean Cocteau, c'est ça ?

- Non, il s'appelle Yves Leroy. Et l'autre c'est le gardien, Bruno. Je vais dire à Vanessa que vous êtes là.

La petite rousse dont la blouse vert pâle lui serre les fesses disparaît dans le couloir. Madeleine ne peut s'empêcher de sourire lorsqu'elle l'entend s'exclamer :

- Vaness', y a ta vioc qu'est là !!! Et dis donc, elle m'a encore appelée Constance, elle décabanerait pas un peu ?

Puis Madeleine ouvre son journal, histoire de le survoler un peu avant qu'il lui serve à mettre ses épluchures de légumes le midi même. La seule page qui l'intéresse est celle de Sorlin quand ils parlent d'autre chose que de Football. Si elle lit le journal c'est avant tout pour la nécrologie. On ne sait jamais, on peut y apprendre la mort de quelqu'un qu'on a connu, qu'on a croisé, dont on a entendu parler ou qu'on aimerait avoir côtoyé tant l'article est flatteur. Madeleine est également fidèle à la feuille de chou locale parce qu'elle veut savoir pourquoi elle a entendu passer les pompiers sous sa fenêtre la veille dans l'après-midi. Aujourd'hui, jeudi 8 février 2001, la page locale est essentiellement consacrée au théâtre et à ses travaux de réfection. Madeleine y apprend que les travaux répondent au

projet de faire un bar à l'intérieur du hall d'entrée et d'abattre les cloisons entre le théâtre même et les bureaux de Yves Leroy.

Tout ceci ne lui évoque rien ; elle ne sait même pas à quoi ressemble la salle de spectacle, elle est simplement déçue de constater dans la presse qu'un ravalement de façade n'est pas à l'ordre du jour.

Dehors, le ton semble monter entre les deux hommes jusqu'à l'arrivée d'un troisième. Le nouveau venu, la quarantaine, les cheveux longs et sales, la peau ternie par un manque d'hygiène certain, leur adresse une poignée de main fatiguée. Sa silhouette squelettique est recouverte d'un jean à la propreté douteuse et d'un blouson noir, de ceux que l'on peut voir chez les voyous, il ressemble à une caricature ou à un personnage de bande dessinée.

- Constance !

- Oui ? Il vous faut quelque chose ? Un magazine ? Vanessa a pratiquement terminé. Si vous ne voulez pas attendre, je peux m'occuper de vous...

- Surtout pas. Et vous croyez qu'une vieille comme moi n'a pas le temps de patienter un peu ? Dites-moi, le type qui ressemble à un pneu crevé, c'est qui ?

- Pierre Cottra. Il est régisseur du théâtre.

- C'est quoi, un régisseur ?

- Un technicien, si vous préférez.

- Oh, je ne préfère rien, vous êtes bien renseignée dites donc ! Ça vous intéresse le théâtre ?

- Hou là, non, c'est pour les intellos ce truc. Mais vous savez, à travailler ici, à côté, on finit par connaître du monde... L'autre jour, devinez qui on a vu arriver...

- J'ai une sainte horreur des mots fléchés, croisés et autres, je n'ai jamais touché à un jeu de ma vie, alors ce

n'est pas pour me retrouver à répondre à vos devinettes, assise sur le fauteuil en skaï d'une salle d'attente !

- C'est du cuir.

- Ah !

- Dreyfus. Jean-Claude Dreyfus.

- Vous savez, moi, les marques de mobilier...

- Non, c'est Jean-Claude Dreyfus en personne que j'ai vu l'autre fois. Celui de la pub, les plats cuisinés Marie...

Madeleine est prête à faire croire à la jeune esthéticienne qu'elle connaît le Dreyfus en question pour avoir la paix. Mais Vanessa arrive à sa rescousse.

- Bonjour Madame Simoni, vous pouvez vous installer en cabine 4, j'arrive...

Madeleine regarde s'éloigner Vanessa qui raccompagne une jeune dame brune aux cheveux longs. Elle entend une bribe de leur conversation.

- Vous vous rendez compte, elle avait sept gosses...

- Non ? lui répond poliment Vanessa.

Madeleine éprouve un peu de jalousie à l'idée que la jeune fille puisse être la confidente d'autres clientes. Qu'elle leur épile les jambes passe encore, mais qu'elle écoute d'autres sornettes que les siennes l'humilie presque. Elle se met à ressentir une douleur adultérine dans le fond de son cœur, elle la chasse aussitôt.

Dehors, les trois disciples de Monsieur Jean Cocteau ont disparu.

Dans la cabine plane une odeur de crème pour le corps, un parfum frais, calme et rassurant que Madeleine associe à Vanessa. La jeune fille blonde comme les blés aurait pu être la sienne, du moins c'est ce que Madeleine aime à croire. Chaque semaine, elle se

rend davantage au salon pour voir la jeune fille que pour ledit nettoyage de peau et ledit traitement des rides. Elle aime Vanessa pour son naturel et sa franchise. La première fois que Madeleine s'est trouvée entre les mains de l'esthéticienne, cette dernière lui avait assuré qu'il était impossible que le traitement antirides puisse donner quelque résultat que ce soit, étant donné l'avancé du « flétrissement »... Depuis, Madeleine vient chaque semaine pour ce traitement qu'elle sait vain. Elle aime aussi Vanessa pour son calme et sa douceur ; chacun de ses gestes est précis, efficace et tendre, et Madeleine aime sentir les mains de la jeune femme sur son visage. C'est un moment qu'elle savoure en fermant les yeux et en priant pour qu'il ne s'arrête jamais. C'est le plein de tendresse que Madeleine vient faire avant tout. Elle aime aussi la jeune femme pour son humour et son intelligence. Vanessa est capable de parler d'un tas d'autres choses que de la mode et l'art culinaire. Madeleine, qui n'a jamais lu autre chose que les romans de la collection Arlequin ni regardé à la télé plus enrichissant que les feuilletons américains interminables et le Bigdil, est admirative devant la culture de la jeune femme qui gaspille son temps à tripoter la cellulite des mémères et enlever les poils en surnombre des méditerranéennes.

Madeleine s'est allongée d'elle-même sur l'espèce de table d'auscultation en skaï recouvert de papier blanc et attend patiemment l'arrivée de celle qui ne sauvera pas ses rides mais qui illuminera sa journée. Plus elle attendra, plus tard elle partira, alors elle n'est pas pressée.

Elle écoute avec un petit sourire la conversation de Vanessa avec sa collègue, de l'autre côté du mur :

- Dis donc Vaness', ta vioc elle s'intéresse à l'équipe du théâtre, tu auras peut-être sa bénédiction pour sortir avec Pierre Cottra...

- Arrête de l'appeler ma vioc, et surtout cesse de prononcer le nom de ce connard devant moi.

- Oh, c'était de l'humour ! Il me fait de la peine tu sais, il n'arrête pas de demander après toi, il me donne parfois envie de le consoler tellement il a l'air malheureux.

- Moi, il me donne tout le temps envie de vomir tellement il a les dents pourries.

Madeleine voit la porte de la cabine s'ouvrir sur une Vanessa que la colère ne parvient pas à enlaidir.

- Il faudra dire à Constance que les cloisons sont fines et qu'on n'est pas forcément sourd à 75 ans.

- Je lui dirai, ça la remettra en place. Je suis désolée que vous ayez eu à entendre ces conneries. Au fait pourquoi est-ce que vous l'appellez « Constance », vous savez bien qu'elle ne s'appelle pas comme ça...

- Elle me fait penser à une Constance que j'ai connue. Sûre d'elle-même, vulgaire, et pas futée pour deux sous... C'est un peu comme un hommage.

- Du coup, elle vous croit un peu sénile.

- La preuve qu'elle n'a pas inventé l'eau chaude !

Madeleine perçoit un léger tremblement dans les gestes de Vanessa qui prépare la mixture qu'elle appliquera sur le visage de la septuagénaire.

- Pourquoi ce Pierre vous met-il dans cet état ?

- C'est un porc. Il me répugne.

- Je l'ai vu par la fenêtre et je dois dire qu'il a un physique disgracieux mais pas au point de trembler à la simple évocation de son nom !

Le menton de Vanessa tremble légèrement, ses yeux s'embrument, on devine qu'elle se maîtrise pour ne pas pleurer. Madeleine perçoit clairement le trouble de la

blondinette qui lui semble pour la première fois si fragile. Elle la regarde se confondre dans des gestes gauches et hors de propos et se sent impuissante et tellement touchée.

- Vous savez mon petit, vous pouvez éteindre la marmite que vous venez d'allumer, à mon âge, le système pileux fait grève, je suis obligée de dessiner mes sourcils au crayon pour faire illusion, alors j'ai bien peur que votre cire ne chauffe pour rien...

- Excusez-moi, je ne fais pas attention à ce que je fais...

- Parfois, ça fait du bien de pleurer, et c'est pas devant une vieille peau comme moi qu'il faut se gêner. J'ai suffisamment chialé dans ma vie pour faire tourner un moulin avec la flotte de mon corps... alors vous savez... ment Madeleine qui a vécu les yeux tellement secs, qu'elle a, toute sa vie, donné l'image d'une femme insensible. Elle n'en avait pas moins souffert et s'était souvent dit que les larmes la soulageraient, qu'en pleurant, les autres faisaient sortir la peine.

- Ça va aller, Madame Simoni.

- Vous me raconterez peut-être un jour... Mes oreilles en ont entendu des vertes et des pas mûres ! ment-elle à nouveau, elle qui n'a jamais été la confidente de personne.

- Vous avez sans doute raison, ça me ferait du bien mais c'est encore un peu tôt.

Madeline s'assied, les talons sur le petit marchepied et regarde les yeux verts, aujourd'hui fuyants, de cette jeune fille dont elle ne connaît rien.

- Laissez tomber pour le soin, vous n'êtes pas en état, je paierai quand même, l'épouvantail qui vous sert de patronne n'en saura rien.

Vanessa sourit.

Constance

- Bon, j'ai un peu menti tout à l'heure à propos du système pileux... Il ne fait pas tout à fait grève... Il y a le menton...

*

La folle tire sur ma laisse de toutes ses forces et manque de m'étrangler.

Ah... Chouette une crotte !

Impossible de savoir par qui et quand elle a été faite, la folle ne me laisse même pas le temps de sentir. De toute façon, mon museau souffre terriblement, mon odorat est affecté par l'odeur épouvantable que la folle laisse dans son sillon. Une de ces odeurs artificielles dont seuls les humains s'affublent volontairement. L'odeur de ma maîtresse est moins forte que celle de la folle. Peut-être y suis-je habitué.

Les pieds de la folle avancent très vite et font beaucoup de bruit, ses chaussures pointues claquent devant mon nez, elle tire tellement fort sur la laisse que mon collier remonte à la hauteur de mes oreilles et me fait mal. J'aimerais prendre le temps de signaler mon passage aux copains, mais je n'ai même pas le temps de lever la patte contre le poteau, c'est la première fois qu'il faut aller si vite, et puis c'est la première fois que c'est la folle qui me promène.

On a emmené ma maîtresse dans une voiture. Elle respirait fort et avec peine cette nuit, je grattais à la porte de sa chambre et elle ne m'ouvrait pas. Ce matin quand elle est sortie pour aller jusqu'à la salle de bain, elle ne m'a même pas caressé, elle sentait la fatigue et la maladie. Elle est tombée par terre alors je l'ai léchée au visage, elle n'a même pas ri et ne s'est pas protégée. Elle

ne sentait pas la mort mais elle sentait le mal, alors j'ai hurlé comme nos ancêtres les loups le faisaient pour annoncer un danger. Je connais les humains, ils viennent quand on fait du bruit.

La folle est rentrée avec ses clés, elle a regardé ma maîtresse et elle a crié. Ma maîtresse a parlé, alors je l'ai léchée, j'étais content, elle allait me sortir puis me donner à manger. La folle m'a tapé. Elle a donné de l'eau à ma maîtresse et a posé le verre par terre à côté, j'avais soif, alors je l'ai lapé ; elle m'a encore tapé.

Des messieurs sont venus, un d'eux m'a caressé alors je lui ai apporté mon hérisson jaune pour qu'il me le jette mais il était occupé à emmener ma maîtresse. La folle a pris ma laisse, j'étais content parce que j'avais envie de faire pipi.

Et me voilà, la vessie toujours pleine en train de courir derrière la folle. Ah, elle pousse une porte qui mène à un endroit que je ne connais pas. Je ne veux pas entrer car je sais bien que lorsqu'on franchit une porte je n'ai plus le droit de faire pipi.

- Oscar, allez, dépêche-toi.

Elle me soulève et me porte dans ses bras. Cette odeur que les humains aiment tant est encore plus forte dans son cou. Je veux descendre. Elle me pose sur la moquette de cet endroit nouveau et étrange. J'ai beau sentir, il n'y a aucune odeur de chien ici. À part peut être sous les pieds d'une dame. Je n'aime pas cet endroit. Je n'aime pas la folle. J'ai envie de faire pipi. Je pleure, je couine. Et hop ! Une claque sur le museau.

*

Vanessa s'est assise à côté de Madeleine et laisse la vieille dame lui caresser les cheveux, cette tendresse l'apaise. Elle ne s'est jamais expliquée l'affection que la mamie avait à son égard ; mais elle préfère son regard protecteur et parfois admiratif à celui insistant des hommes qui la dévisagent. Elle se sent presque bien dans sa peau et tellement aimable dans les yeux gris délavés de la grand-mère... Grand-mère de qui au fait ? Elle ne connaît rien d'elle et c'est peut-être la seule chose qui l'empêche de tout lui raconter, parce qu'elle sent qu'il faut qu'elle se confie, et c'est à elle qu'elle a envie de tout dire... À cette inconnue...

Les deux femmes sont côte à côte ; l'une a les cheveux gris, l'autre les a blonds, l'une les a courts et bouclés, l'autre les a longs et raides, l'une a la peau flétrie comme une vieille pomme et l'autre a le teint et la douceur d'une pêche. Deux générations les séparent mais une grande estime respective les unit.

- Merci, Madame Simoni... Vous êtes si gentille avec moi.

- Appelez-moi donc Madeleine.

- Si j'y arrive !

- Au diable le respect des vieux.

- En tout cas, je vous le dois ce soin... Et puis il faut néanmoins que je vous démaquille... Si l'épouvantail vous voit repartir maquillée comme vous êtes venue, elle risque de trouver ça louche.

- Vous auriez très bien pu me remaquiller après.

- Sans vouloir vous vexer, je pense avoir un coup de pinceau plus fin que le vôtre... Voyez, là, le rouge à lèvres, il déborde, c'est une fausse idée de croire qu'on peut donner l'illusion de lèvres pulpeuses en les redessinant, ça fait vulgaire et c'est tout... Et puis le

bleu, sur vos paupières, on dirait que vous l'avez étalé à la taloche...

Elles sont toutes deux face au miroir, Madeleine écoute les critiques de Vanessa qui, si elle n'avait pas été cette jeune fille gracieuse et douce qu'elle affectionne tant, aurait été assommée d'un coup de sac à main. Mais là, la vieille dame prend note des conseils et profite de la fraîcheur du coton imbibé de lait démaquillant que l'esthéticienne applique sur son visage avec tendresse. Elle ferme les yeux, savoure.

Le calme de la cabine est interrompu par des cris désagréables provenant de la boutique.

- Les chiens sont interdits dans le magasin ! glapit l'épouvantail.

- Ce n'est pas mon problème, ce n'est pas mon chien. Il faut que je voie Madame Simoni.

Madeleine reconnaît la voix aiguë et surexcitée de sa voisine. Elle ne supporte pas cette bonne femme de quarante ans tout au plus qui se mêle des histoires des uns et des autres, qui s'arrose plus que de raison de Shalimar, porte des talons très hauts quelle que soit son activité. Madame Fugier, une autre voisine, lui a même laissé entendre qu'elle portait ses ridicules talons quand elle venait faire son ménage.

Cette hystérique dont Madeleine ne se rappelle jamais le nom, a trouvé le moyen de faire tous les ménages du quartier ; ce qui lui permet d'alimenter ses ragots de source sûre. Madeleine résiste. Elle n'aura jamais son trousseau de clés, elle a horreur qu'on touche à ses affaires.

- Puisque je vous dis que c'est urgent et important !

- Bien, je vais voir si elle a terminé.

Avec la fébrilité de deux adolescentes apeurées par l'idée qu'on les prenne en flagrant délit d'une sottise quelconque, Madeleine s'allonge à nouveau et Vanessa lui éponge le visage qui n'aura reçu aucun soin.

La porte s'ouvre, l'épouvantail apparaît, l'air gêné.

- Excusez-moi, Madame Simoni, il y a une...

La folle qui l'avait suivie fait irruption dans la cabine...

Vanessa retrouve le sourire lorsque Madeleine lance :

- Je vous en prie, un peu de discrétion, j'ai droit à mon intimité, je pourrais être en train de me faire épiler les zones sensibles !

De cette apparition singulière Madeleine apprend que Madame Fugier a pris un malaise suite à une crise d'asthme et un manque d'oxygène, qu'on l'a emmenée sur Lyon, qu'heureusement qu'elle a la clé, qu'elle ne peut pas s'occuper du foutu clébard, qu'elle doit faire le ménage au théâtre, même qu'elle est déjà très en retard, et qu'elle a beau être bien gentille, elle ne peut pas passer sa vie à s'occuper des problèmes des autres....

Après ce rapide débit d'information elle disparaît laissant derrière elle les femmes ahuries et le petit chien noir et feu qui remue la queue pour exprimer sa joie de la voir partir.

L'épouvantail, pour qui l'image de son salon est de la plus haute importance, ne perd pas le Nord...

- Cependant, vous m'excuserez, je vais être obligée de vous faire sortir par derrière, vous comprenez, les chiens sont interdits, et j'aimerais autant qu'on ne vous voie pas avec ce joli petit toutou, vous paierez la prochaine fois... Je vous laisse finir.

À peine est-elle sortie que les deux femmes se mettent à rire. En dépit des deux générations qui les séparent,

elles ont partagé un moment de complicité comme de vieilles amies.

- Il est mignon, ce chien.

- Oui, mais j'ai jamais eu le moindre poisson rouge, je ne sais pas ce que... enfin, qu'est ce qu'il faut que...

- Ça viendra tout seul, vous verrez ! Et puis les chiens, il ne leur manque que la parole, ils savent se faire comprendre... Voyez, lui, à sa manière de regarder la sortie, il a envie de faire ses besoins...

- Vous êtes connaisseuse, vous, en chien ?

- Un peu.

- Et bien, ça vous dirait de vous en occuper ?

Vanessa, qui avait senti venir la proposition, éclate de rire :

- Vous ne vous en sortirez pas comme ça. Et puis ça vous fera du bien de vous occuper d'autre chose que de vos rides !

N'importe qui d'autre aurait fait cette remarque à Madeleine l'aurait eu sur le dos pour une demi-heure d'insultes et se serait fait appeler Constance. Mais, c'est aussi pour sa franchise qu'elle aime Vanessa, elle la gratifie alors d'un sourire franc qui laisse paraître sa dentition artificielle d'une parfaite blancheur et d'une parfaite régularité.

- Vous avez sans doute raison, je mourrai moins bête, je vais apprendre ce qu'un chien fait de ses journées.

- Allez, je vous raccompagne. Vous avez le privilège de repartir par la sortie du personnel, vous arriverez face au théâtre, vous saurez vous situer ?

- Oui, oui... répond Madeleine en se figeant avant de sortir, comme pétrifiée par une pensée d'une gravité sans pareille.

- Mon dieu ! Comment il s'appelle ?
- Jean Cocteau, Pourquoi ?
- Non, le chien.
- Ha ! Attendez, il a une médaille.

La jeune fille se baisse à la hauteur du petit chien, sa blouse remonte légèrement et découvre une partie de ses jolies cuisses blanches. Madeleine, ordinairement si prude, ne trouve aucune vulgarité dans la partielle nudité de Vanessa qui est d'une telle candeur que tout paraît lui être permis.

*

Je ne l'ai jamais vue auparavant, mais je l'aime bien. Elle est penchée près de moi, elle va me faire un câlin, ah non, elle regarde mon collier, tant pis, je vais lui faire comprendre que je l'aime bien, je vais lui lécher le museau et les oreilles. Ça, c'est mon truc les léchouilles. Tiens, elle fait comme ma maîtresse, elle rit.

- Il s'appelle Oscar.

- Enchantée p'tit père. En tout cas, on pourrait t'embaucher ici, pour les soins du visage !

Elle connaît mon nom, je vais la lécher de plus belle.

Ah ! Elle se lève. C'est l'autre dame qui me tient en laisse, on sort enfin ! Elle est gentille, on fait quelques pas et elle s'arrête, elle a compris que j'ai une très grosse envie de faire pipi. Et puis, d'ailleurs, si elle me laisse le temps je fais la totale, d'habitude, à cette heure là, ça fait longtemps que j'ai fait caca aussi.

Pendant que je lève la patte contre le mur, je regarde la dame, je l'aime bien, elle au moins ne me fait pas courir comme la folle.

On est bien ici pour se soulager, à l'abri du vent, un tapis qui gratte sous les pieds, et un mur qui sera mon territoire à moi tout seul, je sens bien qu'aucun des copains n'a eu l'occasion de faire pipi contre ce mur là. C'est le pied.

*

- Madame ! Vous pouvez pas faire pisser votre chien ailleurs que sur le paillason ! C'est dégueulasse !

Madeleine, qui regardait avec attention les affiches dans la vitrine du théâtre se retourne et se retrouve nez à nez avec Pierre Cottra.

- Il a bien raison, votre façade elle est immonde, il faudrait nous enlever cette peinture.

- Non, mais de quoi je me mêle !

Là dessus, Bruno, le petit homme au visage lunaire qui avait entendu la conversation de l'intérieur intervient :

- Laissez, Madame, c'est pas grave.

- Non mais putain, regarde-le ! Il laboure le paillason avec ses pattes arrière maintenant ! Mais, mais... oh non, c'est pas vrai, il a chié ! T'as vu, on dirait le chien de l'autre là, la Christine...

À ce moment précis Madeleine voit, par la vitre, sa voisine hystérique qui tire péniblement un aspirateur du haut de ses talons aiguilles.

- Votre femme de ménage, là, Constance, elle n'aura qu'à ramasser, vous lui direz que c'est de ma part.

Bruno esquisse un sourire avant d'envoyer Pierre dans le bureau de Yves Leroy qui, semble-t-il, demande après lui.

Madeleine regarde la silhouette plutôt maigre et disgracieuse s'éloigner dans une démarche colérique. Elle ne peut s'empêcher de ressentir la terrible amertume de la haine au fond de ses vieilles tripes. Cet homme a fait du mal à Vanessa, si douce, si belle, tellement intelligente...

Elle a peur de deviner ce que cette ordure a pu lui faire, en fait, elle ne devine pas vraiment, elle pressent plutôt la nature du mal...

- Au revoir Madame, ne vous inquiétez pas. Par contre, il faudra l'éduquer votre chien. Et, elle ne s'appelle pas Constance...

- Je sais, et lui, ce n'est pas mon chien. Au revoir.

*

Je connais ce chemin. C'est celui qui me ramène chez moi, je vais revoir ma maîtresse.

La dame est gentille, elle prend son temps. J'ai pu annoncer mon passage sur tous les poteaux et presque toutes les roues de voiture. J'ai même trouvé un morceau de gâteau par terre et elle me laisse le ramener à la maison. Par contre, je trouve qu'elle sent comme quelqu'un qui a des soucis, c'est peut être à cause du monsieur qui sentait la colère. Lui, je ne l'aime pas.

Tout à l'heure la dame s'est arrêtée chez le boucher, je le connais bien, il me fait tout le temps des caresses désagréables sur la tête, m'appelle Oscar, me montre un os, le donne à mon maître après l'avoir mis dans du papier brillant, je remue la queue parce que je sais que mes maîtres ne mangent pas les os et qu'il sera pour moi, le boucher rigole.

Aujourd'hui, c'était un peu différent, je n'ai pas remué la queue, je ne sais pas si l'os sera pour moi, la dame,

peut-être qu'elle aime ça et qu'elle le mangera. Le boucher n'a pas ri et il m'a regardé comme s'il était triste pour moi. Alors je me suis mis debout sur mes pattes arrière et j'ai tendu mes pattes avant sur son ventre rebondi pour qu'il me caresse sur la tête même si je n'aime pas ça. Trop de choses sont différentes aujourd'hui, mais il m'a caressé comme d'habitude et j'en ai profité pour lécher son tablier qui a le goût de la viande.

Je ne comprends pas, là on vient de passer devant la porte de la maison et on ne s'est pas arrêté. La dame ne sait peut-être pas où j'habite.

En effet, elle se trompe vraiment, on rentre dans l'allée d'à-côté. Ça doit être parce qu'elle a du souci. Je le sais parce que quelqu'un qui a des problèmes n'a pas la même odeur que quand il en n'a pas.

*

Onze heures moins le quart. Madeleine rentre dans son petit logement aseptisé et rassurant. Il est sensiblement la même heure que chaque jeudi lorsqu'elle rentre chez elle. Elle n'aura pas été sur le marché, c'est tout. Il lui reste quelques haricots verts et trois tomates, elle a acheté de la viande... Elle ne manque de rien. Elle regarde le petit Oscar qui renifle chaque recoin, chaque objet... Il doit être aussi déstabilisé d'être ici que Madeleine l'est de sa présence. « Il va me mettre des poils partout » pense-t-elle.

D'habitude, dès son arrivée, Madeleine allume la radio, déplie son journal sur la table et épluche ses légumes au-dessus.

Aujourd'hui, elle reste dans le silence et s'installe sur le vieux fauteuil qu'elle possède depuis plus de cinquante ans. Ce fauteuil n'a été utilisé que par elle, et

Madeleine s'y sent sereine. Il fait presque partie d'elle-même.

Les yeux rivés sur la tapisserie à fleurs de son séjour, elle pense au chagrin de Vanessa, à ces trois hommes qui se disputaient, à ce Pierre... Qu'a-t-il pu faire à cette petite ?

Vanessa représente ce que Madeleine aurait aimé être. C'est sans doute pour ça qu'elle pense l'aimer plus qu'elle-même, ce qui n'est d'ailleurs pas très difficile, car dans le fond, à 75 ans Madeleine sait qu'elle ne s'est jamais vraiment trouvée ni intéressante ni aimable. Le mal que ce Pierre Cottra a pu faire à la jeune fille est ressenti par la septuagénaire plus violemment que s'il ne s'en était pris à elle-même.

Maintenant qu'il a terminé le tour du logis, Oscar saute sur les genoux de celle qu'il comprend être sa maîtresse par intérim. Il la sort de sa torpeur par une toilette des oreilles, des yeux et du nez.

Plus Madeleine rit et se débat, plus il la lèche, débordant d'affection !

Ce petit Oscar est peut-être, dans le fond, une bénédiction... Il lui permet de se sentir un peu utile, il lui donne plus d'affection qu'elle n'en a jamais eue toute sa vie durant et lui donnera un prétexte pour revoir l'hystérique qui viendra sans doute d'elle-même pour parler de la crotte qu'elle aura dû ramasser (pensée à laquelle Madeleine ne peut s'empêcher de sourire). C'est bien la première fois qu'elle a envie de voir cette femme. En réalité elle souhaite juste apprendre de cette dernière quelques ragots sur l'équipe du théâtre, et plus particulièrement sur Pierre Cottra.

*

J'ai fait le tour du logis, ça ne sent pas la chienne, dommage. Ça ne sent pas le chien non plus. L'appartement a la même odeur que la dame, ce doit être sa maison.

Par contre, je n'ai pas trouvé de jouet, ça c'est embêtant. Pas la moindre pantoufle. J'aurais bien aimé m'amuser un peu avec la dame, je lui aurais fait voir comme je sais bien faire le chien méchant. En plus, elle a l'air de s'ennuyer, elle est assise, elle ne bouge pas, comme moi quand j'attends ma maîtresse dans la voiture.

Je vais monter sur ses genoux et lui faire plein de léchouilles ; elle rit. Je l'aime, je l'aime ! Des léchouilles encore plus !

Je suis bien ici, je ne veux pas la quitter, je vais m'endormir sur ses genoux. Je fais plusieurs tours sur moi-même pour trouver la position idéale... Ah, comme ça parfait ! Je me mets en boule, je soupire et je sens... Ohhh, je sens que je m'endors... je sens...

Je cours dans l'herbe, ma maîtresse me lance mon hérisson jaune et je vais le chercher... Il est où ? Je l'ai perdu... Ah, le voilà, je le prends dans la gueule et il se transforme... maintenant c'est l'os du boucher... Vite, je veux enterrer mon os, la folle va me le prendre et le manger ! Ma maîtresse a disparu, mais il y a un gros chien, alors je grogne, il a peur de moi, je suis super Oscar, la terreur de tous les pitbulls.

*

Oscar finit par s'endormir sur les genoux cagneux de la grand-mère qui n'ose plus bouger de peur de le réveiller. Elle a beau trouver le chien un peu trop lourd pour ses vieux os qui commencent à lui faire mal, elle désire garder cette chaleur contre elle.

Elle reste là, à le sentir respirer... À quoi peut bien rêver un chien ? Se demande-t-elle. Sa main caresse machinalement le dos du toutou et son esprit s'égaré, elle repense au chagrin de Vanessa... Puis de violents souvenirs bousculent ses pensées, elle veut les chasser mais ils sont là.

Pas tout à fait vingt trois ans, son foulard dans la bouche, sa robe à carreaux bleu ciel déchirée, sa chaussure dans la rivière, les gros doigts, l'odeur de sueur, l'envie de vomir et de crier, la verge répugnante... Plus personne. Le silence, le froid, la honte. « Trop bêcheuse, trop bête, Constance... c'est bien fait... Tu ne seras pas épouse, tu ne seras pas mère, et encore moins grand-mère tarte à la mirabelle ».

Madeleine réveille lentement Oscar. C'était une erreur, elle n'aurait pas dû rester sans rien faire, voilà ce qui arrive lorsqu'on pense trop... On se souvient. Des pensées récurrentes vous tirent au plus ténébreux d'un puits sans fond dont les parois glissantes n'offrent que peu de prises pour remonter à la surface. Madeleine sait à quel point il est plus facile de descendre dans l'obscurité angoissante que de remonter dans la chatoyante lumière de la sérénité.

- Qui c'est qui va manger un bon nonos ?

Oscar a compris. Il remue la queue, se tient debout sur les pattes arrières, puis s'assied. Il sort le grand jeu du chien savant.

En regardant le petit chien partir en courant, sans doute pour manger son os à l'abri des regards, Madeleine est prise de remords mélangés à de la honte. Un sentiment très désagréable. Elle réalise à l'instant même qu'à aucun moment de la matinée elle ne s'est inquiétée pour Madame Fugier. Comment va-t-elle, quelle souffrance a-t-elle endurée, va-t-elle s'en sortir ? Et surtout qui est-elle vraiment ? Madeleine ne sait que peu de choses, au fond. Elle peut éventuellement dire

d'elle qu'elle a entre trente et quarante ans, la fourchette est large mais Madeleine n'a pas l'œil pour ce genre d'estimation... Qu'elle est mariée à un courant d'air, qu'elle-même est toujours à droite et à gauche. Il lui semble qu'ils sont un peu artistes tous les deux. Ils n'ont pas d'enfants.

Décidément cette journée est étrange. Tout comme elle vient de se débarrasser de ses mauvais souvenirs, Madeleine chasse ce sentiment de culpabilité. Elle aura des nouvelles bien assez tôt, s'inquiéter ne sert à rien. Elle préfère penser qu'elle ne s'inquiète pas plutôt que d'admettre son indifférence.

Elle sort machinalement une casserole qu'elle remplit d'eau. En entendant le bruit de la vaisselle le petit Oscar arrive en courant. Il est sorti bien vite de sa cachette. L'appel du ventre. Il a peut-être faim, un os ça ne nourrit pas. Elle lui coupe soigneusement une tranche de jambon dans une coupelle. L'eau bout, elle y plonge un œuf, et tourne son sablier. Quand on n'a pas très faim, l'œuf à la coque glisse tout seul. En se retournant pour prendre un coquetier dans le placard en formica elle constate qu'Oscar n'a laissé aucun répit à la tranche de jambon.

Le téléphone sonne. Elle sursaute. On l'appelle si rarement.

- Allô ?

- Bonjour, ici Antoine Fugier... Je me permets de vous appeler pour vous demander...

Le sang de Madeleine ne fait qu'un tour. Non ! Pas déjà ? Il va lui demander s'il peut venir récupérer le chien...

- ... si vous pouvez continuer à vous occuper d'Oscar jusqu'à ce que Christine sorte de l'Hôpital.

- Bien sûr, oui, pas de problème, aussi longtemps que vous voudrez.

- C'est gentil à vous, je peux passer vous déposer ses jouets et ses croquettes ?

- Oui, quand vous voulez...

- D'ici une heure, ça vous va ?

- Très bien. Au fait comment va t-elle ?

- Elle est entre de bonnes mains, à l'hôpital Desgenettes, dans le service du Docteur Héros, il est très compétent.

- Je suis rassurée, je me faisais du souci.

- Vous êtes gentille, à tout à l'heure.

- Oui, à tout à l'heure.

C'est la deuxième fois depuis ce matin qu'on lui dit qu'elle est gentille, Madeleine trouve décidément cette journée très étrange. Les gens la connaissent bien mal !

L'œuf ! Trop tard. En crise d'inappétence passagère, la septuagénaire n'a aucune envie de s'étouffer avec un œuf dur. Elle s'apprête à le ranger dans son frigo, et aperçoit Oscar, assis, les sourcils en accent circonflexe, la tête penchée et le regard suppliant dans sa direction.

- Ça mange les œufs, un chien ?

La suite lui confirme que oui.

Enthousiaste de s'informer sur le comportement canin, Madeleine regarde le petit chien dévorer son œuf, puis retourner sur le fauteuil. Elle s'inquiète un peu de le voir gratter le velours marron comme s'il allait y creuser un terrier, s'interroge de le voir tourner une multitude de fois sur lui-même avant de se rouler en boule et soupirer en fermant les yeux. Les chiens ont décidément des habitudes loin de tout entendement.

Elle l'observe un court moment ; elle est sous le charme, son poil ras est si brillant, sa queue en panache qui remonte en spirale sur le bas de son dos ressemble

un peu à celle d'un écureuil. Vanessa a raison de dire qu'il ne leur manque que la parole, quand Oscar vous regarde, on peut lire une foule de choses dans ses jolis yeux noisettes si expressifs. Il a tantôt l'air futé et tantôt l'air stupide lorsque ses babines remontent d'un côté, coincées par une canine rebelle et qu'il vous dévisage l'air perplexe. Les Fugier doivent l'aimer beaucoup.

Pour ne pas le déranger dans son sommeil, la vieille dame lui sacrifie son fauteuil de toujours pour une chaise en paille peu confortable.

« Kimberley, tu sais que nous avons divorcé. Je ne t'aime plus, je vais épouser Shanon et je tiens à la garde de Jimmy.

- Tu ne peux pas me faire ça, Ben, je t'aime et Kelly ma dit que tu avais encore ton alliance. Et puis tu ne peux pas renoncer à mes parts dans la compagnie de Jack... »

- Dring !

Madeleine est stupéfaite de constater que Ben ne va pas ouvrir alors qu'on sonne à la porte, c'est peut être Olivia... ou bien Andrew...

Le carillon retentit à nouveau, et c'est à ce moment là qu'elle réalise que ce n'est pas à Sunset beach qu'on sonne, mais à Sorlin, au 7, rue du collège. On ne l'actionne pas souvent cette sonnette, alors Madeleine n'en connaît pas vraiment le son.

La seule personne qui met parfois le doigt sur le bouton, c'est le facteur lorsqu'il lui apporte ses colis « Damart » ou « Daxon ».

Elle éteint la télé, et se lève péniblement. Oscar est déjà devant la porte, il remue la queue. Il a compris tout de suite que la sonnerie était réelle, lui. Et après on va dire que l'homme est l'animal le plus intelligent !

*

Mais c'est mon maître !

Je glousse, je m'étends de tout mon être le long de sa jambe pour qu'il me porte. Ça y est, il passe ses mains sous mon ventre, je décolle, il me serre contre sa poitrine, je le lèche à m'en user la langue, je glousse, il rit, je le lèche encore et encore, je lui fais une fête terrible, je frétille entre ses bras. Je suis content, je vais revoir ma maîtresse, on gardera la dame aussi, elle est gentille, elle m'a donné un os et un œuf et elle m'emmène faire mes besoins dans un endroit super.

Ah ! Qu'est-ce que j'entends ? Mon maître fait couiner mon hérisson, je saute par terre, il est où le jouet ? Il est où ? Je le cherche. Rien. Je regarde mon maître inquiet. J'entends à nouveau le bruit aigu, j'ai compris. Il le cache dans sa poche. Je gratte son pantalon, je pleure, je n'en peux plus, c'est trop d'attente et d'émotion.

La petite boule jaune sort de sa poche et vole dans le couloir, je cours vite, je dérape, je l'ai ! Je la ramène et la fait couiner aux pieds de la dame pour qu'elle vienne jouer. Je suis content, très content. Mon maître, la dame, mon jouet, et bientôt ma maîtresse !

*

- Vous allez voir, il n'a pas fini de vous faire rire !

- J'imagine. On a eu le temps de faire un peu connaissance.

- En tout cas c'est vraiment très aimable à vous.

- Oh ! C'est tout naturel. Entrez, ne restez pas là. Je vous sers un petit café ?

- Avec plaisir.

D'un seul coup, Madeleine s'affole. At-elle du café ? Elle ne boit que de la chicorée. Propose-t-on de la

chicorée à quelqu'un, il lui semble que non. Dans sa tête, c'est le chaos, elle ne connaît rien des convenances, elle ne sait pas si elle a du café. Le drame.

- Oscar ! Arrête !

Le petit chien qui était monté sur le fauteuil avec son jouet et le faisait couiner, regarde son maître surpris en penchant la tête sur le côté et finit par laisser son hérisson tranquille et se recouche.

- Vous n'hésitez pas à le gronder s'il vous agace avec son truc. Il comprend très bien ce qu'on lui dit, à moins que vous ne lui exposiez la théorie nihiliste de Nietzsche ! Il n'a pas fait de longues études.

Antoine rit.

Madeleine se demande qui est ce Nietzsche et où est rangé son café.

Ça y est, un peu d'arabica éventé au fond d'un tupperware ! Elle est sauvée !

Pendant que la septuagénaire nettoie la cafetière italienne en aluminium qui n'a pas servi depuis longtemps, Antoine s'installe face à la table en Formica. C'est un bel homme, grand, vêtu négligemment d'une paire de jeans en velours noir délavé et d'une grande chemise grise avec des boutons en bois. Il a les cheveux tellement courts qu'on devine à peine qu'il est brun. Ses sourcils noirs épais renforcent le regard profond de ses yeux sombres. Un silence pesant s'est installé entre les deux inconnus. Madeleine a été tellement perturbée par son manque de café qu'elle ne pense même pas à demander des nouvelles fraîches de la malade.

- Christine va mieux, mais elle va rester quelques temps à l'hôpital, là-bas elle est sous oxygène et cortisone.

- Ah, oui, j'allais justement vous demander...

Le silence retombe, elle sert le café trop épais d'une main tremblante, non pas à cause du froid ou de la peur, mais à cause de la vieillesse. Tous les gestes qu'elle n'a pas l'habitude de faire sont devenus gauches.

Antoine ne peut s'empêcher de grimacer en portant la tasse en porcelaine ébréchée à ses lèvres. Quel âge a ce café ? Quelle quantité a-t-elle mise ?

Voyant la moue de son invité Madeleine s'inquiète :

- Il est trop chaud ?

- Un peu, oui.

- Ah ? ... Et votre femme, comment c'est arrivé ?

Antoine ne semble pas choqué de l'indiscrétion de la question

- Elle est asthmatique, elle n'avait jamais fait de crise comme celle-là. Je crois que c'est un peu de ma faute.

- Voyons, il ne faut pas dire ça.

- Si. Je n'ai pas su voir qu'elle n'en pouvait plus, qu'elle n'avait pas le temps de respirer. C'est le cas de le dire...

Visiblement, il a besoin de s'épancher.

- Si seulement on était payé pour le travail qu'on fait au théâtre !

- Vous travaillez au théâtre ?

- Non, on travaille pour le théâtre, enfin, on ne travaille pas, on s'amuse ! On est des amateurs, vous comprenez, on passe parfois plus de dix heures par jour sur une création, un peu comme des professionnels mais il y en a que ça arrange qu'on soit amateurs.

Alors, Christine se ruine la santé. Pour subvenir à nos besoins, elle travaille dans un entrepôt où il fait froid hiver comme été. Dès 5h du matin, elle prépare des commandes : des dizaines de mètres cubes de carton

qui contiennent des accessoires de vélo. Et après, elle bosse son rôle... Je suis très exigeant avec elle. Trop, sans doute.

- Excusez-moi, je ne comprends pas grand chose, vous savez, moi, le théâtre... Vous faites quoi au juste ?

- On a une compagnie de théâtre. Une troupe, si vous préférez. La compagnie Cotine. Je suis metteur en scène. Je travaille toute la journée à écrire, à bosser sur les décors, à préparer les répétitions mais ça ne me rapporte rien.

- Mais quand vous montrer votre spectacle, les gens payent, non ?

- Oui, mais la recette revient de droit au service culturel qui a avancé l'argent pour le matériel et les affiches.

- Mais pourquoi, ne vous donne-t-on pas de salaire ? Il y a tellement de gens qui sont payés à ne rien faire, ni de leurs dix doigts, ni de leur cerveau !

- C'est comme ça. Si je touchais de l'argent pour mon travail, je ne serais plus amateur, et je soupçonne Yves Leroy, le directeur du théâtre de toucher des subventions de la région pour aider une compagnie de bénévoles. Je me demande même si les subventions en question ne sont pas supérieures à ce qu'on lui coûte.

- Pourquoi vous continuez à travailler pour lui alors ?

- Vous employez les mots justes quand vous dites travailler pour lui... Lui, il dirait plutôt qu'il est notre bon samaritain, que grâce à lui nous avons des cacahouètes pour faire notre décor, qu'il a la générosité de mettre son théâtre à notre disposition... Seulement ce qu'il oublie c'est que chaque année, c'est lui qui vient me chercher pour que je monte un projet, parce que, quitte à être producteur d'une compagnie amateur, il aime autant que ce soit nous. Il sait bien que la Compagnie Cotine présente des spectacles qui marchent

un tant soit peu, et qu'on est des bosseurs...Disons qu'on colle plutôt bien avec l'image de marque qu'il veut avoir.

- Ça m'explique pourquoi il vous contacte et vous fait travailler... Mais vous ? Pourquoi vous tombez dans sa toile d'araignée à chaque fois ?

- Parce que je suis stupide, il connaît mon talon d'Achille. Il sait que j'aime créer, que les comédiens aiment jouer, et que j'ai toujours un projet en attente... Alors, il me tend un su-sucre.

- C'est quoi pour lui, un su-sucre ?

- Son infrastructure, ni plus, ni moins. Ce n'est pas si facile de trouver un théâtre pour créer, alors, je tombe dans le panneau, en me jurant chaque année qu'on ne m'y prendra plus. Pauvre corbeau ! À vrai dire, je suis faible... J'ai l'ambition de devenir professionnel, mais je n'arrive pas à me sortir de cette impasse. Je suis un peu comme dans une prison dont j'installe les barreaux un à un, d'année en année. Plus je reste dans ce qu'on appelle l'amateurisme plus j'ai des chances d'y rester. Le théâtre amateur a mauvaise presse. Dans l'esprit des gens, amateur est synonyme de médiocre, de manque de créativité, de manque de travail. Nous ne montons pas des vaudevilles de manière ringarde. Avec pour décor le chandelier de Josette posé sur la cheminée en carton qui a été réalisée par la classe de CM1 de Martine; qui vient aux répétitions quand elle n'a pas trop de devoirs à corriger. Pour nous le théâtre est une priorité, et Yves Leroy le sait, quoi qu'il en dise. Il est sûr qu'avec nous il n'aura pas la millième version de « dîner de cons » parce que Weber est à la mode, que les femmes ne joueront pas des hommes avec des moustaches dessinées au liège brûlé. Que les baisers ne se feront pas avec la paume de la main en guise de rempart aux microbes et à la pudeur, que les gifles seront des vraies, et que les sanglots donneront des larmes et non des grimaces. Que

nos mises en scènes seront basées sur des partis pris, et que nous ne suivrons pas bêtement les didascalies...

- Les quoi ?

- Les indications de l'auteur, si vous préférez. Nous savons qu'une pièce doit vivre, et que le texte n'appartient plus à l'auteur quand il est entre les mains du metteur en scène et que le résultat n'appartient plus au metteur en scène quand les acteurs jouent... Et que pour finir, le spectacle n'appartient plus aux acteurs lorsque le spectateur est là pour s'identifier aux personnages, et qu'il emporte des images avec lui, dans son intimité, en dehors du théâtre.

- C'est un peu compliqué pour moi, vous savez...

- Excusez-moi, je m'emballe. Bref, tout ça pour vous dire que Leroy sait pertinemment qu'avec nous il aura autre chose que la valeur sûre qui est à l'affiche dans toutes les troupes amateurs du coin... Quelle honte, je fais moi-même une généralité alors que je ne devrais pas... Je ne dis pas que nous sommes supérieurs, loin de là, nos spectacles n'ont peut-être que la valeur du risque qu'on prend, mais ils ont au moins celle-là. J'ai d'ailleurs l'impression que c'est tout ce qui intéresse l'autre con.

- Et bien, vous savez, je ne le connais que de vue ce monsieur, mais je ne suis pas surprise, il ne porte pas la bonté sur lui.

- Et accrochez-vous... L'année dernière, il est venu voir notre spectacle, il a dû être content : on a fait du monde. J'aurais voulu lui parler après la représentation... Ce n'est pas vraiment que son avis m'intéresse, vous savez, ses goûts... Quand on voit comment il s'habille... Non, c'est plutôt que dans mon cas, à défaut de la reconnaissance financière je mendie la reconnaissance verbale de mon travail... Et bien figurez-vous qu'il est parti tout de suite après le spectacle et que je n'ai plus eu de nouvelles de lui. Il

était venu, avait fait son coq, avait encaissé les entrées ; il avait rempli sa mission. Il ne m'a recontacté que quelques mois plus tard pour me solliciter... Inutile de vous dire que j'avais un projet et que je suis retombé dans le panneau... Au détriment de la santé de ma femme !

- Quelle horreur !

- J'ai un peu honte de vous embêter avec ça, mais là je viens d'aller le voir pour qu'il repousse la date de notre spectacle, vous comprenez, nous jouons dans quinze jours, Christine est à l'hôpital... ça ne sera pas possible...

- Bien sûr,

- Et bien figurez-vous qu'il n'a pas voulu se donner la peine de trouver une solution. Il prétend qu'une comédienne, ça se remplace... On ne remplacera pas Christine, vous vous en doutez. Le spectacle sera annulé. Des mois de travail pour lesquels Christine s'est sacrifiée sans que je m'en rende compte... Et d'un seul coup : plus rien. Et les autres comédiens, dont certains s'investissent beaucoup alors que c'est l'année de leur bac, quand je vais leur dire ça...

- C'est horrible ce que vous me racontez là.

- Et l'autre con de Pierre, c'est le régisseur, ça le fait rire...

- Ah ! Oui, ce Pierre, qu'est ce que vous en pensez ?

- Ne me lancez pas sur ce terrain glissant, sinon, je suis encore là dans une heure !

*

Un bruit métallique, qu'est ce que c'est ? Les clés de mon maître ! On y va.

Vite je saute du fauteuil et je cours vers la porte. J'attends. On va rentrer à la maison et voir ma maîtresse. Tiens, la dame ne prend pas ses affaires... C'est mauvais signe, ça veut dire qu'elle ne viendra pas. Je pleure un peu (pour la forme, seulement, parce que je suis quand même très content de rentrer à la maison).

Vu d'en bas mon maître est vraiment plus grand que la dame. Il se baisse et me parle en me caressant. Je ne sais pas trop ce qu'il raconte mais ce qu'il dit est gentil, je n'ai pas fait de bêtise. Il tend sa main à la dame, je remue la queue, trépigne d'impatience. On s'en va !

Pourquoi est ce qu'il ne prend pas ma laisse ? Il devient fou ?

Il ouvre la porte, je m'apprête à sortir et il bloque le passage avec le pied. Il me retient par le collier. Il sort et me laisse à l'intérieur. Il referme derrière lui.

Je pleure, je gratte la porte.

Je suis malheureux. Très malheureux.

La dame me caresse un peu, puis va dans sa cuisine. J'entends le bruit d'une boîte en fer, alors je vais voir, c'est peut-être à manger. Elle me donne un sucre et me caresse à nouveau. Elle est gentille.

Je suis content, très content.

*

À nouveau seule. Une odeur d'après rasage plane dans l'air confiné du petit appartement. Une présence, un passage, plus rien. Enfin si, un chien.

« Il n'a même pas bu son café. C'était bien la peine. Il aurait peut-être préféré de la chicorée » songe Madeleine en vidant le contenu de la tasse dans l'évier.

Elle rince la tasse, essuie la table et remet les chaises bien en place. Madeleine n'a jamais laissé une trace de quelque désordre que ce soit.

Les robes ne doivent pas être déchirées, les chaussures n'ont rien à faire dans la rivière, tout doit être à sa place. Les gros doigts sales dans leurs poches, les verges répugnantes dans leurs slips. Les tasses doivent être rincées et essuyées, les chaises doivent être sous la table, le chien doit être sur son fauteuil, Constance doit être aux ordures, Vanessa doit être à sa place et le Pierre qui ressemble à un pneu crevé à la sienne. Il ne faut pas que les choses se mélangent.

La tête de la vieille dame semble implorer, son métronome se dérègle, Madeleine se sent un peu fatiguée. Elle s'allonge dans son lit pour y dormir un petit quart d'heure. Ça va lui faire du bien de se reposer, cette journée est trop inhabituelle.

Oscar monte sur le lit alors que Madeleine vient de s'assoupir, elle sursaute, il lui lèche un peu les oreilles au passage, se blottit contre elle et s'endort aussi.

Le rêve de Madeleine tourne au cauchemar, Vanessa court dans un bois, Pierre la poursuit avide de plaisirs égoïstes, elle glisse sur la berge de la rivière et perd sa chaussure, Pierre l'a rattrapé, il la plaque au sol, déchire sa petite robe à carreaux bleus, promène ses doigts sales... Non, pas Vanessa, elle n'est pas stupide, ce n'est pas une bêcheuse vulgaire, elle... Ce n'est pas Constance, elle ne mérite pas ça.

Une heure se passe et c'est le petit chien qui réveille sa maîtresse intérimaire, la rappelant à ses nouvelles obligations. Effectivement, il n'est pas sorti depuis le matin et il est 17 heures passées.

Madeleine est soulagée de quitter son sommeil sordide et décide de ne pas laisser ce mauvais rêve lui gâcher le reste de la journée.

- C'est qui le toutou qui va se promener ? Hein ?

Elle secoue la laisse. Message reçu, Oscar remue la queue.

À cette heure là Madeleine n'est jamais dehors, en principe, elle ne sort que le matin et passe le reste de la journée devant la télé.

Il y a toujours un petit vent frais mais le fond de l'air est plutôt chaud pour la saison. Comme d'habitude elle veille à ne pas poser un pied dans une défécation canine, il lui semble qu'elle marche sur un vrai champ de mines. Elle a pris un petit sac en plastique pour Oscar.

Le nez collé au trottoir elle rencontre une paire de chaussures rouges incongrues, des chaussures plates, à lacets, différentes l'une de l'autre : l'une d'entre elle se ferme en zigzag et l'autre pas. Quelle idée ? Ce doit être un défaut, la jeune fille qui les porte n'a pas dû les payer cher ! Elle lève la tête, laissant de côté sa prudence. À l'intérieur des chaussures Madeleine découvre une jeune fille qui porte ses longs cheveux blonds cendrés remontés en chignon. Elle a un sac à rayures, en laine violette. Elle rit. Avec elle, un garçon aux cheveux courts, vêtu d'un pantalon en velours gris et d'une veste de type indien, imite les animateurs de fête foraine.

- Levez les bras bien hauts ! Ben qu'est ce qu'il y a ? Je vous entends plus, vous en voulez encore ?

- Magne-toi Julien, on va être à la bourre pour la répét'.

Madeleine les regarde partir en courant. Elle est un peu nostalgique de cette époque où elle les aurait sans doute battus à la course.

*

Ouah ! Toutes ces crottes ! Voyons, voyons, il faut que je sente... Celle là, elle est toute fraîche. Alors... je dirais que c'est une chienne, de plus de dix ans snif, snif, celle là on dirait qu'elle est au régime sec croquettes, la pauvre ! Je suis super Oscar détective privé spécialiste : crottes en tous genres.

Je vais me lâcher moi aussi. Je tourne un peu en rond pour vérifier si le coin que j'ai choisi est à la hauteur de mes attentes. Impeccable. Ah! Ça fait du bien.

En tout cas si la chienne qui est au régime croquettes repasse, elle va être jalouse quand elle va sentir que j'ai mangé du jambon, un œuf et un sucre.

Ben, qu'est ce qu'elle fait la dame ? Elle ramasse mon caca ? Qu'est ce qu'elle va en faire ? Elle veut le manger, le garder ? Elle veut le donner à ma maîtresse ? Si c'est ça, je crois qu'elle ne sera pas contente du cadeau.

Ah ! Une odeur que je connais et que je n'aime pas du tout, elle s'approche de plus en plus, ça y est, je sais, c'est la folle !!! Oh, non ! Si elle croit que je vais lui faire la fête elle peut toujours se gratter les puces !

Je vais me cacher entre les deux voitures.

*

- Ça y est vous avez appris les bonnes manières Madame Simoni ?

- Figurez-vous que je l'ai ramassée trop tôt cette crotte, si j'avais su que vous passeriez par-là, je vous l'aurais laissée. Enfin, si vous insistez, je peux vous donner le sac plastique.

- Vous êtes trop aimable, répond sur un ton ironique, la femme extrêmement parfumée. D'ailleurs, j'ai entendu parler de vous aussi au théâtre, quand le régisseur vous

a appelée crevure ... Vous pensez bien, ça m'a fait de la peine.

- J'imagine à quel point ça a dû vous fendre le cœur. Au fait, vous êtes contente de ce travail au théâtre ?

- Vous pensez... L'autre jour, j'ai vu Jean-Claude Dreyfus en vrai. Si j'avais eu une boîte de pizza Marie à la maison je serais retournée la chercher pour qu'il me signe un autographe dessus. Ça m'a toute émue.

- Sinon, les gens, ils sont comment avec vous ?

- Le directeur, Yves Leroy... Il est tellement beau.

- Moui, excusez-moi, mais je me suis déjà fait une opinion là dessus.

Persuadée qu'elle n'apprendra rien d'intéressant de cette conversation stérile, Madeleine continue sa route, un peu déçue.

- Au revoir Madame Simoni !

- C'est ça. Bon vent Constance !

- Vous savez bien que je ne m'appelle pas Constance, Madame Sim...

Machinalement Madeleine se dirige vers le théâtre. Ce Jean Cocteau l'attire comme un aimant aujourd'hui !

En chemin, elle rencontre la collègue de Vanessa, stupide, bêcheuse, vulgaire. C'est la première fois que Madeleine la voit autrement qu'en blouse de coton vert pâle. Elle porte un pantalon noir moulant et un pull rose crise cardiaque sous un blouson couleur voiture toute option, gris métallisé.

- Comment allez-vous Madame Simoni ?

- Bien Constance, bien.

Devant le théâtre la jeune fille aux chaussures rouges et le garçon à la veste indienne sont là. On dirait que l'ambiance n'est plus à la rigolade.

- T'inquiète pas, il ne va pas se laisser faire Antoine...

Madeleine comprend que ces deux jeunes gens font partie de la « compagnie Cotine ». Elle voudrait aller les voir, leur dire qu'elle est de tout cœur avec leur petite équipe, mais n'ose pas.

Elle passe devant eux et retourne voir la vitrine comme le matin même. Parmi les affiches qu'elle avait remarquées quelques heures auparavant, il en manque une. Elle représentait un oiseau peint avec des couleurs vives. Elle n'avait pas lu le titre du spectacle, ni le reste, mais elle croit comprendre. C'est l'affiche du spectacle d'Antoine, on lui a enlevée. Quelle ordure ce Leroy !

- Mais, c'est Oscar !

- Tu crois ?

- Mais si, regarde, sa tronche de traviole. Oscar !

Le petit chien tire sur sa laisse, s'agite et remue la queue.

- Excusez-moi, madame, entreprend le jeune homme, vous connaissez les Fugier ?

- Oui, enfin, un peu. Je garde leur chien.

La jeune fille s'est accroupie, elle caresse la petite bête qui lui fait, comme à son habitude, une toilette des oreilles.

- Il vous aime, on dirait.

- On se connaît bien, Christine l'emmène à toutes les répétitions. Hein ! Oscar ?

- Bien... Antoine, enfin, Monsieur Fugier n'est pas là ?

- Non, il est auprès de sa femme. Nous, on attend Mr Leroy, on sait que tous les soirs à 18h, il a une petite

réunion dans son bureau avec le régisseur. Dès qu'il a fini on lui tombe dessus, on a deux mots à lui dire.

- Je comprends.

Madeleine, gênée de ne pas être à sa place dans ces conflits de nature culturelle, les salue poliment et tourne les talons.

Elle se retourne impulsivement, sans trop savoir pourquoi.

- Et il est où son bureau, à ce connard ?

- Au troisième étage du bâtiment qui touche le théâtre là, la jeune fille lui montre une fenêtre éclairée.

Avant de rentrer chez elle, elle s'arrête devant le salon de beauté et attend patiemment la fermeture imminente pour prendre des nouvelles de Vanessa.

19h00: le salon s'éteint, l'épouvantail sort, seul. Elle se retrouve nez à nez avec sa cliente.

- Ah ! On ferme Madame Simoni, si vous voulez prendre rendez-vous, il faudra repasser demain.

- Je voulais simplement voir Vanessa...

- Désolée, elle est rentrée chez elle dans l'après midi, elle se sentait mal. Je ne vous dis pas, LA CATASTROPHE : tous ses rendez-vous à annuler. J'espère que demain elle sera là.

- Pour vos rendez-vous ? Ou bien parce que votre cœur d'or ne peut supporter de savoir cette jeune fille malade ?

- Et bien, je...

Madeleine laisse volontiers cette poule de luxe maquillée comme un épouvantail à son embarras et rentre chez elle.

Elle imagine Vanessa, seule, à se morfondre.

C'en est trop. C'est à cause de ce Pierre, elle en est certaine. Il ne peut pas s'en tirer comme ça. Les hommes sont décidément des animaux. À cette pensée, Madeleine regarde le petit Oscar qui trotte au bout de la laisse à quelques pas devant elle, elle se corrige. Pire que des animaux.

En rentrant, elle s'arrête dans une petite épicerie qu'elle a l'habitude de fréquenter. Par chance, elle est encore ouverte.

- Excusez-moi, madame, si vous voulez bien laissez votre chien dehors...

Madeleine ne s'était jamais souciée jusqu'alors de ce qu'on pouvait faire ou ne pas faire avec ces petits canidés. Elle l'attache à un poteau et refait son entrée.

Elle se hâte dans les rayons... Le magasin va fermer et en plus Oscar aboie et hurle autant qu'il peut, visiblement il n'aime pas être attaché dehors, elle en prend bonne note.

Vite, des œufs, le dernier qui lui restait a fini cuit dur, et puis Oscar les aime bien. Du jambon, Oscar a apprécié. Quelques petites boîtes de pâté pour chien de bonne qualité pour Oscar. Des petits biscuits pour Oscar quand il est sage... Et c'est tout.

- Ça vous fera 62 Frs 40, madame.

- Un instant, j'ai oublié de prendre du café...

- Faites vite madame, on ferme.

*

Wouaf ! Au secours ! Au secours ! Je vais mourir, on m'abandonne, je suis attaché, personne ne m'aime ! Au secours !

Ah ! Ça y est, elle arrive. Il était temps.

Je baisse la tête et les oreilles, je vais me prendre une calotte. Ma maîtresse me donne toujours une petite claque quand j'aboie comme ça, mais à chaque fois c'est plus fort que moi. Allez vas-y fous-moi ma raclée qu'on en parle plus...

J'attends.

Rien.

Waou ! Trop cool la dame.

Pendant qu'elle me détache, je renifle le sac, il y a peut être à manger dedans.

C'est reparti. Je reconnais le chemin: on rentre.

*

En rangeant les quelques provisions, Madeleine réalise qu'elle a plus songé au chien qu'à elle-même. Elle a pensé à Antoine, aussi. La prochaine fois, il aura du bon café. Elle se surprend à attendre qu'il revienne, elle l'a trouvé intéressant, voire attachant. C'est touchant, un homme qui aime sa femme. Et puis il lui a appris beaucoup de choses sur le théâtre ; elle n'aurait jamais cru que le fait de monter un spectacle représente tant de travail et qui plus est, elle pensait que ça relevait plus de l'amusement que du labeur.

Une fois les choses bien à leurs places, Madeleine ouvre le journal qu'elle avait déjà feuilleté le matin même. Elle retrouve sans trop de difficulté la page entière consacrée aux travaux de réfection du théâtre Jean Cocteau. Un plan du lieu en devenir et une photo de Yves Leroy illustrent l'article.

Si elle avait un talent quelconque de magie noire ou rites vaudou, elle aurait criblé la photo du jeune homme

d'épingles. Au lieu de ça elle regarde la photo avec dégoût. Monsieur Leroy affiche un sourire ridiculement forcé, Madeleine l'insulte, se soulage. Elle n'a que faire des convenances, elle est seule, enfin presque. De toute façon, Oscar se fiche bien qu'elle parle à un journal ; il dort. C'est fou ce qu'un chien peut dormir.

- Espèce de connard ! Pourquoi tu ne reconnais pas le travail d'Antoine ? Pour qui tu te prends ? Tu utilises des pauvres gens passionnés pour servir ton image de marque et ton ego. Ton égout je devrais dire ! Vilain, pas beau ! Tu vois, moi qui n'ai jamais été passionnée par rien je les admire ces gens. Et toi, tu les méprises ! Et qu'est ce que tu penserais d'une vieille qui a passé sa vie à faire la secrétaire et à faire son ménage ? Tu me respecterais sans doute. Parce que les vieux ça se respecte, c'est ça ? Et bien tu as de la chance que je sois vieille sinon je viendrais te faire avaler le balai que t'as dans le cul.

Oscar dort toujours.

- Ah ! Ça fait du bien.

Soulagée, elle s'empare tranquillement de sa paire de ciseaux. Celle qui sert pour le papier, surtout pas la paire qu'elle utilise pour les tissus. On ne mélange pas. Chaque chose à sa place. Les ciseaux de couture dans la boîte à ouvrage. Les ciseaux à papier dans le porte crayon, sur le buffet. Les doigts sales dans leurs poches. La chaussure au pied, pas dans la rivière...

Elle découpe soigneusement le plan du théâtre sur lequel elle entoure le bureau du directeur avec un feutre rouge, la fenêtre du troisième étage que lui avaient montrée les jeunes gens. Elle ramène le reste du journal en une boule la plus compacte possible et la jette dans la poubelle. Aux ordures M. Leroy !

Une place pour le plan, il faut trouver une place pour le plan. Chaque chose a sa place.

Dans le tiroir de la table en formica.

C'est dans ce tiroir que Madeleine range tous ses papiers importants. Impôts, relevés de comptes, état civil, photocopie de LA pièce d'identité. Elle n'en a qu'une puisqu'elle n'a jamais eu son permis de conduire ; imbécile Constance ! Et elle ne peut s'empêcher de penser que ce jour là, si elle avait eu son propre véhicule pour rentrer du bal, rien ne serait arrivé. Quoiqu'en 1949 peu de femmes savaient conduire et peu de gens possédaient leur propre voiture. Mais peu de femmes étaient aussi idiotes et bêcheuses. Vilaine Constance !

Dans le tiroir, il y a aussi la carte verte pour la Sécu, la carte vitale, elle n'y comprend rien, les gentilles pharmaciennes ont essayé de lui expliquer le tiers payant, mais c'est trop compliqué.

Elle prend cette carte verte dans les mains. Par chance Constance Madeleine Simoni née en 1926, tu as encore la santé.

Elle referme le tiroir après y avoir replacé la petite carte plastifiée.

Oscar dort toujours. Plus pour longtemps, il dresse une oreille au bruit de la casserole que Madeleine remplit d'eau.

Cette fois, le téléphone peut bien sonner, il sera à la coque cet œuf. Le sable coule dans le sablier, Madeleine surveille le sable et Oscar surveille Madeleine.

Revue, la vieille dame s'installe pour regarder la télé. Madeleine est sur le fauteuil, et Oscar sur Madeleine.

Aujourd'hui, elle aura très exceptionnellement raté le Bigdil qu'elle aime tant et, comme d'habitude, volontairement évité les informations. Madeleine se prépare à passer une bonne soirée devant le policier du

jeudi soir sur TF1. Le téléfilm commence. Le téléphone sonne.

Contrariée, la septuagénaire se lève péniblement en évitant de trop déranger Oscar et va répondre :

- Allô ?

- Allô ? Madame Simoni ?

- Oui, attendez, j'entends rien je vais baisser le son de la TSF.

Madeleine se demande qui peut bien l'appeler à cette heure là.

- C'est Vanessa. Vous vouliez parler de la télé je suppose... La TSF, de nos jours...

- Mon p'tit ? Je suis surprise ...

- J'ai trouvé votre numéro dans l'annuaire.

- Ah ?

Sous l'effet de la surprise Madeleine reste muette.

- Je vous appelle parce que, voilà, je vous ai trouvée inquiète à mon sujet, plus que de raison, sans doute, et je voudrais que vous sachiez...

- Je sais, je sais tout mon p'tit.

- Ah bon ? Alors vous devez me trouver ridicule de faire une montagne de cette histoire...

- Bien sûr que non...

- Dans le fond, Pierre, ce n'est pas de sa faute, il est plus à plaindre qu'à blâmer.

- Votre cœur vous perdra, ma petite Vanessa.

- Bien sûr que non, Madame Simoni

- Je vous ai dit de m'appeler Madeleine.

- J'peux pas. Il ne faut pas m'en vouloir...vous savez... l'éducation...

- Foutaises !

- Enfin voilà, maintenant vous savez que ce n'était rien de grave, je ne voulais pas que vous imaginiez des choses... Ce matin, dans le fond, c'était plus de la fatigue.

- Vous êtes courageuse, mon p'tit.

- Vous trouvez ? Bon, je vous laisse regarder le film. À bientôt.

- À bientôt.

Vanessa a déjà raccroché. Madeleine aurait aimé lui proposer de venir. Maintenant, elle a du café à offrir... On n'en boit pas le soir. De la tisane alors. À propos, a-t-elle de la tisane ?

Les images défilent. De quoi parle le film ? Madeleine n'a même pas remonté le son de la télé, elle est dans une autre histoire.

Celle de Vanessa. Une jeune fille courageuse, violée, qui se croit capable de porter ce fardeau, seule. Elle croit qu'elle peut continuer à voir l'ignoble pneu crevé devant les fenêtres de la salle d'attente du salon, sans avoir un goût de bile dans la bouche. Elle ignore qu'après ça, si elle ne se venge pas, elle aura la haine des hommes, de leurs doigts sales et de leurs verges répugnantes. Elle ne sera pas épouse, ni mère, et encore moins grand-mère tarte à la mirabelle.

« Vous devez me trouver ridicule de faire une montagne de toute cette histoire » a-t-elle dit ? Bien sûr que non. Qui mieux que Madeleine pourrait la comprendre ? Elle sait mieux que quiconque que c'est une montagne et à quel point cette montagne est haute. Que si on ne fait rien, toute une vie ne suffit pas à la gravir. Pour pouvoir planter son petit drapeau en haut de la montagne et voir ce qu'il y a de l'autre côté, il faut se venger. Pourrir la vie de cet australopithèque en rut. Y a-t-il plus ancestral et plus primitif que l'australopithèque ? Si oui, c'est à lui

qu'il faut identifier les violeurs. Lui pourrir la vie, lui broyer les testicules, le tuer... Pour respirer, vivre, aimer, enfanter, vieillir et faire des tartes à la mirabelle.

Madeleine ne peut admettre que Vanessa subisse sa vie comme elle a enduré la sienne. Surtout qu'elle ne l'a pas mérité, elle. Ce n'est pas de sa faute. Elle n'est pas comme Constance, stupide, bêcheuse, allumeuse peut-être ? Honte à Constance. Souillée, dépucelée, bafouée, vilaine Constance. Une bonne leçon : à la poubelle les petites robes bleues à carreaux qui s'arrêtent au-dessus du genou, à la poubelle les invitations pour aller au bal, à la poubelle Constance.

En rentrant chez elle Madeleine avait jeté tous ses vêtements à la mode pourtant si peu affriolants. Elle s'était lavée, relavée à un tel point qu'elle s'était supprimée.

« Constance, Constance... » avait-il gémi en forçant un passage qu'elle ne voulait pas lui ouvrir. « Constance ! » avait-il grogné en se vidant de sa semence visqueuse.

En rentrant, elle avait décidé qu'elle ne voulait plus être cette Constance là, alors elle avait choisi de prendre son deuxième prénom, (celui de sa mère, si prude, si sage) comme nom d'usage. Madeleine.

Elle pensait alors qu'en quittant son prénom, comme on enlève un vêtement, elle serait une autre. Elle pourrait se regarder dans la glace comme si de rien n'était, parce qu'une fille qu'on viole et qui l'a bien cherché ne peut plus jamais se regarder. Elle n'avait pas à aller danser, elle n'avait pas à porter cette robe trop courte... Trop stupide Constance.

Madeleine a supprimé, à tort, la Constance qu'elle culpabilisait de son sort. Ce n'est pas cette jeune fille innocente qu'il fallait ôter de son souvenir, mais lui. Le Georges, le voisin de ses parents, si sale, si grossier. Peut-on être coupable de son propre viol ?

Constance n'aimait pas la campagne, elle vivait en ville depuis qu'elle avait seize ans et n'allait voir ses parents à Sainte-Montille que le week-end.

Un week-end, un bal, le Georges avec l'auto de son père pour la raccompagner, les sous-entendus, sa colère à elle, son rire à lui, son odeur d'alcool, la porte qui claque, la deuxième qui s'ouvre, la course folle dans les bois, la rivière, la chaussure...

Pas Vanessa. Non.

*

Ah ! J'ai bien dormi, moi. Je suis où, là ? Ça y est, je me rappelle : je suis sur les genoux de la dame. Je suis content, je me rappelle, elle est gentille, j'ai bien mangé ce soir.

Je lui lèche les oreilles, le nez, les yeux, la bouche, je lui fais la fête. Maintenant on va jouer, ça va être bien. Mon hérisson, il est où ? Là, je le vois sous le meuble. Je vais aller le chercher et le poser aux pieds de la dame.

Ouhou ! Madame ! T'as vu ? Y a mon jouet ! Ouhou !

On va jouer, tu vas voir, ça va être bien, tu attrapes mon hérisson, j'essaye de te le reprendre, si j'y arrive : je tire de toutes mes forces et je grogne pour faire croire que je suis un chien méchant, après tu finis par le lâcher et je pars en courant avec. Je le cache, tu le cherches et on joue à la bagarre si tu le trouves. Tu vois, ça va être chouette.

Ouhou ! Madame.

Mais à quoi elle pense ? Elle s'en fout de mon jouet ? Elle ne comprend pas qu'en ce moment c'est ce qu'il y a de plus important au monde.

Je prends le hérisson dans la gueule et le secoue dans tous les sens. Ça ne marche pas.

J'appuie dessus avec la patte pour le faire couiner. Ça ne marche pas non plus.

Je suis malheureux. Elle ne veut pas jouer, la dame.

*

- Tu as raison, Oscar. Le film est fini, on va aller se coucher. Ton jouet est joli, mais oui, c'est ça.

Rituel du soir. Cuisine : Madeleine prend trois pruneaux pour aller à la selle demain. Salle de Bain : Démaquillage... Ah, non. Pas besoin de se démaquiller Vanessa l'a fait ce matin. La dernière fois que Madeleine a passé une journée sans maquillage c'était l'année dernière, quand elle a eu la grippe et qu'elle était restée clouée au lit. D'habitude, quand Madeleine rentre du salon le jeudi, elle se remaquille, aujourd'hui elle n'en a même pas eu l'idée.

Ensuite il y a tout le reste... Trempage du dentier, brossage des 2 molaires et 3 prémolaires, coiffure des quelques cheveux blancs, et déshabillage. Une fois en chemise de nuit, elle se glisse dans ses draps frais. Oscar la rejoint immédiatement. Il ne se contente pas de dormir aux pieds du lit, il se blottit contre elle sous la couverture. Comment ce chien a-t-il été éduqué ? Trop apaisée par cette chaleur et cette douceur contre son ventre, Madeleine laisse la petite bête dans son lit et éteint la lumière. Ils s'endorment.

* *

*

Constance

Deuxième jour

Le monde appartient à ceux qui se lèvent tôt.

6h30: « ...jour d'hui, la SNCF entame son 2ème mois de grève. Hier, les étudiants, les sages-femmes, les professeurs, les routiers, les écoliers, les détenus, les chômeurs ont manifesté pour la retraite à 35 heures. S'ils n'avaient pas été eux-mêmes en grève les CRS seraient intervenus... Voilà pour les informations nationales, avant la météo, nous allons écouter Johnny Hallyday avec *allumer le feu* pour un réveil en... »

Madeleine a du mal à se lever mais voilà qui la décide à éteindre son radio-réveil, un peu de pitié pour ses oreilles.

Oscar perçoit un mouvement, et hop ! Il saute à la figure de la vieille dame pour l'honorer de ses odorantes léchouilles matinales avant même qu'elle ait le temps de glisser les pieds dans ses chaussons. Pourquoi faut-il que les chiens aient une si mauvaise haleine ?

La présence du petit canidé dans son lit lui rappelle que la veille a été une journée étrange, drôle (un peu) et en même temps glauque (très glauque). Vanessa, les Fugier, le théâtre avec ses odieux personnages et ses violeurs. La nuit lui a offert un long moment de répit, maintenant le boomerang d'idées noires qu'elle a lancé en s'endormant lui revient en pleine figure.

Au diable le rituel matinal sur le rythme d'un métronome imaginaire, Madeleine va aux toilettes, elle y reste longtemps : elle pense. Madeleine se fait couler un bain, elle y reste encore plus longtemps : elle pense toujours. Madeleine prépare son petit déjeuner et s'installe à table, elle y reste encore et toujours plus longtemps : elle pense.

Infiniment, elle pense.

Il est dix heures. Madeleine n'est pas habillée. Oscar n'est toujours pas sorti. Elle prend le plan qu'elle a soigneusement gardé dans son tiroir. Il va lui servir. Il faut qu'elle récupère le trousseau de clés de madame Machin l'hystérique. Elles vont lui servir aussi.

Le téléphone sonne. Madeleine, qui ordinairement ne reçoit que très peu de coups de fil, n'est même plus surprise.

- Allô ?

- Madame Simoni ? Je vous réveille ?

- Non, non.

- C'est Antoine.

- Ah, Bonjour.

- Oui, Bonjour, je suis mal poli. Oscar va bien ?

- Oui, oui. « Mon dieu je ne l'ai toujours pas sorti ! » pense-t-elle en jetant un coup d'œil autour d'elle. Le chien est assis devant la porte d'entrée et attend.

- Je vous appelle parce que je vais aller voir Christine tout à l'heure, je passe vous prendre ?

- Moi, pourquoi ?

- Ma femme aimerait mieux vous connaître, et puis vous pourrez lui parler de son chien, ça la réconfortera. Elle l'aime plus que moi.

- Vous voulez rire ?

- Pour ce qui est de son amour pour Oscar, oui, disons que j'exagère, par contre, je ne rigole pas pour ce qui est de vous emmener avec moi.

- C'est que je n'ai pas prévu...

- On ne restera pas longtemps, j'ai une multitude de choses à faire. Onze heures en bas de chez vous, ça vous va ?

- D'accord.

- Prenez Oscar, il ne pourra pas rentrer dans l'hôpital mais il fera la route avec nous. Il ne sera pas tout seul.

- Bien.

- À tout de suite.

Quoi, tout de suite ? Quelle heure est-il ? Madeleine n'a plus que trois quarts d'heure pour se préparer et sortir le chien.

Une escapade à Lyon... Si on lui avait dit... Madeleine est fébrile. Elle avait oublié depuis fort longtemps ce qu'était un imprévu. Tout en se préparant, elle s'inquiète un peu : que va t-elle avoir à raconter à Madame Fugier, enfin, à Christine ? Et puis comment faudra-t-il qu'elle l'appelle ?

Elles n'ont jamais vraiment parlé d'autre chose que de la pluie, du beau temps et de Madame Machin l'hystérique, alors autour de quoi pourra tourner la

conversation ? Elles se sentiront obligées de parler, l'une comme l'autre, et ça sera terrible.

En cirant ses chaussures Madeleine s'entraîne... « Il est adorable votre petit Oscar, d'ailleurs vous n'hésitez pas si ça doit se reproduire... ça sera une joie... Non, je ne peux lui souhaiter une autre hospitalisation... Vous savez, je m'en occupe bien. Je lui donne à manger des gâteaux, je le laisse dormir dans mon lit et je ne le sors pas avant 10 ou 11 heures le matin... »

*

La journée n'a pas très bien commencé, j'ai dû me retenir de faire pipi et caca pendant longtemps, c'était dur. Maintenant ça va mieux. Par contre, je ne comprends toujours pas, elle a encore mis ma crotte dans un sac plastique. Comment je communique, moi alors ? Si Médor n'a pas de mes nouvelles, il va croire que je suis mort. Enfin, je lui ai quand même laissé des messages sur les poteaux.

Là, on attend quelque chose. Je ne sais pas quoi, mais j'aime pas quand je suis en laisse et qu'on ne se promène pas. Je veux sentir ce qu'il y a ailleurs, je tire fort sur ma laisse, je m'étrangle, mais je tire quand même. Il y a une odeur d'urine là-bas, la laisse est trop courte.

Tiens, un bruit que je connais au loin... La voiture de mes maîtres ! C'est ça ! Je vais voir ma maîtresse !

Ah, non. C'est lui. Je suis très content quand même, bien que je trouve que ça commence à faire longtemps que je n'ai pas vu ma maîtresse, je ne comprends pas bien. Peut-être la folle l'aura t-elle tuée et mangée.

Je fais un peu la fête à mon maître, il a les joues qui piquent, et hop ! Je fais un vol plané et me retrouve à

l'arrière. Je n'ai jamais compris pourquoi je n'ai pas le droit de lui faire un câlin quand il est assis à cette place, dans la voiture.

*

Madeleine prend place aux côtés d'Antoine dans la vieille Austin. À quand remonte sa dernière promenade en voiture ? Elle l'ignore.

- J'ai essayé de prendre des cassettes qui pourraient vous plaire. Léo Ferré, vous aimez ?

- Non.

- Ah ? Bien. Jacques Brel, Alors ? Georges Brassens, peut-être ?

- Non plus.

- Décidément, je n'ai pas de chance, j'aurais peut-être mieux fait de prendre mes albums de Molodoï ou des Garçons Boucher.

- Je ne connais pas.

- J'imagine, c'était de l'humour.

- À vrai dire, je n'aime pas beaucoup la musique. Si elle est gaie, je la trouve ridicule et dérisoire, et si elle est triste, ça fait l'effet d'un pléonasme dans mon crâne.

- Et bien voyageons sans musique. À partir du moment où on a un poste dans la voiture on se croit obligé de le faire tourner, mais on n'en a pas forcément besoin.

Antoine se trouve assez gêné de cette entrée en matière désastreuse, et poursuit :

- Parlez-moi de vous, un peu.

Madeleine ne trouve rien de mieux à faire que de répondre à cette requête par un silence. Après tout, elle pourrait n'avoir rien entendu.

- Vous avez été mariée ?

- Pas d'aussi loin que je me souviens, non.

- Pourtant, de ce que je vois aujourd'hui, vous avez dû séduire dans votre jeunesse.

- Bah ! Peut-être que je n'étais pas déplaisante, mais je ne sortais pas beaucoup, et ça n'a pas changé.

- Vous n'alliez pas au bal ? Vous n'aimiez pas guincher ? C'est comme ça que vous disiez, je crois.

- Jamais.

- Vous avez travaillé alors ?

- Oui. J'ai été secrétaire. Quarante ans de bons et loyaux services pour un patron adorable. Rien à raconter là-dessus non plus.

- Excusez-moi, c'est sans doute stupide de ma part de vous poser toutes ces questions, mais en vous quittant hier, j'ai réalisé que je ne vous avais parlé que de moi. À vrai dire j'ai eu un peu honte de cette mégalomanie.

- Vous avez tort. Je préfère la vie des autres à la mienne. J'ai passé un très bon moment à vous écouter hier, alors de grâce, si vous voulez, parlez de vous ou mettez de la musique mais ne m'interrogez pas sur ma vie. Ne me faites pas subir l'humiliation de ne rien avoir d'intéressant à vous raconter.

Un silence très pesant s'installe.

Petit à petit, la conversation revient, ils se mettent à parler culture. Lui, s'exalte en parlant de Bertold Brecht, Xavier Durringer, et Bernard Marie Koltès. Elle, répond Philippe Risoli, Vincent Lagaff et Michel Drucker.

Oscar, dort à l'arrière.

Antoine se met à parler de sa pièce de théâtre, il est passionné, survolté. Madeleine le sent terriblement amoureux de la scène, du jeu, et du verbe ; elle est sous le charme d'une telle ferveur. Il lui explique qu'il va se battre pour que ce spectacle puisse être joué ailleurs qu'à Sorlin, quand Christine ira mieux, bien sûr. Il lui annonce que les comédiens ont eu beaucoup de peine en apprenant la nouvelle. Madeleine le sait, mais ne dit rien. Il va envoyer des courriers à droite et à gauche. Il lui raconte aussi, à propos de courrier, que ce matin il a déposé une lettre pour Leroy, il lui a écrit tout ce qu'il avait sur le cœur. Il a peut-être même été un peu cru et virulent, trop sans doute, mais ça lui a fait du bien.

- Vous avez eu tort de faire ça ! s'exclame Madeleine.

- Et pourquoi donc ?

- C'est dangereux. Imaginez qu'il lui arrive quelque chose à cet homme, on pourrait vous accuser...

- Que voulez-vous qu'il lui arrive ! Personne ne s'attaque jamais à un connard de son rang, voyons.

- Vous avez sans doute raison.

- Vous regardez trop Julie Lescaut.

- Ca se peut.

À l'entrée de Lyon, avant qu'Antoine n'ait pu se lancer sur le boulevard Pinel, où se trouve l'hôpital, la petite Austin se retrouve bloquée dans un embouteillage comme on en voit quotidiennement dans l'agglomération lyonnaise. Madeleine regarde autour d'elle. Les automobilistes voisins fument nerveusement et fulminent, klaxonnent, râlent, cognent leurs tableaux de bord, descendent de leur véhicule et crient des horreurs à qui veut bien les entendre. Elle est surprise, éberluée ; tant de voitures autour d'elle, tant de violence. Les mains d'Antoine restent calmement sur le volant, ses traits sont détendus, il lâche simplement un soupir de

circonstance pour souligner l'agacement de rigueur dans une telle situation.

Antoine est un homme sain, il n'a pas le moindre soupçon de violence en lui. Madeleine le contemple discrètement.

Un homme comme lui sait-il que certains de son espèce violent et forcent des femmes à leur donner du plaisir en échange d'une souffrance morale et physique incommensurable ?

Il le sait bien sûr. Il n'y peut rien.

Madeleine aurait rencontré un homme comme lui quarante ans auparavant, elle l'aurait peut-être aimé. Il l'aurait probablement réconciliée avec la gent masculine.

A travers lui, elle aime Christine qu'elle ne connaît que trop peu. C'est un couple formidable avec un chien adorable. Ils ne méritent pas le mal que leur fait Yves Leroy. À cette pensée Madeleine ne voit plus que la tête de ce prétentieux hypocrite. Il est au volant de chaque voiture, il rougit de colère et peste violemment. Elle ne le connaît pas mais elle le hait. Il n'y a que les personnes adorées, ou détestées, qu'on soit capable de voir partout.

Madeleine et Antoine sont tous deux dans leurs pensées, le silence n'a rien d'embarrassant. La circulation repart et finit par redevenir fluide. Elle jette un coup d'œil à l'horloge du tableau de bord. Elle va bientôt rater le Juste prix, sur la une. Hier, déjà, elle l'a loupé ou plutôt oublié. Bah, au diable la télévision, pour une fois qu'elle existe elle-même, elle se passera de regarder vivre les autres.

Dans la cour de l'hôpital Desgenettes il y a une piste d'atterrissage pour hélicoptère. « On n'a pas ça à Sorlin » pense Madeleine. En se dirigeant vers le bâtiment ils croisent une multitude de militaires. Elle est surprise, que se passe-t-il ? Subitement, elle regrette de ne pas

suivre davantage les informations, une guerre se prépare et elle ne le sait pas.

Comme s'il avait lu dans les pensées de la vieille dame dont le regard ne sait plus où se poser, Antoine l'informe :

- C'est l'hôpital des armées. Même quand il n'y a pas la guerre, les militaires et les gendarmes peuvent avoir besoin de se faire soigner. Leurs familles et eux-mêmes sont envoyés ici d'office mais l'hôpital accueille aussi le commun des mortels. Ils sont au top, à la pointe du progrès médical. Jusqu'à hier j'étais antimilitariste. C'est une bonne chose que Christine ait été admise ici.

- Vous me rassurez. Avec tous ces militaires autour de nous, j'ai eu peur de voir surgir les boches !

Un deuxième classe, qui fume une cigarette, appuyé à la rambarde d'escalier, sourit. Il a une jambe dans le plâtre.

- Rassurez-vous madame, en ce qui me concerne, je me suis fait ça au ski. C'est fini les bombardements.

- Ben quoi ? Il me prend pour une demeurée celui-là ?

Le soldat ignore sa chance, s'il avait été une femme, il se serait fait appeler Constance. Elle se retourne.

- Et puis c'est ça, fume, la prochaine fois, tu viens pour ton cancer !

Dans le hall, Antoine adresse un regard désapprobateur à la vieille dame qu'on pourrait parfois qualifier de mégère.

- Je comprends mieux la réputation que vous avez dans le quartier... Je vous avais trouvée aimable jusqu'à présent, si ce n'est que j'ai cru que vous vouliez ma mort avec votre café.

Là-dessus, il lui décroche son plus beau sourire et la prend affectueusement par les épaules.

Tout comme lorsqu'elles viennent de Vanessa, les réflexions d'Antoine sont bien accueillies. Il suffit qu'elle aime, Madeleine, et elle accepte tout.

Une fois dans l'ascenseur, elle demande néanmoins :

- Et, peut-on savoir quelle est ma réputation ?

- Je ne voudrais pas vous faire prendre une attaque.

Une odeur chargée de vapeurs d'alcool, de parfums de médicaments et de détergent plane dans les couloirs. Chambre 417 ; c'est ici.

Autour de Christine, il y a déjà du monde : une infirmière qui vient de lui faire une prise de sang à l'intérieur du poignet et qui s'apprête à sortir, un jeune homme d'environ 25 ans, châtain clair, grand, d'une carrure imposante et rassurante à la fois, il est vêtu très négligemment : un tee-shirt bleu délavé déformé et usé au col dépasse de son jean trop grand. « Quelle idée de venir dans un hôpital si mal habillé ! » Avec lui, il y a une femme un peu plus âgée mais qui n'a sans doute pas encore la quarantaine. Elle a de beaux cheveux bruns, épais et brillant qui lui arrivent aux épaules. Cette femme fine et de taille moyenne disparaîtrait à côté de son acolyte si elle ne portait pas un blouson aux couleurs multiples et très vives. « Quelle idée de porter quelque chose d'aussi voyant ! » Madeleine, qui porte une simple robe bleu marine, impeccablement repassée et d'une très grande banalité, les détaille de la tête aux pieds. En regardant la femme au sourire franc elle a l'impression de l'avoir déjà vue quelque part. Elle réfléchit. Elle lui revient rapidement en mémoire, elle l'a croisée hier à l'institut de beauté.

En voyant arriver Antoine, Christine sourit. Cette marque de joie offre un sérieux contraste à son visage fatigué. Elle a le teint terreux, des cernes violettes soulignent ses yeux bleus aujourd'hui sans éclat, ses cheveux châtain coupés courts encadrent lourdement et de manière désordonnée son visage fin. Madeleine sait

que, dans d'autres circonstances, Christine est belle, très belle. Antoine se baisse sur le lit de sa femme pour l'embrasser, elle passe ses bras autour de son cou.

Pour la septuagénaire qui ne découvre l'affection et la tendresse qu'à 75 ans avec un chien, c'est un tableau touchant.

- Bonjour Madame Simoni.

- Bonjour mon p'tit.

- Merci de vous occuper d'Oscar. Il est gentil ?

- Adorable. Je vais hésiter à vous le rendre.

- Ne faites pas ça, vous allez m'achever !

- Qu'est ce que je vous disais, elle aime ce chien plus que moi ! ajoute Antoine goguenard.

- Ne dis pas de sottises, chéri... Vous devez me trouver bien mauvaise mine, madame... s'inquiète Christine qui se sent dévisagée par la vieille dame.

- Oui, c'est sûr.

Chassez le naturel il revient au galop, Madeleine ne connaît que la franchise.

Antoine un peu gêné d'une telle réponse qu'il sait abrupte pour sa femme, change de sujet.

- Alors vous deux, de quoi vous étiez en train de parler ?

- Je disais que j'avais vu un film triste avant hier, l'histoire d'une bonne femme qui avait sept gosses... répond la dame brune.

- C'est bon, tu nous l'as déjà raconté trois fois, coupe le jeune homme, d'ailleurs moi je préfère les ambiances oniriques...

- Excusez-moi Madeleine, coupe à nouveau, Antoine soucieux du bon déroulement de la rencontre, je peux vous appeler Madeleine ?

- Heu, oui... accepte-t-elle surprise.

- Je ne vous ai pas présenté Catherine et Nicolas, des comédiens de la Compagnie Cotine. Madeleine, la nounou d'Oscar.

- Enchantée.

- De même, répondent-ils en chœur.

Un court silence de rigueur s'installe. Que dire quand on nous présente quelqu'un avec qui on n'a aucun point commun ?

Christine qui, même alitée avec des tuyaux transparents dans le nez, prend son rôle d'hôtesse au sérieux, elle s'inquiète de rompre ce silence avant qu'il ne devienne pesant.

- Dis-moi, Nicolas, tu as maigri, non ?

- Ouais, encore hier, je suis passé chez Cathy pour qu'elle rajoute un trou à ma ceinture avec son emporte-pièce.

- Ah oui, Cathy. Comment elle va ? s'intéresse Antoine.

- Elle écrit. En ce moment, elle doute un peu, elle voudrait arrêter le théâtre.

- Bah, on dit tous ça un jour, mais elle y reviendra.

Madeleine songe que le milieu du spectacle est une grande toile d'araignée. Depuis hier elle ne cesse de rencontrer où d'entendre parler de personnes qui font du théâtre... Elle qui s'imaginait qu'il n'y avait que Jacqueline Maillan.

Catherine se racle la gorge, ce qu'elle a à dire semble important.

- Antoine... Hier soir, Claire et Julien sont allés voir Leroy.

- Ah ? Et pourquoi ?

- Ils voulaient essayer de le convaincre de repousser la date.

Les joues d'Antoine s'empourprent, il gonfle ses poumons comme s'il avait besoin d'être en apnée pour entendre la suite. Madeleine comprend à quel point il doit angoisser. Elle seule sait qu'il a écrit une lettre plutôt vindicative à l'homme qui est la source de leurs maux.

- Et alors ?

- Il les a envoyés promener... Il sortait de sa réunion quotidienne avec Pierre...

- ... d'ailleurs on se demande ce qu'ils peuvent bien se raconter tous les soirs... Ils font plus de réunions qu'ils ne bossent ceux-là.

- Ne dis pas ça, Nicolas, on n'en sait rien s'ils bossent ou pas.

- Bon, vous me laissez continuer, oui ou non ? S'impatiente Catherine.

- Vas-y, lui accorde Nicolas.

- Donc, il sortait de sa réunion, avec l'autre con de Pierre qui s'est marré quand il a croisé Claire et Julien. Leroy avait son éternelle bouteille d'eau à la main, il a soupiré en les voyant et leur a dit qu'il avait d'autres problèmes autrement plus importants à régler...

- Bien sûr, il reçoit le grand, le très grand Francis Perrin dans un mois, il doit se demander où il va faire coller ses affiches de quatre mètres sur six ! ironise Antoine, la voix tremblante de tristesse.

- ... Il a tranquillement bu son quart de litre de flotte sans respirer comme d'habitude, puis il leur a demandé

de te dire que si tu annules le spectacle, il faudra que tu le rembourses des frais qu'il a engagés...

- Mais c'est lui qui ne veut pas changer la date ! Le menton d'Antoine tremble, les yeux de Christine s'embuent, le poing de Nicolas frappe le montant métallique du lit. Madeleine regarde la scène, la gorge serrée, le cœur lourd de compassion.

- Quand Claire m'a appelée hier soir, elle pleurait, poursuit inutilement Catherine alors que l'émotion est déjà à son comble.

*

Je me suis couché en boule sur le siège qu'occupait mon maître, et j'attends. Je me suis assoupi un petit moment mais je trouve le temps long.

Je regarde un peu dehors, je ne connais pas cet endroit, d'habitude quand j'attends dans la voiture c'est sur un autre parking. Quand ma maîtresse revient de l'endroit où je n'ai pas le droit d'aller, elle a un chariot en métal plein de sacs en plastique; elle ouvre le coffre et range les sacs à l'intérieur. Alors moi, je suis content parce que je sens que dedans, il y a à manger. Ma maîtresse disparaît à nouveau et revient sans le chariot. Je remue la queue et lui fais la fête.

Peut être que mon maître et la dame vont revenir avec un chariot plein de sacs plastique.

Ben qui c'est celui là ? Wouaf ! Dégage ! Fous le camp ! C'est mon territoire cette voiture ! Je suis super Oscar, je vais te mordre les mollets ! Non, mais il faut que je fasse respecter ma loi, il y a un type qui touche à mon pare brise. De quel droit ? Ça y est il s'en va, il a compris que j'étais le plus fort. Bon, je ne me rendors

pas, j'attends, il faut que je sois vigilant, il va peut-être revenir.

*

- Merde, un PV, il ne manquait plus que ça !

- C'est bon, ne vous mettez pas dans un état pareil, je vous la payerai cette amende, faites moi voir... Ah quand même, ils ne s'embêtent pas... Gênant ? Pourquoi est-il gênant votre stationnement ?

- Je déborde sur le passage pour piétons, là, vous voyez ?

- Bon, c'est pas grave. Vous n'avez pas besoin de ça en plus. Madeleine range le papier dans son sac, Antoine la gratifie d'un sourire.

- Bon, vous êtes prête ?

- À quoi faut-il que je sois prête ?

- À rentrer dans la fosse au chien. Une fois qu'on sera dans la voiture, Oscar va nous sauter dessus pour nous faire une fête démesurée. Il est gentil, mais il faut admettre qu'il a une haleine de trappeur et puis quand on pense qu'il vient sûrement de se lécher le zizi, ses embrassades sont moins attractives.

Madeleine rit, Antoine ouvre la porte de la grand-mère qui s'installe et Oscar confirme les dires de son maître.

Antoine dépose Madeleine en bas de chez elle, il lui dit qu'il passera les voir, Oscar et elle, dans le week-end. Madeleine est déçue, il refuse sa proposition. Elle aurait tant aimé lui faire un café.

Il est presque quatorze heures. Elle fait faire quelques pas au petit chien et rentre chez elle. Une fois le bol

d'eau et la gamelle du chien remplis, elle compose le numéro du salon de beauté.

- Allô ? Oui bonjour, je vous appelle parce que j'aimerais venir régler mon soin d'hier, vous savez, j'ai dû sortir par la porte de derrière à cause du chien...

- Oui, je me souviens. Mais passez quand vous voulez.

- C'est que je voudrais savoir si Vanessa peut me recevoir cette après midi.

- Mais vous avez déjà eu un soin hier, madame Simoni.

- Et alors ? Là c'est pour les poils au menton si vous voulez savoir.

- Bien, écoutez, le vendredi après midi c'est toujours difficile... Venez lundi.

- Vous me laisseriez tout le week-end avec la barbe ?

- Non, bien sûr, alors venez à seize heures, elle vous prendra entre deux rendez-vous.

Madeleine se sent soulagée, Vanessa va mieux, elle est au travail aujourd'hui, et puis elle pourra la voir, discuter un peu avec elle. La vieille dame sort du frigo de quoi grignoter et n'allume pas la télévision. Oscar se tient assis à côté d'elle, il a beau avoir déjà mangé, il aimerait beaucoup partager son frugal repas, il la regarde d'un air malheureux pour l'attendrir... « Antoine devrait le faire jouer dans ses pièces de théâtre ! » Songe-t-elle.

Elle ne s'attarde pas sur son piètre festin ni sur le nettoyage qui suit, Madeleine a mieux à faire aujourd'hui. Elle sort son livre de recettes, choisit de faire un gâteau au chocolat. « Qui n'aime pas les gâteaux au chocolat ? » Elle note tous les ingrédients dont elle a besoin sur un bout de papier, elle ira les acheter en sortant de son rendez-vous avec Vanessa. Selon ses calculs, elle devra faire son gâteau dimanche.

En sortant tout à l'heure il faudra aussi qu'elle pense à regarder le nom de l'hystérique sur sa boîte aux lettres, ça lui servira. La liste des courses est sur la table. Elle ouvre la porte de son buffet et en sort une vieille boîte de biscuits qu'elle a recyclée en pharmacie. Oscar arrive en courant. Il s'est trompé cette fois, ce n'est pas à manger. Elle vide le contenu de la boîte sur la table... « Comment s'appelle ce médicament que je prends quand je suis constipée déjà ? Ah, le voilà. Forlax. » Il n'en reste que deux sachets, ça ne sera pas suffisant, elle s'arrêtera aussi à la pharmacie.

*

Ben quoi ? Il n'y a rien à manger dans cette boîte en fer ? Je suis déçu.

Bon, on va jouer alors. Je suis Oscar, le grand chasseur. Le Hérisson ? Il est où ? Sous le fauteuil. Il est mort. Il faut que je trouve un autre gibier. Je sens, je regarde partout, j'imagine que je suis dans la nature... Là ! Un lapin ! Je lui saute dessus, je grogne, je suis Oscar le féroce ! Je le prends dans la gueule et je le secoue de toutes mes forces. C'est comme ça que nous, les chiens de chasse, on tue les lapins. On les secoue bien fort jusqu'à ce que ça leur casse la colonne vertébrale. Il est mort, ça y est. Je le mordille, j'essaye de le déchiqueter, il est costaud, le bougre. Je me mets sur le dos, je le mords de toutes mes forces et en même temps je le laboure avec mes pattes arrières.

Ah, un bruit métallique ! La dame va me sortir, elle prend ses clefs. Je vais voir et je lui amène le nouveau jouet que j'ai trouvé, elle va être contente.

*

- Oh, non, ma poupée alsacienne avec le costume fait main que j'avais achetée à la vente du troisième âge pour le téléthon ! C'est pas bien Oscar !

Alors que Madeleine dispute le petit chien, il pose son derrière sur le lino du couloir et la regarde, les sourcils en accent circonflexe comme s'il essayait de comprendre le sens de ce flot de paroles qui lui est adressé. Il penche la tête. La vieille dame est sous le charme de son air interrogatif et lui fait une petite caresse sur le dos en lui disant qu'il est le plus beau chien du monde.

Après cette réprimande laborieuse Madeleine tente d'expliquer au chien qu'elle ne peut pas l'emmener avec elle parce qu'il ne sera pas plus accepté au salon de beauté aujourd'hui qu'il ne l'a été hier. Bien entendu Oscar ne commence à comprendre que lorsqu'il réalise qu'elle ne prend pas la laisse avec elle. Il pleure un peu en essayant d'être persuasif mais la porte se referme, le laissant à l'intérieur. Madeleine l'entend pleurer et gratter à la porte, son cœur se serre. Elle est prête à faire demi-tour et à annuler son rendez-vous tellement la comédie du chien la culpabilise d'abandon et de cruauté, et puis elle se raisonne, pense à Vanessa et à la joie qu'elle se fait de la revoir.

Sur son chemin, Madeleine s'arrête devant chez l'hystérique, elle pousse la lourde porte en bois qui date d'une époque suffisamment lointaine pour que Madeleine l'ait toujours connue. Son cœur s'accélère, elle a peur de croiser celle dont elle vient quérir le nom. Tous ses sens sont en ébullition, elle l'entendra et la sentira venir de loin avec ses talons et son parfum tenace. Le couloir est sombre, Madeleine cherche

l'interrupteur en vain; puis se dirige lentement vers les boîtes aux lettres faiblement éclairées par la lumière du jour qui vient des étages. Madeleine panique devant cet étalage de noms: «Souvré RDC », « Cartier 1er étage », « C. Renaudat et L. Bordet 1er étage » persuadée que l'hystérique vit seule, elle peut déjà éliminer ceux là, « Vincendon 2ème étage »... Le casse-tête est sans pareil, Madeleine a beau fouiller dans sa mémoire elle n'a jamais entendu personne nommer celle dont elle cherche pour la première fois l'identité. Un bruit d'interrupteur fait violemment sursauter la septuagénaire, la lumière éclabousse le couloir, Madeleine regarde autour d'elle. Les murs sont peints en un ocre sordide qui a très mal vieilli. Un bruit de clefs et de porte qui se referme provient des étages, Madeleine panique et se cache dans le renforcement, sous la cage d'escalier, là où sont rangées deux poubelles collectives. Elle se surprend à prier ce dieu en qui elle ne croit pas, pour que la personne qui s'apprête à descendre n'ait aucune ordure à jeter. Un épouvantable claquement de talons descend les marches à vive allure, l'affreuse odeur douceâtre et sucrée du Shalimar approche. C'est elle. Madeleine tremble. Que dire si Madame Machin la surprend derrière les poubelles ? « Je voulais rentrer chez moi et je me suis perdue... Ou bien... Vous n'avez pas vu Oscar ? ... Ou alors... Vous voulez jouer à cache-cache avec moi ? » Quelle horreur ! Rassurée elle l'entend ouvrir une boîte aux lettres et se dit que si elle avait eu un sac d'ordure elle s'en serait débarrassée avant.

Faux.

Les talons claquent de plus en plus fort, le parfum devient plus entêtant, Madeleine se baisse et ferme les yeux. Quitte à être prise en flagrant délit d'espionnage mesquin autant ne pas voir le regard surpris puis moqueur de celle qui la trouvera derrière une poubelle. Le son d'une charnière qui grince, celui d'un sac pas

trop lourd qui chute, le bruit sourd du couvercle en plastique qui retombe et enfin, les pas qui s'éloignent.

Il n'y a plus qu'un mélange d'odeurs de Shalimar et d'ordures qui flotte dans l'air du couloir à nouveau silencieux. Madeleine, encore tremblante, se déplie difficilement de derrière sa cachette. Chacun de ses vieux os semble lui faire mal.

De retour devant les boîtes aux lettres, Madeleine sourit. De toutes les boîtes, dépassaient, cinq minutes auparavant, une brochure publicitaire, à présent il en manque une.

« Enchantée Madame Vincendon ! »

À présent Madeleine doit presser le pas, elle ira à la pharmacie et à l'épicerie plus tard. Elle a rendez-vous, et pas avec n'importe qui ! Avec une jeune fille charmante, brillante et de surcroît courageuse qui préfère plaindre son violeur que de le blâmer. Bref, avec une jeune fille formidable, qui sent les agrumes et qui a les mains plus douces que du velours. Tout en marchant d'un pas aussi vif que possible Madeleine songe au motif de son rendez-vous et passe sa main sèche sur son menton imberbe. Elle se souvient avoir épilé les quelques poils disgracieux la veille au matin. Elle n'aurait, non seulement pas confié une telle tâche ingrate à Vanessa, mais n'aurait pas non plus voulu qu'elle la voie dans un tel laisser-aller. Madeleine s'épile chaque jeudi avant de voir Vanessa.

- Eh bien, si vous trouvez que vous avez de la barbe Madame Simoni, que devrais-je dire de... de...

Alors que l'épouvantail veut faire de l'esprit, elle se retrouve dans l'embarras de celle qui n'en n'a pas, et ne parvient pas à trouver la touche subtile qui l'aidera à finir sa phrase. Madeleine s'empresse de voler à se rescousse.

- ... de vos varices.

À cette réplique cinglante Madeleine ajoute un regard de fausse compassion aux jambes de son interlocutrice.

- Oui, et bien, je vous laisse vous installer dans la salle d'attente.

La septuagénaire sait qu'elle l'a blessée, sans doute a-t-elle été trop loin. Sachant que l'épouvantail lui parlerait de son absence de pilosité faciale, Madeleine était sur la défensive avant même de franchir la porte, c'est sans doute ce qui a déclenché une telle répartie.

Une fois confortablement installée dans la douce attente de revoir Vanessa, Madeleine regarde avec dédain l'entrée du théâtre à travers la vitre embuée du salon.

Dehors le temps est gris et humide, deux hommes en bleu de travail déchargent des plaques de placoplâtre d'une estafette blanche très sale, Yves Leroy passe rapidement devant les deux ouvriers sans même les regarder. L'un d'entre eux semble pourtant lui avoir adressé la parole; peut être un simple bonjour qui reste sans réponse.

« C'est ça, pète plus haut que ton cul, tu ne sais pas de quoi demain sera fait », pense Madeleine en voyant le prétentieux tortionnaire culturel s'éloigner dignement. Elle songe très sérieusement à saisir la moindre opportunité pour le remettre à sa place. Chaque chose à sa place... Les ciseaux à papier sur le buffet, le plan dans le tiroir en formica, les mains sales dans les poches, la chaussure au pied, tout doit être bien rangé. Il ne doit pas y avoir de désordre, les bons dans la lumière, les mauvais dans l'ombre et les violeurs aux ordures... Les jeunes gens de la compagnie Cotine lui plaisent, elle veut se rendre utile, défendre leur cause, ou les venger d'une manière ou d'une autre.

Elle ignore encore comment, mais elle sait que c'est à elle de mettre bon ordre dans tout ce cafouillage de la

bêtise et la cruauté humaine. Elle n'a plus rien à perdre. Elle est vieille, sa vie ratée est derrière elle.

Hier matin, Madeleine avait « déjà » soixante quinze ans, elle était fatiguée, lasse d'exister; aujourd'hui, elle n'a que soixante quinze ans, elle est pleine d'énergie et de désir de vivre pour enfin se rendre utile.

- Dites moi, m'dame Simoni, il est mignon le petit chien que vous promeniez quand je vous ai croisée hier, j'savais pas que vous aimiez les animaux.

Madeleine n'a pas entendu venir la petite rousse rondelette qui se tient à ses côtés, la main sur une hanche rebondie, la mâchoire faisant des va-et-vient désordonnés dans la mastication vulgaire d'un chewing-gum.

- Moi non plus je ne savais pas, ma petite Constance.

- Ça vous dirait de savoir comment je m'appelle pour de vrai m'dame Simoni ?

- Non, merci. Constance, ça me convient.

- Ouais, ben, si j'peux me permettre, moi, Constance, ça me plaît pas beaucoup.

- À moi, non plus.

La jeune femme rousse étonnée regarde Madeleine sans un mot, et la vieille dame ne peut s'empêcher de penser qu'elle a l'air nettement moins intelligent que le petit Oscar, lorsqu'il vous regarde, la tête penchée, les yeux emplis de questions.

Cette jeune femme aime les hommes, tous les hommes. Elle le porte sur elle, elle sent l'orgasme et le foutre à plein nez. Elle a tout d'une nymphomane, c'est pour ça que Madeleine la méprise.

- Vous ne m'aimez pas, m'dame Simoni ?

- On ne peut rien vous cacher.

La conversation s'annonce insoutenable. Les deux femmes se regardent dans les yeux.

La petite rousse songe que Madeleine est une vieille peau mal baisée.

La septuagénaire songe que c'est à cause des filles de ce genre que les hommes considèrent toutes les femmes de la même façon et qu'ils violent quand on leur résiste.

Son regard froid transperce celui de la rouquine dont la peau blanche s'empourpre et les yeux verts s'embuent.

Madeleine se surprend parfois à vouloir faire payer sa vie ratée à ceux qui ne gâchent pas la leur, elle se rend compte alors combien elle a tort; mais elle ne s'excuse jamais, elle est beaucoup trop orgueilleuse.

« Allons mon p'tit, ne pleurez pas... c'est moi que je déteste à travers vous... vous n'y êtes pour rien » La pensée de Madeleine se transforme malgré elle dans sa bouche.

- Voyons, mon p'tit, on ne peut pas aimer tout le monde.

- Vous avez raison.

Si son interlocutrice n'avait pas eu cinquante ans de plus qu'elle, la rouquine l'aurait insultée ou peut-être même giflée, mais depuis sa plus tendre enfance on lui avait appris le respect pour ces gens rongés par des douleurs d'usure, ces gens qui avaient vu et vécu la guerre, ces gens qui étaient les parents de nos parents et qui avaient construit, dans le passé, notre présent d'aujourd'hui.

Résignée, accablée par les convenances, elle lâche sa blouse verte qu'elle froissait nerveusement dans sa main moite et tourne les talons en essayant d'adopter une démarche naturelle.

Madeleine se retrouve à nouveau avec pour seule compagnie : celle qu'elle apprécie le moins, la sienne.

Le temps de jeter un bref regard au parvis du théâtre, calme et cette fois désert et la douce voix de Vanessa l'appelle.

- Madame Simoni, c'est à vous.

- Ah, déjà ?

- Alors comme ça il paraît qu'on a du poil au menton ?

- Oui. Une horreur.

Madeleine se lève vivement et se dirige, avant même qu'on ne l'y invite, dans la cabine où il fait si chaud et où elle se sent si bien. Vanessa sourit et la rejoint calmement. La vieille dame est déjà allongée sur l'étroit lit incliné, et comme s'il s'était agi d'une comédie à laquelle elle voulait bien se prêter, Vanessa se munit d'une pince à épiler qu'elle prend sur une tablette en inox qui jouxte le lit et entreprend la méticuleuse recherche des poils absents.

- Vous avez meilleure mine, mon p'tit.

- C'était donc ça, cette barbe atroce que vous ne sauriez supporter tout le week-end... vous vous faisiez du souci pour moi, c'est ça ?

- Un peu, oui.

- Je vous ai pourtant appelée pour vous rassurer, hier soir.

- Oui, mais on n'a pas beaucoup parlé, il y avait Julie Lescaut...

Pour toute réponse la jeune femme sourit et repose la pince à épiler qui ne lui servira à rien. Elle saisit un tube bleu ciel qu'elle presse pour en faire sortir une crème nacrée qui dégage une douce odeur de fleur de figuier.

- Je vais vous faire le soin que vous n'avez pas eu hier, c'est la moindre des choses.

- Vous me l'avez dit vous-même : on ne peut plus rien contre mes rides.

- Vous le savez depuis longtemps, mais vous venez quand même toutes les semaines...

Madeleine ferme les yeux et laisse la jeune femme, debout derrière elle, lui masser doucement le visage de ses mains chaudes. Une pluie de frissons parcourt son vieux corps, elle savoure le calme de ce moment avec déjà la hantise qu'il s'arrête. Le souffle de Vanessa lui caresse le front, et parfois le coton de sa blouse verte frôle ses cheveux. Elle est si bien, si détendue que mise à part sa vieille carcasse et le parfum d'agrumes de Vanessa, rien n'existe plus.

- Pourquoi vous n'avez pas eu d'enfant madame Simoni ?

- La vie, mon p'tit, la vie.

Spontanée, Vanessa à qui la franchise sied à merveille se lance dans un questionnement qui lui effleure l'esprit en voyant le plaisir que la vieille prend sous ses légers massages faciaux.

- Vous aimiez les femmes ?

- Pourquoi dites-vous aimiez ? Ce n'est pas parce qu'on est vieux qu'on n'aime plus.

A cette réflexion Vanessa se rend compte à quel point il est difficile de se projeter dans la vieillesse avant de la vivre vraiment.

- Pour répondre à votre question... je n'ai aimé, ou désiré personne.

Le terrain glissant sur lequel la conversation s'engage ne dérange nullement Madeleine qui reste calme et

détendue sous l'application de crèmes et lotions multiples.

Il ne lui était jamais venu à l'esprit qu'elle pût s'épanouir dans une relation avec une autre femme. Mais cette pensée ne la fait pas frémir d'horreur. Vanessa ignore que Madeleine n'a été ni homosexuelle, ni hétérosexuelle mais « anti-sexuelle ».

La vieille dame poursuit calmement l'étalage de ses pensées. Après tout, la jeune femme blonde n'a telle pas, elle aussi, été victime de la bestialité masculine par ce Pierre Cottra qui l'a souillée ? Madeleine sait qu'elle a en son interlocutrice, quelqu'un qui peut la comprendre.

- Peut-être qu'une femme aurait pu me rendre heureuse, mais j'en doute. En tout cas, certainement plus qu'un homme.

- Vous êtes bien dure avec la gent masculine !

- S'ils n'avaient pas cette espèce d'animal sauvage à l'intérieur du pantalon, ou si seulement ils étaient capables de le domestiquer, de le faire obéir « assis, debout, couché ! », mais l'animal reste sauvage, c'est lui qui décide...

- Je vous trouve excessive, la femme non plus ne sait pas apprivoiser son corps.

- Vous me l'apprenez, répond sincèrement Madeleine qui n'a jamais éprouvé de désir.

Vanessa qui sent que la vieille dame dévale la pente de l'amertume à toute allure décide de couper court à cette conversation qu'elle regrette déjà d'avoir lancée. Elle comprend que Madeleine a souffert à cause d'un ou plusieurs hommes peu délicats.

- Bon, parlons d'autre chose.

- Je comprends que vous n'avez pas envie de parler de ça, excusez-moi.

Madeleine s'en veut déjà d'avoir parlé de la sorte à la jeune femme si récemment salie et déshonorée.

- Alors comment ça se passe avec le chien ?
- Oh, très bien... il est adorable...
- Ça vous fait de la compagnie...
- Pour sûr...

La conversation s'enlise lentement dans des banalités qui ne parviennent à satisfaire aucune des deux femmes. Elles se quittent tristement, se laissant chacune à son sentiment de culpabilité d'avoir remué la vase où est enfouie la souffrance de l'autre.

- Et bien, elle aura été longue cette épilation ! glapit l'épouvantail prêt à mordre si on lui reparle de ses varices.

Madeleine s'acquitte en silence de sa dette de la veille et règle l'addition salée d'une épilation fictive sans l'ombre d'un soupçon sur le montant excessif du coût. Elle est ailleurs, elle pense à Vanessa qui est si forte et tellement généreuse de son pardon...

En cours de route Madeleine réalise qu'elle s'apprête machinalement à rentrer chez elle alors qu'elle avait prévu de faire quelques courses. Demi-tour. Elle s'arrête à la pharmacie.

- Deux boîtes de Forlax, s'il vous plaît.
- Vous savez qu'il ne faut pas en abuser, Madame Simoni...
- C'est pour ma voisine.
- C'est gentil de rendre service à ses voisins.
- C'est ça, oui.

Alors qu'elle se dirige vers la sortie elle entend la pharmacienne dire à sa collègue:

- ... toujours aussi grincheuse, la vieille.

Madeleine se retourne et interroge la dame au sourire hypocrite.

- Est ce que je vous ai déjà acheté des piles pour mon sonotone ?

- Euh, non...

- C'est que je n'en porte pas, alors attendez au moins que je sois sortie pour me traiter de grincheuse.

Il s'en faut de peu pour que les mâchoires des deux pharmaciennes ne leur en tombent, et une vague d'autosatisfaction accompagne Madeleine pendant sa sortie dans le plus grand silence.

Dans la petite épicerie Madeleine remplit son panier des ingrédients nécessaires à la réalisation de son succulent gâteau fondant au chocolat. Des œufs, du chocolat, de la farine, du sucre, de la levure et du beurre. Devant les boîtes pour chiens Madeleine hésite plus longtemps. Oscar préfère-t-il « les bouchées à l'agneau mijotées aux trois légumes » ou bien « la terrine de bœuf aux vitamines pour un chien en forme » ? Elle prend une boîte de chaque.

Pressée de rentrer retrouver le petit chien qui l'attend sans doute inquiet d'avoir été laissé seul, Madeleine marche d'un bon pas. À l'angle de la rue du collège, alors qu'elle est si près du but, un bruit de talons hauts s'accélère derrière elle, l'odeur de Shalimar...

- Madame Simoni...

- Oui, Madame Vincendon ? Vous désirez ? Madeleine ne peut s'empêcher d'afficher un fier sourire en remarquant la surprise de sa voisine.

- Vous ne m'appellez plus Constance ?

- Ah, si. Si vous voulez.

- Non, non, c'est très bien comme ça. Et ben, moi qui étais persuadée que vous ne connaissiez toujours pas mon nom, au bout de quinze ans de voisinage !

« Seulement quinze ans que vous empestez la rue avec votre parfum épouvantable ! J'aurais juré que ça faisait plus longtemps. » Madeleine tourne un grand nombre de fois sa langue dans sa bouche avant de parler.

- Déjà quinze ans que vous habitez là ? Ah, le temps passe vite.

- Et oui... Quand je pense que ça fait déjà 10 ans que je travaille au théâtre...

« Et combien d'autographes vous avez fait signer dans des boîtes de pizza depuis que vous bossez pour ces connards ? »

- 10 ans... C'est beau, autant de fidélité pour un travail. Et comment font-ils quand vous êtes absente ? Ils ont une autre femme de ménage ?

- Mais je ne suis jamais malade.

- On ne sait jamais, en tout cas n'hésitez pas, si un jour vous avez besoin que je vous remplace...

- Vous me surprenez, mais c'est gentil à vous.

- Je n'ai plus vingt ans mais un peu de ménage, vous savez, c'est pas ça qui va me tuer.

- Mais c'est que c'est pas si simple, de votre temps on aurait peut-être pu s'arranger comme ça, mais maintenant, il y a toute une ribambelle de choses qu'on n'a pas le droit de faire... comme remplacer quelqu'un quand on n'a pas de contrat de travail, surtout quand on a votre âge... Et puis, ne vous inquiétez pas j'ai la santé.

- Oh, vous savez, je disais ça comme ça...

- Non, non, non, je sais pourquoi vous aimeriez bien me remplacer.

Le sang de Madeleine ne fait qu'un tour. L'hystérique a tout compris: son désir de fouiller dans les papiers de Leroy pour savoir s'il touche des subventions supérieures à ses dépenses pour la compagnie Cotine, son désir de s'immiscer discrètement dans les locaux pendant une réunion entre le prétentieux et le pneu crevé pour savoir ce qu'ils se disent. Bref, elle aimerait glaner le plus d'informations possibles. Des informations qui puissent desservir Leroy et servir Antoine, et tout ça l'hystérique l'a compris. Peut-être, l'a-t-elle vue derrière les poubelles un peu plus tôt... Tous les projets de la vieille dame s'écroulent.

- Vous aimeriez bien rencontrer des gens comme Jean-Claude Dreyfus et Francis Perrin, en vrai. C'est ça ?

« J'en n'ai rien à foutre de vos guignols » pense-t-elle avant d'enchaîner, rassurée.

- Vous me connaissez mieux que je ne l'imaginais.

- Mais il ne faut pas croire, il n'y en a pas tous les jours des célébrités, le plus souvent il y a des gens de rien du tout qui se produisent là-bas... Tenez, les Fugier par exemple, figurez-vous qu'ils s'amuse à faire du théâtre eux aussi.

« Pauvre cruche, je ne sais pas ce qui me retient de vous faire avaler votre faux foulard Hermès imbibé de parfum. Je vous hais ! »

- Non, c'est pas vrai ?

- Si si, au fait ,je voulais vous demander... Vous avez des nouvelles de Madame Fugier ?

« Ah, c'est pour ça que vous m'avez couru après pour me rattraper. Qu'est ce que ça peut vous faire ? Toujours là pour grignoter la vie des autres, vous alors... »

- Elle va mieux, c'est gentil de vous inquiéter.

- C'est bien normal, entre voisins.

Madame Vincendon semble désemparée devant cette gentillesse inhabituelle, de son côté Madeleine se félicite pour sa contenance et s'attribue le meilleur prix d'interprétation féminine au festival de la rue des collègues.

L'hystérique dont le regard fouineur tombe sur le panier de la vieille dame poursuit:

- Vous avez acheté à manger pour le chien, il est toujours chez vous?

- Oui, oui.

- Oh, et qu'est ce que je vois ? Du chocolat ! Mais c'est que vous êtes gourmande !

« ...De quoi je me mêle, espèce de guenon ? »

- Pas vous ?

- Oh que si...

« Parfait »

- Bon, je vous laisse Constan... Madame Vincendon. Oscar m'attend.

Alors que Madeleine se gratifie de sa prestation pendant la dernière ligne droite qui la sépare de son logis et du petit Oscar, elle s'interroge sur le moyen qu'elle utilisera pour s'introduire dans le théâtre et ses bureaux. Il lui avait semblé que les choses seraient plus simples, elle aurait apporté une part de gâteau au chocolat et au Forlax à l'hystérique dimanche soir, lundi matin cette dernière lui aurait téléphoné pour lui dire qu'elle accepte volontiers sa proposition car elle a une diarrhée comme elle n'en a jamais eue, Madeleine serait passée prendre les clefs du théâtre chez elle et les lui aurait rapportées le lendemain. Tout aurait été enfantin, mais voilà... « c'est pas si simple, de votre temps on aurait peut-être pu s'arranger comme ça, mais maintenant, il y a toute une ribambelle de choses qu'on n'a pas le droit de faire... comme remplacer quelqu'un

quand on n'a pas de contrat de travail, surtout quand on a votre âge... Et puis, ne vous inquiétez pas j'ai la santé. Et patati et patata... »

Madeleine sait qu'elle trouvera une nouvelle idée, qu'elle parviendra à trouver de quoi aider Antoine en fouillant dans les papiers de Leroy... S'il s'avère que le service culturel gagne un tant soit peu d'argent sur le dos de ces jeunes passionnés, ou si quelques notes montrent que Leroy les utilise pour dorer son blason, elle saura s'en servir. En tout cas, elle se dit que si chaque année il demande lui-même à Antoine de faire une nouvelle création et qu'une fois le spectacle venu il n'y porte aucune attention c'est que son intérêt se trouve ailleurs que dans la culture, et elle veut pouvoir trouver où.

Elle aimerait aussi venger Vanessa, réaliser ce qu'elle n'a pas su faire pour elle-même, mais la tâche lui semble autrement plus difficile. La condamnation est lourde, pour les violeurs, Madeleine pense que la loi du talion est la plus appropriée. Œil pour œil...

Il y a 16 ans, quand elle apprit la mort de Georges la vieille dame fut soulagée... Justice avait été faite tardivement, mais avait été faite. Un cancer avait ravagé l'homme qui laissa sa femme, ses trois enfants et son petit-fils, à l'âge de 59 ans. Dent pour dent... Il avait tué Constance, ravissante, et gaie pour ne laisser qu'une Madeleine, renfrognée et triste. Il était mort avant de profiter d'une retraite heureuse.

*

J'ai bien dormi un peu, mais maintenant que j'ai fini de déchiqueter le lapin, je m'ennuie. J'ai essayé d'aboyer pour qu'on vienne me chercher, quelqu'un a frappé fort au-dessus de ma tête et a crié, alors j'ai aboyé encore

plus fort et il a frappé de plus belle mais personne n'est venu me chercher.

Et puis il faut bien dire que je suis inquiet pour la dame, elle a disparu. Comme ma maîtresse. Je suis un peu perdu, plus rien n'est comme avant. D'habitude le matin je sors deux fois. La première c'est quand il fait nuit et que ma maîtresse se lève, c'est juste pour faire pipi contre les poubelles en bas de l'immeuble, après on remonte, ma maîtresse s'en va, je pleure un peu pour la forme mais je ne m'inquiète pas parce que quand elle part tôt le matin elle finit toujours par revenir, en sentant une odeur de fatigue. Après je retourne me coucher avec mon maître, on dort encore longtemps et après je m'assieds à ses pieds, je fais le malheureux et j'ai un bout de tartine. Au bout d'un petit moment, je ressors pour la deuxième fois. Là c'est le grand tour; toujours le même, et en rentrant, on s'arrête chez le boucher qui me fait des caresses désagréables sur la tête et qui donne un os à mon maître.

Là, je suis perdu, je suis sorti très tard ce matin, on n'a pas fait de grand tour, on n'est pas allés chez le boucher, on a juste fait une promenade en voiture, on est rentrés et je suis tout seul chez la dame. Je suis inquiet, tout est bizarre en ce moment.

Ah, j'entends du bruit, je lève une oreille, c'est quelqu'un que je connais... Quelqu'un que je connais et que j'aime. Ça ne peut pas être la folle, ses pieds font beaucoup de bruit. Quand elle vient à la maison j'ai peur et je me cache sous le lit parce que je sais qu'elle va me crier après et qu'elle va promener cet engin rouge avec des roulettes et un tuyau dans tout l'appartement, j'ai horreur de ce truc qui fait du bruit et qui veut me manger. Je ne suis pas bête, je sais qu'il veut m'avalier tout rond: il essaie de m'aspirer quand je l'approche.

Les pas que je connais approchent... Voyons... Une manière de marcher plutôt silencieuse et lente... des

petits pas serrés, pas comme ceux de mon maître qui fait de grandes enjambées, ni comme ceux de ma maîtresse qui sont rapides.

J'entends tousser.. J'ai trouvé !

C'est la dame ! Je suis sauvé !

Je suis content, je l'aime, la dame, je l'aime.

*

« Mais il va finir par me foutre par terre ce chien ! »

Madeleine rit de voir Oscar trépigner de joie en remuant la queue avec une grande ferveur, il essaie de sauter dans les bras de la vieille dame, il aimerait lui lécher les oreilles, il glousse. La fête est telle que Madeleine se demande si son absence n'a bien été que de quelques heures et non de plusieurs mois. Oscar ne cesse de manifester sa joie pendant qu'elle ôte son manteau de laine grise et qu'elle vide ses courses sur la table.

Elle prend une boîte Forlax et se demande s'il sera bien nécessaire de rendre l'hystérique malade étant donné qu'elle vient d'apprendre par cette rencontre opportune qu'elle n'aura pas les clefs du théâtre de cette manière. Elle se donne le temps de réfléchir.

Tout en rangeant le reste des courses, elle se dit que même sans laxatifs, le gâteau sera fait dimanche et qu'Oscar et elle seront bien contents ! « À défaut de tarte à la mirabelle pour des petits enfants absents, on fera un fondant au chocolat pour un chien bien présent ! » pense-t-elle en regardant le petit canidé qui tente de renifler le panier, les deux pattes avant posées sur le bord de la table.

Il est six heures passées et Madeleine est debout dans sa cuisine, étourdie par une sorte de vide sous ses pieds. Elle a été active toute la journée et la perspective d'une soirée sans projet lui donne le vertige. Elle vient de ranger ses achats et de reposer son panier entre le placard à conserves et le mur. Chaque chose a sa place.

De sa petite cuisine elle voit, dans son salon, le vieux fauteuil en velours marron usé par tant d'heures gaspillées à regarder la télé. Que faire d'autre sinon s'y asseoir et attendre ? Attendre quoi ? L'heure de manger. Puis s'y affaler à nouveau pour attendre l'heure d'aller se coucher. Dormir. Rêver que la vie est belle et se lever.

Madeleine réalise combien sa vie n'a été qu'une attente. L'attente de quoi ? Qu'est ce qui vient après la vie ?

A l'horloge de sa vie, il est tard, elle a soixante quinze ans et n'attend plus de mourir, pour la première fois elle attend autre chose. Vivement lundi. Le week-end, c'est comme une petite mort ; les autres sont en famille. Lundi, le théâtre lui ouvrira les bras, un tapis rouge se déroulera sous ses pieds, Yves Leroy lui offrira sa propre tête sur un plateau d'argent et Pierre Cottra lui tendra le couteau pour qu'elle l'ampute de son animal sauvage. « Il fallait lui apprendre les bonnes manières, il fallait l'éduquer, et non lui laisser la liberté de se dresser tout seul ! » lui dira-t-elle.

Madeleine sait que ce lundi à venir sera un beau jour. Le plus beau, ou plutôt, le seul beau jour de sa vie.

Constance a été heureuse, très heureuse. Madeleine ne l'a jamais été.

Pour Constance, les jupes étaient courtes, les hommes souriants, les rires « bon enfant ». Pour Madeleine les jupes sont longues, les hommes grimaçants et les rires sarcastiques.

Dix-neufs heures. Le Bigdill. Vincent Lagaffe s'agite en tous les sens dans son costume trois-pièces jaune banane avec sa cravate Betty Boop. Madeleine a retrouvé son fauteuil et Oscar les genoux cagneux de sa maîtresse intérimaire.

Le téléphone sonne, cette fois Madeleine ne sursaute pas. Elle s'empresse de décrocher. Rien, seul un interminable biiiiipp. Elle réalise bien vite que la sonnerie qu'elle a prise pour celle de son téléphone était en fait celle du jeu télévisé.

Elle sourit en se rappelant qu'hier, elle a fait la méprise inverse avec le coup de sonnette d'Antoine.

- Tu vois Oscar, elle perd la tête la vieille !

Le chien la regarde et penche la tête.

- Oh! Que t'es mignon ! Tu veux un gâteau ? Et puis tu veux peut-être sortir, j'avais encore oublié ça...

*

La dame a quitté la pièce et m'a laissé tout seul, elle s'est enfermée derrière une porte, ça fait longtemps. J'ai entendu de l'eau couler et maintenant plus rien. Je gratte à la porte et je couine. Je n'ai besoin de rien, mon bol d'eau est plein, j'ai mangé de la super pâtée (elle fait bien la cuisine, la dame) et des bons gâteaux. Je suis sorti, j'ai fait pipi et caca; mais si je gratte à la porte c'est parce que je veux être avec elle. À la maison quand un de mes maîtres fait couler de l'eau dans la salle de bain, j'arrive en courant parce que j'adore leur lécher les mollets quand ils ont un goût de savon, et puis, ça fait rire ma maîtresse. Pourquoi elle s'enferme la dame ? J'aimerais lui lécher les mollets et la faire rire.

Bon, si elle ne veut pas m'ouvrir, tant pis pour elle, je retourne me coucher sur le fauteuil. Et je vais dormir.

Je suis un gros chien, il y en a un autre encore plus gros, on se sent les fesses pour faire connaissance... Snif, snif... bien, c'est un mâle, il est en bonne santé et il a une alimentation équilibrée. On se lèche les zizis pour se dire bonjour, on se renifle le museau. Ça colle on est copains. Ma maîtresse arrive, je suis content, je l'aime, je l'aime ! Elle a mon hérisson jaune dans les mains. Elle s'approche et... et... elle caresse l'autre chien et lui donne MON hérisson. Je grogne, je suis furieux et hop, ils ont disparu tous les deux. Je cours vite dans l'herbe, il faut que je les retrouve...

Ah ! Du bruit, une porte qui s'ouvre... Je me réveille et... Wouaf, Wouaf ! Au secours un monstre ! Vas t'en, dégage ! Wouaf, wouaf ! Il faut que je fasse partir ce monstre avec ces rouleaux dans les cheveux.

Je m'approche, je le sens... mais c'est la dame !

Quelle idée de mettre ça sur la tête ? Les humains sont imprévisibles. Les chiens aussi, des fois... Un jour, j'ai croisé une chienne caniche avec un manteau rouge. La honte ! Des fois, il y a en a aussi qui puent comme leurs maîtresses, ils ont comme cette odeur qu'a la folle... Ils ne sentent pas le chien et c'est déstabilisant...

*

Tout en se demandant pourquoi Oscar a aboyé en la voyant, Madeleine dispose une serviette éponge sur son oreiller. Le vendredi soir est celui de la mise en plis, elle dort avec ses bigoudis en mousse sur la tête. Elle aime retirer les rouleaux le samedi matin et constater que ses cheveux courts argentés forment de jolies boucles. Si Madeleine n'a jamais été attirée par la séduction elle aime être impeccable et ne saurait sortir avec un chemisier mal repassé sans que le pli des manches ne soit bien marqué au fer chaud. Voir des jeunes gens qui

Constance

portent des jeans déchirés avec des chemises qui dépassent de leur pull la fait bondir.

Pour sa deuxième nuit à venir chez la vieille dame, Oscar se faufile sous la couverture avant même qu'elle ait le temps de se glisser dans le lit. Ce soir, il sait déjà que la limite de l'interdit est loin.

* *

*

Troisième jour

Le monde appartient à ceux qui se lèvent tôt.

6h30: «... des génies de l'informatique parviendraient à pirater des informations privées sur les internautes... »

Madeleine éteint très rapidement le radio-réveil, et tout en se demandant ce qu'est un internaute... « un cosmonaute intergalactique, peut-être »... elle se rendort aussitôt pour quelques minutes et se lève enfin.

Le samedi matin, c'est la lessive. D'abord celle qui va dans le tambour de la machine, programme trois, température 30°. Ensuite sur la musique de l'eau qui remplit peu à peu la cuve, Madeleine déjeune... Les pilules pour la tension, la tartine de miel... Ensuite, il y a les chemisiers délicats, les culottes montantes et les soutiens-gorge «Cœurs Croisés » couleur chair, qu'elle lave à la main. Ses doigts fins et marqués par quelques douloureux rhumatismes déformants frottent le savon de Marseille sur le textile et le textile sur lui-même. Oscar est assis sur le lino à côté de la vieille dame et la regarde avec un soupçon d'impatience dans les yeux. Il

se demande quand elle s'occupera de lui et s'il devra attendre aussi longtemps que la veille avant de sortir pour faire ses besoins. Mais les mains dont la maigreur des phalanges et le relief des articulations évoquent le squelette en devenir continuent à froter l'étoffe avec ardeur.

Le métronome factice est lancé dans la tête de Madeleine qui accomplit sa chorégraphie du samedi matin avec soin. Étendre au-dessus de sa baignoire la petite lessive qu'elle vient de rincer et essorer de toutes ses forces, en profiter pour donner un coup d'éponge autour des sanitaires, se laver avec son gant de toilette le visage, sous les bras et le pubis. Une simple toilette de chat debout devant son lavabo. Depuis que ses articulations la font souffrir Madeleine ne prend plus que deux douches par semaine; enjamber le rebord de la baignoire lui demande à présent trop d'efforts. « Et puis à mon âge on ne marche plus bien vite, les journées ne sont plus autant remplies qu'avant. On transpire moins... »

Enlever les bigoudis, sourire à son reflet dans la glace de l'armoire à pharmacie en voyant le nouveau ressort de ses cheveux qu'elle peigne très doucement pour ne pas les aplatir.

Choisir dans son armoire, qui sent la lavande et la Naphtaline, la tenue qu'elle portera pendant deux jours. Madeleine se change tous les samedis, lundis et jeudis. (Elle préfère le jeudi au mercredi pour changer d'affaires, car elle sait qu'elle va voir Vanessa.) Cirer ses mocassins à talon en caoutchouc « Ted Lapidus » avec soin avant de se chausser, enfiler son manteau gris, saisir ses clefs et sortir à 10 heures plus ou moins cinq minutes.

Depuis plus de cinquante ans tous les samedis se ressemblent, Madeleine a transformé sa vie en celle d'un robot sans s'en rendre compte. Elle a enfilé,

inlassablement, les jours sur le fil de sa vie... Un lundi, un mardi, un mercredi, un jeudi, un vendredi, un samedi, un dimanche, un autre lundi... Exactement comme s'il s'était agi de petites perles de verre sur un collier... Une bleue, une verte, une jaune, une rouge, une noire, une blanche, une mauve, une autre bleue...

*

Les humains sont décidément incorrigibles. Ils remplissent leur vie de gestes inutiles. Ils mettent des choses sur eux et à leurs pieds avant de sortir, ils s'essuient le museau quand ils mangent, ils parlent beaucoup plus que nous aboyons, ils restent même parfois des heures à discuter (dans ces moments là, ils ne jouent même pas à la bagarre, ils ne se sentent pas non plus le derrière et ne s'accouplent pas non plus, il discutent, assis ou debout). Ça m'ennuierait beaucoup d'être un humain. J'ai déjà vu quelquefois mon maître sentir les fesses de ma maîtresse mais ce sont sans doute les deux seuls humains sachant ce qu'est la politesse parce que je n'ai jamais vu personne d'autre le faire; ni dans la rue, ni ailleurs. Mes maîtres sont peut-être un peu chien.

Et puis, les humains dégagent souvent des odeurs d'angoisse, de tristesse ou de peur. Rares sont les humains qui sentent le bonheur... les enfants peut-être davantage... et encore ! Je crois qu'ils ne savent pas vivre mais je les aime. Enfin pas tous. La folle par exemple je ne l'aime pas beaucoup. Les autres, par contre, je les adore même si je ne les comprends pas toujours.

En tout cas, en matière de gestes gratuits qui n'ont aucun sens, la dame est très forte. Tout à l'heure quand je l'ai vu prendre ses chaussures je me suis réjoui. J'ai compris qu'on allait se promener, mais elle s'est mise a

frotter ses souliers pendant très longtemps alors que je m'impatientais. Enfin, on est dehors, je vais pouvoir faire mes besoins et communiquer.

*

Il est onze moins le quart. Madeleine a acheté son journal, promené Oscar et s'affaire à étendre la lessive qu'elle vient de sortir de la machine lorsque la sonnerie du téléphone retentit.

- Allô ?

- Bonjour Madeleine, c'est Antoine, vous serez chez vous en début d'après-midi ?

- Oui, bien sûr. Vous voulez passer voir Oscar ?

- Et vous aussi. Ce chien est exceptionnel mais il n'est tout de même pas le centre du monde.

- Je vous attends vers quelle heure ?

- 13h30, ça vous va ?

- Oh, il faut que je regarde sur mon agenda, vous savez, avec mon emploi du temps de ministre... ironise la vieille dame.

- Votre secrétaire n'aura qu'à me rappeler...

- C'est ça. À tout à l'heure.

- À plus...

Madeleine reste quelques instants assise à côté du téléphone et savoure le plaisir que lui procure l'idée d'avoir la visite d'Antoine. Elle cherche le petit chien des yeux et finit par le voir agrippé à ses doubles rideaux.

- Oscar ! Qu'est ce que tu fais ?

Le canidé se retourne vers celle qui vient de l'interpeller et dont le sourire disparaît lorsqu'elle voit un petit organe rouge sortir de son bas ventre. Oscar a une érection. Il se masturbait contre les rideaux en velours de Madeleine qui déglutit péniblement en pensant que les animaux ne valent pas mieux que les hommes, qu'ils ne pensent tous qu'à « ça » et qu'elle ne pourra plus regarder le chien de la même façon. De son côté, Oscar, plutôt content que sa maîtresse intérimaire l'ait interpellé, remue la queue, saute sur la paire de genoux cagneux qui s'offre à lui et manifeste envers Madeleine un élan d'affection sans pareil en lui léchant les oreilles et en émettant des gloussements de plaisir, l'idée qu'il ait pu faire quelque chose de mal ne lui vient pas à l'esprit et il semble avoir déjà oublié. Quant à elle, la septuagénaire se retrouve victime de sa propre intolérance car à présent elle souffre en regardant la petite bête à poils, pourtant si pure. Son château de cartes s'écroule, elle avait idéalisé ce petit être. Elle en avait fait une chose asexuée, mais la nature avait repris ses droits. La nature. Tout le problème de Madeleine est là. Elle ne réalise pas combien la sexualité est naturelle, elle oublie qu'elle est elle-même née d'un accouplement et que là où elle voit le vice et la laideur de la souffrance, il y a la pureté et la beauté du plaisir. Oscar a eu envie de frotter son pénis contre les grosses fleurs bordeaux du rideau au velours si doux et Madeleine n'y voit que de l'obscénité.

Du viol.

Un chien ne viole pas plus un double rideau qu'un homme ne viole une poupée gonflable. Et un homme ne viole pas non plus une femme qui le désire. Mais de tout ça Madeleine se fait une autre idée.

Laisant la vieille dame à ses élucubrations Oscar cesse ses « léchouilles » chargées d'une haleine presque fétide et se roule en boule sur les cuisses de Madeleine. Elle le regarde. Il s'endort presque déjà et semble

tellement paisible... Il est si mignon...Elle se racle la gorge et, d'un geste presque timide, lui caresse le dos. Elle est déterminée à pardonner à Oscar d'être un mâle ; à condition qu'il laisse cet horrible petit organe rouge luisant à l'intérieur de son ventre.

Après avoir mangé, très peu; rangé, beaucoup et, astiqué, énormément, Madeleine s'installe dans son fauteuil laissant le silence être témoin des secondes et des minutes qui passent en attendant que la sonnerie de la porte retentisse. Ordinairement elle aurait regardé « la dernière marche », un jeu télévisé qu'elle n'aime pas trop mais qui remplace « le juste prix » le week-end. Et là elle serait en train d'éteindre son poste pour ne surtout pas écouter les informations. Elle n'a que faire de tous ces morts. De toutes ces frayeurs et de tous ces babillages sur les stars.

14 heures : « Il ne viendra pas. »

- Tu as vu Oscar ? Ton maître prétend t'aimer mais il se moque bien de toi.

Au lieu d'admettre que sa déception est grande, elle préfère plaindre le petit chien. L'orgueil de Madeleine est tel qu'elle se ment à elle-même au lieu d'assumer ses faiblesses.

« À moins qu'il ne lui soit arrivé quelque chose... » Elle est en train d'imaginer Antoine dans une mare de sang à côté de l'air goguenard de Yves Leroy un couteau à la main quand la sonnerie de la porte la fait sursauter. Forcément, elle ne l'attendait plus.

- Mea culpa. Antoine tend un bouquet de jonquilles à la septuagénaire au sourire épanoui.

- Elles sont très belles.

- Un peu en avance cette année... avec le beau temps qu'on a eu.

Madeleine aime les jonquilles, elles annoncent d'une part la fin de l'hiver et elles ont la couleur du soleil d'autre part. Elle prend le bouquet de ces narcisses qu'on lui offre si généreusement et adresse un « il ne fallait pas... » de rigueur mais sans sincérité. C'est peut-être la première fois qu'on lui offre des fleurs, alors bien sûr que si, il fallait.

- Je suis désolé pour le retard. Je vous présente Christophe. Ce bougre s'est pointé chez moi au moment où j'allais partir.

Un grand homme brun, les cheveux court sort de l'obscurité de la cage d'escalier et s'avance vers Madeleine qui était tellement éblouie par la beauté des jonquilles qu'elle ne l'avait pas vu.

- Bonjour Madame.

- Bonjour Monsieur Christophe... Et bien entrez, ne restez pas plantés là tous les deux.... Vous voulez du café ?

Antoine s'empresse de refuser alors que devant l'air déçu de l'hôtesse, Christophe accepte volontiers.

- Tu ignores où tu t'engages, chuchote Antoine à l'oreille de son ami.

Pendant qu'elle ouvre, satisfaite, son nouveau paquet de café, Madeleine interroge Christophe.

- Vous faites du théâtre, vous aussi ?

- Non, enfin pas vraiment. Je suis dans la musique... J'ai un studio d'enregistrement, et...

- Bah, quelle idée ?

- Comment ça ? C'est fabuleux d'entendre des gens chanter, voir des gens jouer d'une multitude d'instruments et pour finir mixer tout ça... apporter sa petite touche perso pour faire un album...

- Je n'aime pas la musique.

Antoine sourit. Il commence à connaître le côté rustre et en même temps tellement attachant de la vieille dame. Un court silence s'installe et Christophe qui semble ne pas le supporter improvise une remarque chargée d'hypocrisie évidente.

- C'est mignon chez vous.

Antoine étouffe un rire. Comment Christophe peut-il trouver quelque charme que ce soit à ce logis aseptisé à la décoration rococo ?

- Mes parents ont la même faïence dans leur cuisine...

- Elle n'est pas d'origine, je l'ai fait poser en 67.

- Vous êtes propriétaire ?

Christophe, dont la gentillesse transpire par chacun des pores de sa peau, continue à faire mine de s'intéresser au sujet si peu attrayant.

- Oulà ! Ça fait 59 ans que je suis là dedans et 42 ans que je suis vraiment chez moi. À l'époque je l'ai eu pour 6 millions. De nos jours, vous n'avez plus rien pour cette somme.

- Ah, je vous soupçonne d'être restée aux anciens francs, Madeleine... taquine Antoine.

- Oh, juste pour les grosses sommes.

- Et le passage à l'euro, vous l'envisagez comment ?

- J'avais pas commencé à apprendre alors que je ne serai peut-être plus là.

Une bonne odeur de café s'échappe de la cafetière italienne. Antoine semble regretter. Sa méfiance aura eu raison de son plaisir. Il aurait pu déguster le café préparé avec le plus d'attention qu'il lui aurait été donné de goûter.

Christophe, bavard et jovial, poursuit sans faire le moindre commentaire sur le café dont il vient de boire une gorgée brûlante.

- Hier, j'étais chez l'ophtalmo pour faire renouveler mes lentilles de contact et je lisais un hebdomadaire dans la salle d'attente... Ils parlaient des émissions de télé dans le monde... et figurez-vous que les Américains, ils ont un jeu dont le but est d'envoyer des gens présélectionnés, sur une île déserte pendant X temps. Là bas ils sont filmés 24h sur 24 et les téléspectateurs se délectent en les voyant craquer les uns après les autres et baisser leur garde. Les gagnants sont ceux qui restent le plus longtemps. Tous les Américains suivent leurs déboires et leurs coucheries sur le petit écran. C'est fou, non ?

- Je ne vois pas l'intérêt qu'on peut trouver à regarder un truc pareil, affirme Madeleine.

- Heureusement qu'on n'a pas ce genre de conneries en France! poursuit Christophe, content d'avoir animé une flamme dans la conversation.

- Tu parles, on n'est pas si cons... Tu crois que les Français se prêteraient à ce genre de conneries ?

- On mange bien des hamburgers...

- Oui, mais là... Il faut déjà trouver des débiles pour participer... et après des demeurés pour regarder. On n'a pas tous un p'tit QI en France quand même !

Les deux hommes se mettent à discuter à bâton rompu sur les Américains qu'Antoine accuse d'être au niveau zéro de la culture, même s'il veut bien admettre que quelques exceptions confirment la règle...

- D'accord, il y a eu de bons films américains, mais ils n'ont pas marché là bas... Tiens prends l'exemple de Clint Eastwood qui est obligé de faire des « Inspecteur Harry » de merde pour financer ses propres projets... Parce qu'il sait qu'un chef d'œuvre comme « sur la route

de Madison » ne peut pas plaire à l'opinion publique américaine.

Madeleine s'instruit, elle écoute avec avidité cet Antoine passionné. Christophe ne parvient même plus à défendre les Américains qui, selon lui, ne méritent pas un tel acharnement.

- Arrête d'exagérer comme ça. Faire des généralités c'est nul....

- Ce ne sont pas les Américains à proprement parler que je mets en cause, mais leur système... Tu avoueras que Le règne de L'oncle Sam n'est pas une réussite...

Madeleine se demande qui est cet oncle qu'Antoine a aux Etats Unis, et continue à l'écouter. Elle aime beaucoup cet homme, c'est un rebelle, un homme intelligent qui se fait des opinions sur les choses. Dans l'admiration qu'elle a pour lui, la vieille dame éprouve la honte de sa propre ignorance. ..

- ... on n'a rien à envier à cette population de dégénérés qui envoie leurs semblables sur une île déserte pour satisfaire leur voyeurisme malsain... Il faut qu'on descende ces capitalistes de leur piédestal, sinon on est foutus... Dans quelques temps on fera la même chose, on enfermera des gens dans une cage et on les regardera vivre sur notre petit écran...

- C'est bon Antoine, on est d'accord avec toi, tu prêches des convaincus, alors calme toi... On n'en est pas là quand même. Tu l'as dit toi-même, les Français n'ont pas tous des petits QI...

- Oui, mais les Français idéalisent des cons. On sait qu'ils bouffent et boivent n'importe quoi et on fait bien pareil. Dans quelques temps, on va rétablir la peine de mort, vous verrez.

- Vous pensez vraiment ?

- Mais oui, Madeleine, bien sûr. On sait que les Américains ont des problèmes de poids et de santé à force de se nourrir de Hamburger et de boire du Coca et ça ne nous empêche pas de faire pousser des McDonalds à tous les coins de rues. Et bien pour la peine de mort, c'est pareil... On sait que la criminalité y est colossale en dépit d'une répression sans précédent mais on va faire pareil...

Madeleine se risque néanmoins à donner son avis, même si elle est persuadée qu'Antoine risque de sortir de ses gonds.

- Un crime ne doit quand même pas rester impuni.

- Bien entendu. Mais on ne fait pas respecter la loi à coups de chaise électrique. La preuve. Là bas ça ne dissuade personne.

- Vous faites quoi des gens qui tuent et qui violent...

Au moment même où le mot sort de sa bouche Madeleine réalise que c'est la première fois qu'elle articule le verbe violer, se l'entendre dire lui déclenche une vague de frissons désagréables et cinglants, un peu comme si son corps entier devenait une pelote d'épingles.

- On les enferme, ou on les surveille pour protéger autrui et surtout, on les soigne... parce qu'ils sont avant tout malades, la plupart de ces gens, pour faire ça.

- Et la loi du talion ?

- Vous voulez rire... Après c'est l'anarchie...

- Bon c'est pas tout, mais ça devient lourd là. On se croirait dans ces soirées où on refait le monde quand on est bourré... coupe Christophe qui sent que le terrain est beaucoup trop glissant pour qu'il n'y ait aucun bobo à l'arrivée.

La conversation bifurque et devient plus légère, le ton change. On aborde une multitude de sujets mais on ne s'y attarde pas.

Oscar est le chien le plus adorable du monde, voire de l'univers.

Christine va bien mieux, elle sortira mardi.

Les deux hommes se sont connus sur un spectacle de la Compagnie Cotine pour lequel on avait embauché Christophe en tant que régisseur son.

Christophe déteste Leroy lui aussi.

- Savez vous que ce Monsieur outrepassa les lois qui s'appliquent dans toute la France. C'est le maître du monde, ce type...

- Comment ça ?

- Vous savez que le 21 juin c'est la fête de la musique.

- Oh, oui, quelle horreur, un vacarme sous mes fenêtres ! Enfin, il faut bien que les jeunes s'amuse...

Christophe poursuit ...

- Dans la France entière, ce jour là, tous les musiciens qui en ont envie peuvent descendre dans la rue et jouer pour les passants, à chaque coin de rue de chaque ville, il y a un type qui pousse la chansonnette ou un groupe qui joue des reprises, et j'en passe. Mais à Sorlin, c'est différent depuis que Leroy est devenu Dieu, la fête de la musique dure plusieurs jours et s'appelle les fêtes de Juin. Un magnifique programme tiré à des milliers d'exemplaires sur papier glacé circule. Leroy a décidé qu'à telle heure, à tel endroit on pourrait écouter ceci. À tel endroit on verrait cela... etc... Si bien que l'année dernière il a fait virer des jeunes qui étaient descendus dans la rue pour jouer de la percussion et qui avaient le malheur de ne pas être sur son programme.

Enflammé il conclut:

- À Sorlin, tout ce qui est culturel doit être à l'instigation de Leroy ou ne doit pas être du tout. La mairie de notre ville a une attitude dictatoriale pour la culture...

Antoine rit jaune. Il souffre, tellement sa haine pour ce Leroy est grande.

- Voyez Madeleine, on parlait de répression tout à l'heure... et bien si je n'avais pas peur de finir ma vie derrière les barreaux, je le tuerais volontiers ce type. Seulement la justice me donnerait la place du bourreau. Dans bien des cas, on ne voit pas que celui qui tue est plus victime que le macchabée lui-même.

Il déglutit. Christophe rongé l'ongle de son index droit déjà bien court. Madeleine retient son souffle.

- Tu vas peut-être un peu loin, non ?

- Tu as raison. Mais j'ai du mal à supporter qu'on me prenne pour un con. C'est normal, non ?

... Ah si seulement, je pouvais connaître le montant des subventions qu'il a touchées pour nous produire... De toute façon, même si les comédiens se proposent de m'aider, je ne rembourserai pas... ça finit par coûter cher d'être bénévole dans ce monde à la con.

À ce moment précis Madeleine déborde d'envie de lui dire qu'elle veut parvenir à subtiliser les clefs du théâtre à la mère Vincendon et qu'elle est bien déterminée à trouver les informations qui leur manquent; qu'elle est vieille et n'a plus rien à perdre, mais la peur qu'il lui dise de se mêler de ses affaires la retient.

- Je vous comprends, mon petit Antoine. Mais rassurez vous, la vie a du bon... Les injustices finissent toujours par se payer d'elles-mêmes, ment-elle, elle qui a toujours été persuadée du contraire.

*

Et voilà, une fois de plus les humains perdent leur temps.

Ils auront passé beaucoup de temps à discuter, assis, sans bouger. Ils n'ont même pas joué. Mon maître ne m'aime plus, il n'a même pas jeté mon hérisson pour que j'aille le chercher.

Ah ? Qui je vois ? La petite caniche grise, de la dame qui pue le parfum. Elle me plaît bien, même si des fois elle sent comme sa maîtresse. Mais ? On dirait qu'elle m'appelle... Je sens bien qu'elle a envie que je lui accorde mes faveurs. Je suis super Oscar, le tombeur des chiennes. Je suis content. Mes bourses se gonflent, mon organe génital sort, comme une fusée, de sa petite cachette. Et hop, je lui monte dessus. Elle ne bronche pas, c'est bien qu'elle était d'accord.

*

- Oscar! Laisse les rideaux !

Excusez le, ça lui arrive parfois en période de chaleur... À la maison, il s'exerce sur un ours en peluche que Christine a depuis son enfance... Il est encore puceau, je présume qu'il s'entraîne pour le grand jour. Mais bon, on ne se plaint pas... certains clebs font ça sur votre jambe...

Le petit chien est content, c'est la première fois depuis qu'il est arrivé qu'Antoine lui adresse la parole. Il oublie déjà la petite caniche de ses rêves et court chercher ce qu'il reste de la poupée alsacienne et la dépose aux pieds de son maître.

- Oh ! C'est lui qui a fait ça ? Je suis désolé, je vous en achèterai une autre.

- Vilain. Vas coucher !

Antoine retire sa chaussure, et Oscar comprend immédiatement qu'il va prendre un coup de basket sur le dos, il va lentement se cacher sous le fauteuil, la queue entre les jambes et les oreilles en arrière.

*

Je suis triste. Ma maîtresse a disparu et en plus, cette fois, c'est sûr, mon maître ne m'aime plus. Il m'appelle, j'arrive, et pour lui prouver que je l'aime je lui apporte le faux (parce que je sais bien que c'est un jouet) lapin que j'ai chassé pour qu'on s'amuse avec. Et il me fait l'œil noir, comme quand il est très en colère. En plus, il menace de me taper... C'est pour ça qu'il est revenu, pour me faire comprendre qu'il ne m'aime plus, que je ne suis plus son compagnon.

Peut-être que c'est lui qui a fait disparaître ma maîtresse. J'ai bien senti quand il est arrivé qu'il avait un peu l'odeur de ma maîtresse sur lui. Elle n'est peut-être pas morte.. Pourquoi il la voit, lui, et pas moi ? Je suis malheureux.

C'est comme le teckel cul de jatte qui s'est fait abandonner sur l'aire d'autoroute l'an dernier. On ne veut plus de moi.

*

Une odeur de café et d'après-rasage plane dans l'air, les deux hommes sont partis au bout de deux heures de bavardages. Sans doute sont-ils en route vers l'hôpital. Madeleine saisit la laisse rétractable d'Oscar qui saute dans tous les sens. Le temps commençait à lui sembler long depuis sa dernière sortie. Madeleine enfile juste son gros gilet en laine bleu marine et ses chaussures. Il n'est

question que de faire un petit tour... Aller jusqu'au théâtre en passant derrière l'institut où travaille Vanessa et revenir, par exemple.

La petite promenade sous un soleil presque chaud pour ce mois de février se déroule calmement, le boucher l'interpelle pour lui donner un os, la pharmacienne lui sourit hypocritement à travers la vitrine où sont accrochées une multitude de publicités vantant les mérites de produits amincissants et les vertus des pommades anti-cellulite. Des photos de fesses, des montagnes de photos de fesses et cuisses si parfaites qu'elles ne peuvent être que celles d'adolescentes.

« Voilà qui incite non seulement à violer, mais à devenir pédophile ! Et dans une pharmacie avec ça... Où est ce qu'on va... »

Au café « Le Shakespeare » les quelques rayons de soleil ont fait sortir les consommateurs sur la terrasse. Une jolie jeune fille blonde aux cheveux immenses agite les bras en direction de Madeleine qui cherche derrière elle à qui on peut bien faire de si grands signes. La jeune fille traverse.

- Bonjour Madame, Bonjour Oscar. Je suis Claire, une comédienne de la compagnie Cotine. On s'est vues l'autre jour devant le théâtre...

- Ah, oui, je vous remets... Mais vous aviez les cheveux attachés, non ?

- Sans doute. Vous avez des nouvelles de Christine ?

- Oui, il paraît que ça va mieux, elle devrait sortir mardi. Et vous, j'ai appris que vous aviez été attristée par la conversation que vous avez eue avec le directeur du théâtre...

Devant l'air interrogatif de la jeune fille, Madeleine poursuit.

- C'est une de vos collègues, une dame brune, qui racontait ça à l'hôpital, quand je suis allée voir Christine.

- Catherine.

- Oui, c'est ça.

- Bof, ça va mieux. On le relance tous les jours pour qu'il laisse tomber ses idées de se faire rembourser, mais il rabâche sans arrêt la même chose. Alors vous savez, son discours commence à ne plus avoir de goût... Un peu comme les chewing-gum quand vous les mâchez longtemps, vous voyez.

- Oui, enfin... Les chewing-gums avec mon dentier.

Claire sourit.

- Et vous ça se passe bien avec Oscar ?

- Oui, pour le mieux. Il s'est découvert une passion pour mes doubles rideaux, mais à part ça...

- Il les a déchiquetés ?

- Ah, non, c'est pas ça.

La jeune fille éclate d'un rire limpide et radieux qui vous ferait croire que la vie est belle.

- Oui, je vois.

- Par contre c'est ma poupée alsacienne qu'il a mise en pièces.

- Vous devez être pressée de le rendre aux Fugier, alors.

- Ben, figurez-vous que non. Même pas.

Toutes deux baissent leurs regards attendris vers la petite boule de poils qui attend patiemment que la promenade se poursuive.

- Vous allez du côté du théâtre ?

- Oui, j'aimerais assez qu'Oscar défèque sur le paillason.

- Non ? Il n'est pas du genre à chier n'importe où quand même.

- C'est ce que vous croyez, et puis ce n'est pas n'importe où.

- Vous voulez dire qu'il a déjà...

- Oui.

Elles partagent ensemble un rire de complicité qui rappelle à Madeleine celui qu'elle avait eu avec Vanessa jeudi matin.

- Je vous accompagne. J'ai une affiche à poser.

- Un affiche ?

Claire déroule une grande feuille de papier glacé format A2. C'est l'affiche que Madeleine avait vue dans la vitrine, celle qui représente un oiseau multicolore. Une bande papier blanc en recouvre une partie. On peut y lire « Le spectacle n'est pas annulé, mais reporté à une date ultérieure dans un autre lieu. Pour tous renseignements: 04.74.93.52.61 »

- Ca y est, vous avez trouvé une solution ?

- Pas encore, mais ça va venir. En attendant je leur colle au moins 4 affiches par jour, qu'ils enlèvent, mais on s'en fout pour l'instant, ce sont eux qui les ont payées.

Devant la porte de service de l'institut de beauté, Vanessa fume une cigarette appuyée contre le mur blanc.

- Bonjour, Madame Simoni.

- Vous fumez ?

- Et vous, vous me faites des infidélités ? répond la jeune femme en désignant Claire du menton. Je croyais

être la seule personne que vous appréciez. Je ne l'invente pas vous me l'avez dit un jour.

- À l'époque où je vous l'ai dit c'était vrai.

C'est parce qu'elle n'a pas apprécié l'entrée en matière moralisante de la vieille dame que Vanessa ne peut s'empêcher de sortir ses griffes devant la petite septuagénaire chétive qu'elle est pourtant très contente de voir.

- Vous êtes mieux sans votre barbe.

- Vous, par contre... l'air renfrogné ne vous va pas du tout.

- C'est l'épouvantail, elle me gonfle... Vanessa dépêche-toi ! Vanessa, Madame Durand-Guardian n'est pas contente de son épilation, il lui restait trois poils au-dessus du genou ! Vanessa, ta cire est trop chaude ! Vanessa, tu utilises trop de crème pour les soins, ça nous coûte cher !

- Il vous faudrait des vacances, mon p'tit. Tenez, je vous présente Claire, une petite jeune qui fait du théâtre avec les propriétaires du chien.

Vanessa ne l'écoute même plus. Elle poursuit...

- Comme si je n'avais pas assez de soucis comme ça dans ma vie privée !

Madeleine fait un petit hochement de tête avec un air de compassion, en pensant qu'effectivement, quand on vient de se faire violer par un type qui ressemble à un pneu crevé, trois poils au-dessus d'un genou doivent sembler dérisoires.

- Vous parlez de vos problèmes à quelqu'un mon p'tit ? Il faut vous faire aider. Et puis, il faut vous changer les idées... Ma petite Claire, vous avez un peu de temps devant vous ?

- Euh, oui.

- Et bien allez coller votre affiche, vous Vanessa, allez dire que vous êtes malade à votre patronne, moi, je vais nous acheter des bons petits fours et vous viendrez chez moi, j'ai du bon café. On va passer un petit moment entre filles toutes les trois.

- Je ne peux pas, Madame Simoni. C'est impossible, elle ne me laissera pas partir.

- Bien sûr que si, vous êtes toute pâle, vous n'aurez même pas à jouer la comédie. Et puis éteignez-moi cette cigarette.

- Je ne vous reconnais pas Madame Simoni... Où est passée la vieille peau désagréable avec 99,9% de la population ?

- Ne vous inquiétez pas, je sais encore être désagréable. Disons seulement que j'ai rencontré un petit pourcentage de gens sympathiques ces derniers jours, alors forcément, vos statistiques s'en trouvent un peu changées. Allez, je vais nous chercher des gâteaux pleins de chocolat. Tenez ma petite Claire, je vous confie le chien, j'ai appris ces derniers temps qu'on ne les aimait pas beaucoup dans les boutiques. On se retrouve ici dans dix minutes !

Sans laisser aux deux jeunes femmes la possibilité de refuser son invitation Madeleine tourne les talons et disparaît lentement à l'angle de l'impasse.

- Vous la connaissez depuis longtemps, vous ? Interroge Claire, un peu impressionnée par la froide beauté de Vanessa et par la manière dont elle se permet de parler à la septuagénaire.

- C'est une cliente du salon, elle vient depuis deux ans, environ... Elle réfléchit... Peut-être plus... Peut-être moins, je ne sais pas. En tout cas personne peut la voir en peinture cette vieille, mais moi, je l'adore, sous ses airs revêches elle est très drôle... Et puis, avec moi, elle est si gentille. Elle me fait un peu penser au personnage

de bande dessinée « Carmen Cru », mais en plus soigné...Et vous, vous la connaissez depuis longtemps ?

- Non je peux même dire que je ne la connais pas. Enfin, depuis cinq minutes... Un peu, quoi.

- Bon ben, à tout de suite... je vais voir si elle me laisse partir. Ça va pas être facile, c'est une grosse journée le samedi.

- Bonne chance ! à tout de suite.

En chemin, les trois femmes rencontrent un jeune homme d'à peine vingt ans, très brun à la peau assez mate, vêtu d'un survêtement blanc et d'une paire de baskets flambant neuves, il promène un chien, blanc, lui aussi. Madeleine ne peut s'empêcher de trouver le canidé très laid en croisant son regard presque bovin. Il a une mâchoire très large et un corps trapu. Il n'est pas très haut sur ses pattes mais semble peser 4 fois le petit Oscar. Le molosse blanc commence à grogner en apercevant le petit bâtard noir et feu dont le poil se dresse peu à peu sur son échine. Oscar tire de toutes ses forces sur la laisse que Madeleine ne parvient pas à retenir, étant donné la vieillesse de ses mains noueuses. Le molosse aboie violemment.

Vanessa Hurlé.

- Attention Madame Simoni ! C'est un Pitbull !

Claire s'élançait et rattrape le petit chien qui court en direction de la gueule du loup en traînant sa laisse comme s'il s'était agi d'un boulet de bagnard.

Les vieux os de Madeleine semblent s'entrechoquer à l'intérieur de son corps tant elle tremble. Oscar se débat dans les bras de la jeune comédienne, inconscient du danger, il veut aller au combat. Le jeune homme plie sous la tension de la laisse que le molosse tire comme un enragé. Claire accélère sa course, Vanessa supplie :

- Venez vite, ne restons pas là !

À son tour, Madeleine que la peur finit par quitter, sort ses griffes aiguisées:

- Il est fou votre chien !

- Vas niquer ta mère, la vieille.

- Les mots qui sortent de votre bouche sont aussi laids que la gueule de votre chien, jeune homme.

- Attend « ziva » , elle m'agresse la vioque !

- C'est un con, laissez tomber Carmen Cru... persifle Vanessa en jetant un regard cinglant au jeune homme et en tirant la vieille dame par le bras. Claire et Oscar sont déjà loin.

- C'est qui ça, Carmen Cru ?

- Un personnage de BD qui a le même carafon que vous.

- Ah oui ? Il faudra me faire voir ça.

- Ce n'est pas une bonne idée, ça va vous vexer.

Claire, qui avait dépassé la rue du collège en courant avec le petit chien dans les bras a du faire demi-tour.

- Voilà ma tanière, annonce fièrement Madeleine.

- C'est joli ! ment Claire, avec la délicate intention d'être polie.

- C'est rococo, dites donc ! clame Vanessa.

- Peut-être, en effet... mais à mon âge, on ne change plus sa tapisserie. Les héritiers referont ça à leur goût.

Vanessa, qui est en train de regarder des photos qui trônent dans un cube en plexiglas sur la télévision, ignore à ce moment précis qu'elle est la seule héritière sur le testament que Madeleine a déposé chez le notaire.

- C'est qui ?

- Mon frère Marcel. Il est mort en 93.

En décédant d'un cancer du fumeur à l'âge de 76 ans, Marcel avait emporté le lourd secret de Madeleine dans sa tombe. Sans en avoir jamais parlé avec sa sœur, il savait que ce soir d'été 1949, elle s'était fait violer. Il n'a jamais su par qui. Après avoir été laissée seule par Georges, elle était restée un peu dans le bois, avait vomi, pleuré et grelotté de froid. À l'aube, elle était repartie à pieds, son unique sandale à la main (l'autre était partie avec sa virginité... à cette heure-là, elle dévalait la rivière), recouverte de sa robe à carreaux vichy déchirée et tachée du sang qui avait jailli de ses entrailles quand le monstre l'avait pénétrée avec violence.

Il devait être 5 heures du matin, les oiseaux commençaient à chanter, tout le village semblait endormi. Seuls quelques agriculteurs sortaient déjà leurs tracteurs pour aller aux champs. «Et Georges ? Comment dormait-il ? Quel genre de rêves faisait-il après avoir bousillé la vie de sa voisine, la sœur de son meilleur ami, Marcel ? » Constance avait réveillé son frère, et lui avait calmement demandé de la redescendre à Sorlin avec la Citroën familiale qui avait appartenu à un juif que M. Simoni avait caché dans sa ferme pendant la récente guerre. Dans la voiture, ils n'avaient échangé aucune parole. Marcel regardait en biais les genoux écorchés et sales de sa sœur. Il avait compris. Il maudissait celui qui avait fait ça. Dans les jours qui suivirent, il s'était peut-être confié à Georges, son fidèle compagnon. Il avait certainement imaginé le violeur, il lui avait sans doute prêté un visage aux antipodes de celui de son ami. Constance était devenue Madeleine et Madeleine avait mis plusieurs mois avant de remonter voir ses parents à Sainte-Montille. À cette époque, il n'y avait pas le téléphone dans les foyers, Madeleine n'avait pas à se justifier de son silence ni de son absence. Elle écrivait quelquefois pour leur faire part des week-ends festifs qu'elle passait avec de nouveaux amis de Sorlin,

alors qu'en réalité, elle se murait dans sa solitude. Elle prétextait parfois des heures de travail supplémentaires, ou des soucis financiers qui l'empêchaient de prendre le car. Quand elle eu le courage de retourner dans ce village où elle avait tant joué lorsqu'elle était enfant, tant flirté lorsqu'elle était la jolie Constance aux cheveux longs et à la taille de guêpe, la journée fut difficile. Dans le car, elle avait nerveusement déchiré le papier de la boîte de chocolats fins qu'elle voulait offrir à sa mère, ses mains moites avaient tant froissé le papier qu'il n'était plus présentable, elle avait alors glissé la boîte sous son siège avant de descendre et s'était rendue à la ferme les mains vides. Lorsqu'elle aperçut la silhouette épaisse de Georges, elle déglutit avidement une salive acide qui annonçait une nausée incontrôlable, il travaillait dans son champ, comme avant, comme si rien ne s'était passé. Elle accéléra le pas en priant pour qu'il ne la voie pas. Dans la ferme familiale, tous se tenaient debout dans la cuisine, Madeleine avait tout de suite annoncé qu'elle avait choisi de porter son deuxième prénom et qu'elle ne voulait plus qu'on l'appelle Constance, sa mère avait été surprise et flattée, elles étaient homonymes. Chacun se désolait de la voir changée. Elle s'était renfrognée et avait coupé ses cheveux très courts. « On dirait que t'as couché avec les boches pendant la guerre ! » Avait grondé son père. Par la suite Madeleine ne retourna voir ses parents que quelques rares fois par an. Sa mère était morte, d'une pneumonie à 52 ans, la mère de Georges l'avait soignée et veillée en pensant certainement qu'elle avait une fille bien ingrate.

Tout en faisant tourner le cube en plexiglas Vanessa interroge Madeleine qui regarde les photos danser entre les mains de la jeune fille. À force de trop les voir, elle ne les voyait plus. Une télévision est un bien mauvais trône pour des photos de valeur.

- Et ça, ce sont vos parents ?

- Oui, le jour de la libération, la photo avait été prise pour le journal. Mon père était résistant pendant la guerre. Une force de la nature qui est tout de même mort de chagrin quatre ans après le décès de ma mère!

Vanessa sourit en voyant que les autres faces du cube offrent à ses yeux des photos de chats angoras pris tantôt dans un panier en osier, tantôt dans un parterre de marguerites. Des photos découpées au hasard pour ne pas laisser le frère et les parents trop seuls. En les désignant, elle ironise, bien que touchée par cette expression d'une grande solitude:

- Et ça, ce sont les petits chats du calendrier de la poste ?

- Non... de celui des pompiers.

De son côté, Claire, un peu gênée de se trouver chez cette vieille dame qu'elle connaît à peine et en compagnie de cette jolie jeune femme si naturelle et insolente, attend poliment à l'entrée du petit séjour en regardant la tapisserie fleurie, beige, marron et orange.

Alors qu'elle se demande comment on peut supporter une telle horreur jour après jour, Oscar lui dépose la feue poupée alsacienne aux pieds.

- Dites donc, Madame, vous le gâtez ce chien ! C'est un beau jouet que vous lui avez offert.

- Je ne lui ai rien offert du tout... Vous connaissez le proverbe : « on n'est jamais aussi bien servi que par soi-même ? »

- Oui, bien sûr.

- Et bien, lui aussi, il connaît.

- Et vous y teniez à cette poupée ?

- Du tout.

- Ah, tant mieux. Sinon, Christine en ferait une jaunisse, elle qui ne veut jamais déranger... Elle est gentille, cette femme.

- J'en ai l'impression, oui.

- ... et puis elle a tellement eu de galères...

Vanessa, qui ignore qui est cette Christine et encore moins quel genre d'embûches elle a traversé s'immisce sans gêne, dans la conversation:

- Les galères ça fait avancer... Quelque part c'est un enseignement.

- C'est rien du tout, mon p'tit. On dit que les coups vous endurent, et bien c'est faux. Un coup ça fait mal et puis c'est tout.

- Si vous le dites, rougit Vanessa qui se rend bien compte qu'elle ne peut apprendre ce qu'est la vie à une femme de soixante quinze ans. Elle peut lui apprendre à se maquiller, certes, mais pas à se faire une opinion sur la vie.

- Alors... De quelles galères s'agit il ?

- Ils ont perdu leur fils à l'âge de deux mois. Mort subite du nourrisson. Il a arrêté de respirer. C'est depuis que Christine a de l'asthme, elle somatise, c'est un peu comme si elle faisait un transfert : son fils est mort « d'apnée », alors quand elle s'angoisse, elle ne respire plus non plus.

Madeleine est tellement prise d'affection pour le couple que cette nouvelle l'attriste terriblement et fait monter en elle l'animosité qu'elle éprouve pour Yves Leroy. « Comme s'ils avaient besoin que tu les emmerdes, ces braves gens ».

*

Je l'aime bien, la fille, elle est souvent avec mon maître et ma maîtresse. Régulièrement ils se retrouvent à plusieurs, toujours les mêmes, dans une petite pièce carrée et ils refont sans cesse les mêmes choses et se disent et redisent des choses identiques plein de fois.

J'aime bien y aller. Je me mets en boule dans un coin et je regarde. À chaque fois ma maîtresse pleure, alors je vais la consoler et ils se mettent tous à rire. Je ne supporte pas de voir ou d'entendre quelqu'un pleurer. En tout cas, quand on est là-bas, je suis très puissant parce que dès que je vais consoler quelqu'un qui pleure ça le fait rire. Mais après on me repousse et mon maître me dit de ne pas bouger. À chaque fois, aussi, la fille aux longs cheveux se fait taper par le grand garçon costaud. Je n'aime pas quand il fait ça, alors je me relève et j'aboie. Je tire sur le pantalon du garçon, et hop, je décolle. Mon maître m'a attrapé sous le ventre et me jette à nouveau dans mon coin, souvent à ce moment là, il me gronde. Il faut croire que ce n'est pas bien de défendre les gens qui se font taper dessus. En tout cas, les humains me surprennent, mon maître, par exemple. Il reste là à les regarder faire. En plus, il est très puissant, lui aussi, parce que quand il dit «Stop» ils s'arrêtent tous de se battre, de rire, de pleurer ou de parler... Mais après ils recommencent de plus belle et il a l'air content. Il est peut-être un peu fou, mon maître. En tout cas la fille je l'aime bien, elle me fait souvent des petites caresses gentilles comme tout. Celui que j'aime bien, aussi, c'est le grand costaud, parce qu'il amène tout le temps du chocolat.

Là, je suis très content que la fille soit chez la dame. De plus, peut-être qu'elle va la garder, comme moi. Ça sera bien. Elle jouera avec moi... Parce que la dame, elle ne s'amuse pas beaucoup. Elle fait des câlins, donne des bonnes choses à manger mais ne joue pas avec moi.

*

Les trois femmes savourent paisiblement les gâteaux tout en faisant des commentaires sur leurs sensations gustatives, Oscar, est assis sur le lino beige. Il a choisi un point stratégique pour ne pas se faire oublier si une pâtisserie devenait trop écœurante pour l'une d'elles. L'ambiance est détendue. Claire et Vanessa ont un peu sympathisé, elles ont discuté un long moment sur la littérature contemporaine et se sont découvert des auteurs fétiches communs, notamment ce John Irving qui revenait souvent. Madeleine, admirative de leur érudition respective ne peut qu'écouter une telle conversation sans y participer.

- Au fait, mon p'tit... profite-t-elle d'un temps mort dans la conversation culturelle pour interroger Vanessa. Tout à l'heure, vous avez dit que le jeune homme au chien était un con. Vous le connaissez ?

- Non. Répond la jeune femme alors qu'elle finit hâtivement sa bouchée de gâteau. Je n'ai pas besoin de le connaître pour le voir. De toute façon, la plupart des hommes sont des cons.

- Alors, là, permets-moi de te dire que c'est du sexisme, et puis, la généralité est facile ! s'insurge Claire contre un tel excès.

- D'accord, ils ne sont pas tous cons. Du moins pas plus que nous. Mais un monde nous sépare de la gent masculine. On est tellement différents, comment voulez vous qu'on cohabite.

- Qu'est ce que tu veux dire par là ?

- Je veux tout simplement dire que je n'arrive pas à comprendre les hommes. Nos sensibilités sont beaucoup trop différentes, nos intérêts divergent, nos investissements dans les relations s'opposent presque. Les hommes ne nous comprennent pas non plus et nous ne sommes pas faits pour vivre ensemble, voilà tout.

- Tu as dû te prendre des claques pour tenir un tel discours.

- Peu importe.

En elle-même Madeleine sait ce que ressent Vanessa qu'on a souillée, elle en qui on a déversé ce liquide visqueux dont elle ne voulait pas, et c'est parce qu'elle n'a aucun doute sur toute la souffrance qu'elle a endurée récemment qu'elle change de sujet pour ne pas laisser la conversation douloureuse s'installer.

- En tout cas, il faut être fou pour avoir un chien aussi moche.

- C'est sûr. Et vous savez que les muselières sont obligatoires pour ce genre de clébards ?

- Ah bon ?

La conversation se poursuit telle une partie de dominos : sans surprise, sans grand intérêt mais calme et reposante.

Alors qu'elles sont en train de commenter les attitudes du petit chien à qui il ne manque guère plus que la parole pour se faire comprendre pleinement. Une sonnerie évoquant la mélodie de « vive le vent » retentit à l'intérieur du sac de Claire.

- Je suis désolée. s'excuse-t-elle en cherchant hâtivement dans ses affaires.

- Allô ! Salut Nico. Elle met sa main devant le combiné et s'adresse à ses compagnes : C'est un comédien de la Compagnie Cotine, il joue avec moi dans le spectacle d'Antoine.

Madeleine revoit alors ce grand jeune homme assez peu soigné mais avec ce regard clair et se sourire franc qu'elle avait croisé dans la chambre d'hôpital de Christine.

- ... Non, il ne veut pas revenir sur sa décision.... Mais comment veux-tu qu'on sache s'il a touché des subventions pour nous produire ? ... QUOI ? Mais t'es fou, on va pas se laisser faire, Antoine dit qu'il y en a pour plus de vingt mille francs... Même si on se cotise, il est hors de question qu'on file de l'argent à ce mec alors qu'il en a peut-être déjà touché de la D.R.A.C, du conseil général ou de la ville... Non, je ne m'énerve pas, mais je trouve que tu es une bonne pomme, c'est tout... Je sais que c' est généreux de ta part, mais t'es fauché comme les blés. Et puis ce n'est pas à Antoine que tu vas rendre service mais à Leroy... Bon, OK, on en reparle. Je te laisse là, je ne suis pas chez moi... Ouais, bisous, ciao.

Madeleine et Vanessa avaient observé le silence et avaient écouté la conversation, un peu malgré elles.

- Comment avez-vous tout de suite su que c'était votre collègue au bout du fil ? interroge la vieille dame.

- Pardon ?

- Oui, vous l'avez nommé alors que vous veniez de décrocher. Vous avez un don, mon p'tit.

- Mais non, quand on m'appelle le nom de celui qui essaie de joindre s'affiche à condition que j'aie enregistré son numéro dans mon portable. Vous comprenez ?

- Non

- Tenez. Donnez-moi, votre numéro, si ça ne vous gêne pas, bien sûr.

- 04.74.28.32.14

- Voilà, maintenant, je l'enregistre sous MADELEINE ; ça y'est. Bon, prenez mon téléphone, j'appelle mon portable de votre ligne. Surtout ne décrochez pas. Inutile que cet appel se rajoute à votre facture.

La petite musique de « vive le vent » résonne dans la main de Madeleine et son prénom s'inscrit en toutes lettres sur l'écran à cristaux liquides du petit appareil

bleu nacré. Claire raccroche. La mélodie s'arrête et, à la place de MADELEINE s'inscrit : APPEL EN ABSENCE.

La septuagénaire est médusée.

- C'est ça qu'on appelle Internet ?

- Dites donc, vous n'êtes pas à la page madame Simoni ! se moque gentiment Vanessa.

Claire poursuit :

- Internet, c'est encore autre chose. Il faut un ordinateur... Quoi, qu'on peut aussi surfer sur un portable s'il a la fonction Wap, mais...

C'en est beaucoup trop pour Madeleine qui ne comprend plus rien. Elle change alors de conversation :

- J'ai un peu écouté votre conversation avec votre collègue, et puis, je suis un peu au courant de vos soucis, vous comprenez, Antoine avait besoin d'en parler à quelqu'un.

Claire écoute le discours un peu tremblant de la vieille dame avec grand intérêt.

- Vingt mille francs, c'est une somme. Poursuit Madeleine

- Pour nous, oui. Mais pour lui qui brasse l'argent du contribuable c'est que dalle.

- Je pourrais vous aider à payer. J'ai un peu d'argent de côté...

- Non, vous n'avez pas à faire ça.

- C'est tout à fait ce que je pense. Disons que je suis prête à faire ça si vous ne pouvez pas prouver qu'il a déjà touché des subventions pour vous.

- Mais comment voulez-vous qu'on obtienne des preuves, après tout ce n'est qu'une supposition de notre part. Si ça se trouve c'est un bon samaritain qui pioche

dans les fonds du théâtre pour aider notre petite troupe à monter ses spectacles...

- Oui, et bien permettez-moi de vous dire que si c'était le cas, il porterait un peu plus d'intérêt à votre travail. D'après ce qu'Antoine m'a dit...

- C'est vrai. De toute façon, il y a une chose de sûre, il ne finance pas les créations d'Antoine pour nous. Si ce n'est pas pour l'argent c'est pour son prestige. Histoire de dire que Sorlin est une ville culturellement dynamique et que c'est un peu grâce à lui.

- Vous savez, il y a peut-être un moyen pour savoir...

- Pour savoir quoi ?

- Cette histoire de subventions.

- Et comment ?

- Tout à l'heure vous parliez avec votre ami et vous avez cité des financeurs potentiels...

- Ah oui, la D.R.A.C, le conseil général... C'est ça ?

- Oui. Attendez, je note.

Madeleine ouvre le tiroir de sa table en formica et en sort un petit morceau de papier. Aucune des deux jeunes femmes n'a vu le plan du théâtre.

- Alors ? Vous disiez ?

- La D.R.A.C. C'est la direction régionale des affaires culturelles. Le conseil général, ou même la ville de Sorlin.

Madeleine note minutieusement.

- Et le nom de votre pièce ?

- « Une envie de s'envoler ».

Claire s'interroge :

- Pourquoi vous inscrivez tout ça ? Je ne comprends pas bien.

- Disons, que j'aurai peut-être l'occasion de me rendre dans le bureau de votre Leroy, alors si je peux glaner quelques informations autant que je sache dans quels dossiers il faut que je regarde. Vous savez, j'ai été secrétaire pendant 40 ans, alors je sais que les gens organisés classent leurs affaires dans des dossiers.

- Parce que vous pensez qu'il vous laissera regarder dans ses papiers.

- Qui vous a dit qu'il serait là pour me voir faire ?

- Vous voulez pénétrer dans son bureau en son absence ?

- Ne vous occupez pas de ça mon p'tit.

- Mais si, justement, pourquoi vous prendriez de tels risques pour nous ?

- Parce que je suis vieille, ma vie est derrière moi, alors je n'ai rien à perdre. Et puis une vieille peau comme moi ne peut être qu'au-dessus de tout soupçon. Surtout quand elle n'a rien à voir avec le problème.

- Vous avez raison. Vous n'avez rien à voir avec ça, alors laissez tomber.

- Je fais ce que je veux !

Vanessa intervient :

- Laissez tomber. Quand Madame Simoni veut quelque chose rien ne peut l'arrêter. On peut même se retrouver à lui épiler un menton imberbe si elle le souhaite.

Madeleine sourit. Vanessa poursuit à l'intention de Claire.

- C'est qui ce type dont vous parlez depuis tout à l'heure ?

- Le directeur du théâtre.

Constance

- Le petit brun, un chouïa grassouillet, avec une paire de lunettes et une tête de con ?

- C'est ça. Tu connais ?

- Non, mais je le vois des fois quand je fume ma clope derrière l'institut. Par contre je connais l'autre : Pierre.

- C'est un ami à toi ?

- Non. Surtout pas.

- Il ne vaut pas mieux que Leroy. Il a un peu tendance à nous parler comme à des sous-merdes parce qu'on est des amateurs.

- Bon, assez parlé de lui ! coupe Vanessa avec une fausse note de légèreté dans la voix.

Madeleine regarde la jeune femme blonde comme les blés, belle comme le jour et triste comme la pluie. Elle a envie de la prendre dans ses bras. «pardon Vanessa, c'est de ma faute. C'est moi qui ai commencé à parler du théâtre. Je n'aurais pas dû. Ça t'a fait penser au pneu crevé, forcément. Déjà que tu le croises tous les jours, ou presque... quelle horreur. Je n'aurais sûrement pas survécu si j'avais dû croiser le Georges aussi souvent... Tu es si courageuse... » Au lieu de ça elle lance à la cantonade avec un excès de fausse joie :

- Bien ! Qui veut une autre goutte de café ?

Claire, que la proposition ramène à la réalité, regarde sa montre.

- Vous savez qu'il est presque 8 heures, il faut que je me sauve. Je vais profiter de ce que je suis à côté de chez lui pour aller voir Antoine. Il est peut-être rentré de l'hôpital.

- Je vais vous laisser aussi. Je n'aurais jamais cru qu'il puisse être si tard.

- Si vous voulez rester manger, mon p'tit.

- Non merci, c'est gentil à vous. J'ai d'autres projets. Une autre fois peut-être.

En quelques secondes les deux jeunes filles ont pris leurs affaires, ont embrassé leur hôtesse et ont franchi la porte, laissant derrière elles Madeleine seule, comme perdue dans son appartement à nouveau vide. Les miettes de gâteaux et les trois tasses de café lui assurent qu'elle n'a pas rêvé, que peu de temps auparavant, il y avait eu de la vie dans sa cuisine. Oscar dort. Madeleine ne s'est jamais sentie aussi seule.

*

J'ai accompagné les deux filles jusqu'à la porte. Ma nouvelle maîtresse a eu l'air un peu triste alors je me suis étendu de tout mon long contre sa jambe pour qu'elle me porte et que je lui lèche le museau et les oreilles, ça l'aurait consolée. Mais elle ne me soulève jamais la dame. Elle n'est pas aussi forte que mes maîtres. C'est pour ça.

En tout cas, c'était bien tout à l'heure, j'ai mangé du gâteau au chocolat. Mais je me demande pourquoi les humains, quand ils mangent quelque chose de bon, ne m'en donnent que des petits bouts et en avalent des gros. C'est une injustice.

Et puis, ils la sortent d'où cette nourriture ? On dirait que s'ils désirent quelque chose ils peuvent l'avoir comme ils veulent. J'aimerais savoir d'où ça vient ces bonnes choses.

Bon, je vais me recoucher et dormir un peu, si elle ne veut pas me porter pour que je la console tant pis pour elle. Quoi qu'il en soit, j'ai remarqué que la dame est contente quand il y a du monde ici, mais qu'elle est triste quand il n'y a plus personne.

Je n'aime pas quand elle est malheureuse. Ah... Ah...
je sens que je m'endors...

Le boucher me donne un énorme gâteau au chocolat, je le prends dans ma gueule et je vais me cacher dans un coin pour le manger, c'est là que le pitbull blanc arrive. Il a mon lapin (celui que j'avais chassé dans la chambre de ma nouvelle maîtresse) dans la gueule. Je lui cours après pour reprendre mon lapin et quand je me retourne mon maître est en train de manger le gâteau. Le pitbull aboie. Son jappement ressemble à une sonnerie. C'est bizarre. Je me réveille. La sonnerie continue et la dame va vers le téléphone.

*

- Oui ? Allô ?

- C'est Claire. J'ai fait le dernier numéro appelé par mon portable, et c'est vous. Excusez-moi de vous déranger mais je suis devant chez Antoine, je suis inquiète. Il ne répond pas et il y a sa voiture en bas.

- Je connais quelqu'un qui a les clés. Je passe chez elle et j'arrive.

Le cœur de Madeleine se serre, elle prend la laisse du chien de sa main tremblante, l'attache au collier d'oscar, prend son trousseau de clés et referme derrière elle. Elle n'a même pas pris de gilet. Elle grelotte, il fait nuit.

Elle s'engouffre au numéro 4 de la rue du collège et monte les escaliers à une rapidité dont elle s'ignorait encore capable.

- Excusez-moi, Constance, de vous déranger à une heure pareille, c'est pour Monsieur Fugier...

Elle cherche un mensonge, en toute hâte. Elle ne veut pas aiguïser la curiosité de la commère.

- ... Il a oublié ses clés à Lyon. Dans la chambre de sa femme.

- Ah, oui, et comment va-t-elle ?

- Bien.

- Et pourquoi est ce que Monsieur Fugier n'est pas venu chercher ses clés lui-même ?

- Il n'a pas envie de voir grand monde en ce moment, vous savez... Il a été secoué par les problèmes de santé de sa femme.

- Ce n'est pas une raison ! continue la folle quelque peu vexée.

- C'est à dire qu'il est gêné vis à vis de vous.

- Vis à vis de moi ? C'est la meilleure.

- Oui. Il ne s'est pas rasé depuis plusieurs jours et il a mauvaise mine. Alors vous comprenez, il ne voudrait pas qu'une femme soignée et séduisante comme vous porte un jugement sur lui.

- Ah. En effet. Je m'explique mieux qu'il vous envoie à sa place.

- Je vais vous les donner tout de suite, mais il faudra me les ramener dès qu'il aura récupéré les siennes.

- Bien sûr.

- Vous faites attention qu'il ne rentre pas, ajoute-t-elle en désignant Oscar, je ne veux pas de poils de chien chez moi.

Madame Vincendon entrouvre sa porte davantage et Madeleine la découvre en robe de chambre ample coupée dans un satin rose soutenu, avec aux pieds des pantoufles ridicules, à talons, avec des pompons blancs dessus. La septuagénaire la voit prendre un petit trousseau dans une toute petite armoire à clés accrochée au mur.

- Alors celle là, c'est le verrou, et...

- C'est bon merci, il doit savoir.

Madeleine repart aussitôt. Il n'y a pas de temps à perdre.

En descendant elle regarde les deux clés tenues ensemble par une petite corde de chanvre d'où pend une étiquette sur laquelle on peut lire : « FUGIER »

Madeleine ignore l'étage auquel se trouve l'appartement mais s'arrête au premier en voyant Claire assise devant leur porte. Les jambes ramenées contre elle.

- Vous êtes pâle comme un champignon de Paris, mon p'tit.

- C'est qu'il ne fait pas chaud, ment Claire qui doit plus sa pâleur à son inquiétude qu'à la température.

La vieille dame essaie tout d'abord la serrure du haut.

- Le verrou n'est pas fermé. Il doit être là.

- Ce n'est pas pour me rassurer.

La porte des Fugier est de celles qu'on ne peut pas ouvrir sans la clé.

- Il a peut-être, tout simplement claqué sa porte et s'est retrouvé dehors, sans ses clés. Il sera allé voir un ami pour ne pas rester dans le froid.

- Et vous ne pensez pas qu'il aurait eu la présence d'esprit d'aller chez la personne que vous venez d'aller voir pour en revenir avec son trousseau.

Oscar pleure, il gratte à la porte.

Madeleine fait un quart de tour, avec l'autre clé, dans la serrure du bas et la porte s'ouvre

Oscar s'engouffre à la vitesse d'une fusée à l'intérieur, la vieille dame n'a même pas eu le temps de le détacher.

Constance

Elle lâche la laisse car la tension exercée par le chien est trop forte pour elle.

*

Vite, vite, je suis chez moi, je vais voir ma maîtresse, je suis content ! Je remue la queue. Mais ? Où est-elle ? Dans le salon : personne. Dans la cuisine : personne.

Ah ? Qu'est ce que j'entends ? Quelqu'un pleure dans la chambre ! C'est elle ! Je cours, je m'élanche dans le couloir, je vais consoler ma maîtresse qui est malheureuse. Je pousse la porte avec ma patte et... Ben ça alors ! c'est mon maître qui est si triste. C'est la première fois que je le vois pleurer. Ma maîtresse, ça lui arrive souvent, mais lui, jamais. Je bondis sur le lit où il est affalé de tout son long, je veux le lécher mais une très forte odeur aigre m'arrête. Quelle horreur ! Pourquoi sent-il aussi mauvais ? Je me couche à plat ventre à côté de lui et je pleure aussi. Je suis très malheureux parce que ma maîtresse n'est pas là, et que mon maître est tellement malheureux qu'il pue.

* *

*

Quatrième jour

Le monde appartient à ceux qui se lèvent tôt... Et à ceux qui se couchent et se lèvent tard aussi.

6h30 : « ... des inondations dans la partie nord du pays... » Madeleine éteint aussitôt son horrible radio-réveil. Oscar se sort vaguement de son sommeil, puis se blottit d'avantage contre la vieille dame. Elle avait hésité à le laisser à Antoine, la veille au soir, puis s'était décidée à le ramener chez elle, pensant que son maître avait besoin de repos.

Oscar et Madeleine se rendorment.

Il est presque onze heures quand Madeleine se réveille. Elle cherche Oscar sur les couvertures puis dessous mais le petit chien est déjà assis devant la porte d'entrée. Il attend patiemment qu'on veuille bien le sortir. La nuit de Madeleine a été tourmentée, et c'est peut-être la première fois de sa vie qu'elle s'offre une telle grasse matinée.

Son métronome est totalement dérégulé, elle ôte sa chemise de nuit en toute hâte, enfile les vêtements qu'elle avait posés sur sa chaise la veille au soir, met son dentier et prend la laisse du petit chien.

Dehors, la douce température des jours précédents a baissé. Un froid presque cinglant saisit la vieille dame qui s'impatiente qu'Oscar fasse ses besoins pour pouvoir remonter dans la douce chaleur de son appartement. En descendant la rue du collège elle jette un bref coup d'œil vers les fenêtres des Fugier. Les volets sont toujours fermés. Elle songe alors qu'Antoine est encore en train de dormir ou qu'il se réveille péniblement, la bouche pâteuse et les idées floues. Madeleine n'a connu l'ivresse qu'une seule fois dans sa vie. Le jour de ses cinquante ans. Marcel, son frère lui avait rendu une visite surprise, les bras chargés de victuailles et de bouteilles de vin blanc de Savoie. C'était le premier anniversaire que Madeleine ne passait pas seule depuis la mort de ses parents. Marcel était veuf depuis quatre ans. Il avait perdu sa femme, avec laquelle il n'avait jamais eu d'enfants, en 1972. Ironie du sort pour Marcel qui avait repris la ferme de ses parents : Germaine était morte, tout comme sa mère, à 52 ans, et qui plus est, dans le même lit. Germaine était une brave femme qui travaillait dur. Un mauvais coup de sabot qu'une vache lui avait administré avant de mettre bas avait perforé sa cage thoracique. Germaine et Madeleine se voyaient très peu mais s'appréciaient mutuellement.

Ce soir là, Marcel et Madeleine avaient bu et mangé plus que de raison. Et la vieille dame se rappelle encore à quel point il avait été difficile pour elle de se lever le lendemain matin pour aller travailler. Elle avait eu la nausée toute la journée. Antoine doit être dans le même état. Tout en pensant au jeune homme, elle réalise que sa petite Austin n'est plus là. Sans doute a-t-il eu le courage d'aller jusqu'à Lyon.

Une fois Oscar pleinement soulagé, Madeleine fait demi-tour et se retrouve dans le sillon de Shalimar que la folle laisse derrière elle, alors qu'elle tangué quelques mètres plus haut : son postérieur à droite, son postérieur à gauche. La septuagénaire se demande comment il est possible de marcher en se déhanchant à ce point là, et ralentit. Elle n'a aucune envie de faire la conversation à cette commère de si bon matin. Madame Vincendon s'engouffre dans son allée et Madeleine accélère le pas pour rentrer se mettre au chaud, en pensant qu'elle a un gâteau au chocolat et au Forlax à faire.

Tout s'enchaîne à merveille pour Madeleine qui, depuis l'épisode de la veille au soir, se trouve une bonne raison d'offrir une part de gâteau à sa voisine hystérique. « c'est pour vous remercier de m'avoir fait confiance hier, en me laissant partir avec les clés de Monsieur Fugier »

En fin d'après midi, elle apportera sa pâtisserie à la folle. Devant une telle générosité elle la laissera pénétrer dans son antre, Madeleine en profitera pour subtiliser les clés du théâtre, ce qui devrait s'avérer plutôt facile si elles sont rangées au même endroit que celles des Fugier et, étiquetées de la même manière. Demain, la folle sera scellée à la cuvette de ses toilettes. Le Forlax lui aura donné une bonne diarrhée et elle ne pourra pas se rendre au théâtre pour ses heures de ménage, ses clés ne lui feront donc pas défaut et Madeleine les lui reposera subrepticement quand elle ira récupérer, le soir même, l'assiette en porcelaine qu'elle aura pris soin de lui laisser avec la part de gâteau.

*

Hummmm ! Ça sent bon ! J'ai faim, moi. La dame prépare quelque chose de très bon qui sent le chocolat. Je reste tranquillement assis dans la cuisine à côté

d'elle, comme ça, elle ne m'oubliera pas. Ah ! Elle verse ce qu'elle a préparé dans un autre plat. J'aime bien quand ma maîtresse fait ça parce que je sais bien qu'après elle me fait lécher le saladier qu'elle vient de vider.

Ben ? Qu'est ce qu'elle fait la dame ? Elle lave le plat sans me le donner avant ! Je suis triste, elle ne m'aime plus. Je couine. Elle se baisse et me caresse le dos en parlant gentiment. Je ne comprends pas ce qu'elle dit mais je sais qu'elle ne m'aime pas autant que ma maîtresse qui n'aurait jamais fait une chose pareille. Je suis très triste et je vais me mettre en boule sur le fauteuil. L'odeur de chocolat est de plus en plus forte, mon ventre et mes papilles réclament. Je regarde la dame. Elle est assise devant sa table, un papier devant elle.

Elle n'a pas l'air de se douter que je vis un drame.

*

Il est quinze heures, Madeleine a pris son petit déjeuner tellement tard qu'elle a sauté le repas de midi. Elle attend que son petit fondant au chocolat, dans lequel elle a copieusement ajouté 6 sachets de Forlax soit cuit. Pendant ce temps elle regarde attentivement le plan du théâtre qu'elle a sorti de son tiroir. Elle essaie de localiser au mieux le bureau de Leroy. La trajectoire pour s'y rendre paraît assez simple. Après la porte d'entrée, il faut longer le bar qui doit être en travaux, prendre les escaliers qui sont sur la droite, monter trois étages et le bureau en question semble être derrière la première porte à gauche.

Une fois le plan découpé dans le journal soigneusement mémorisé, elle le ramène en une boule compacte et le jette à la poubelle. Elle allume la

télévision et s'installe devant l'émission de Michel Drucker. Au début, Madeleine était tellement habituée à passer son dimanche après-midi avec Jacques Martin qu'elle a eu du mal à se faire au changement de programme, à présent, elle apprécie son nouveau rendez-vous hebdomadaire. Aujourd'hui, Drucker reçoit Jean-Claude Dreyfus. Madeleine peut enfin mettre un visage sur la star des plats cuisinés Marie, dont elle entend parler si souvent depuis jeudi. Sa tête ne lui était, effectivement pas inconnue.

Elle apprend que ce monsieur ne fait pas uniquement de la publicité, mais aussi de la scène et une collection de cochons (« quelle idée ? »). Le gâteau semble cuit. Elle le sort du four et en attendant qu'il refroidisse, elle nettoie minutieusement son plan de travail en formica.

Oscar, que la délicieuse odeur obsède, a regagné la cuisine. Son petit derrière est posé par terre et son joli museau pointe en direction de la cuisinière, sur laquelle refroidit le gâteau convoité. Il espère qu'on ne lui fera pas à nouveau l'affront de l'oublier.

Une fois le fondant prêt à être démoulé, elle le retourne sur une assiette, le décore soigneusement avec du sucre glace, le coupe en deux et jette l'autre moitié à la poubelle (pour être au-dessus de tous soupçons, elle choisit de faire croire à la folle qu'elle a mangé sa part.)

Oscar, couine et gratte la poubelle. Madeleine, le regarde avec pitié. « C'est pour ton bien, si je t'en donne tu vas avoir la colique. » Elle sort la dernière tranche de jambon du frigo et lui coupe en morceaux dans sa gamelle « ça te consolera un peu. »

Ce dimanche est calme est reposant comme une légère brise d'été. Il n'y a plus que Michel Drucker, Oscar et Madeleine. Il fait chaud dans le petit salon douillet, la respiration du petit chien qui dort sur ses genoux est régulière, Madeleine s'assoupit.

18h15 : La septuagénaire enfle son manteau de laine grise, se chausse, prend l'assiette recouverte de papier d'aluminium, recommande à Oscar de rester sage, et sort.

La nuit est déjà tombée, il fait froid. Le centre ville, en ce dimanche de février paraît désert. Madeleine tremble légèrement. Le froid ? La peur ? Peut-être un peu des deux. Jusqu'à présent, elle avait été sûre d'elle, mais là, elle commence à douter de son aptitude à dérober le trousseau de clés.

En montant les escaliers du 4, rue du collège, la vieille dame regarde l'assiette trembler dans sa main.

Le nez de la folle dépasse de l'entrebâillement de la porte. Une chaîne de sécurité se balance sous son menton. La prudence excessive de la fausse bourgeoise la rend encore plus ridicule.

- Bonjour, Madame Vincendon.

- Ah ! Bonjour. Vous me ramenez les clés ?

- Voilà, c'est ça. Et puis, j'ai un petit quelque chose pour vous. Je peux entrer ?

- Vous n'avez pas le cabot avec vous ?

- Non, je sais bien que vous n'aimez pas les bêtes.

- Bien, alors...

La folle, qui est déjà dans son peignoir rose, détache la petite chaîne dorée et ouvre sa porte.

- ...Entrez.

Une fois dans le petit hall d'entrée, Madeleine fait mine de s'extasier devant une décoration sans personnalité, et balaye les murs de son regard rapace. Les clés sont là, avec leur petite étiquette accrochée à la cordelette de chanvre « Théâtre ».

- Tenez, je vous ai apporté un morceau de fondant au chocolat. C'est ma spécialité.

Les yeux de l'hystérique font des va-et-vient interrogatifs entre Madeleine et l'assiette qu'elle a dans les mains. La vieille dame ne peut s'empêcher de penser qu'Oscar a l'air plus intelligent quand il ne comprend pas quelque chose.

- En quel honneur ?

- Disons, que j'ai trouvé votre attitude d'hier soir, généreuse. Vous n'étiez pas tenue de me faire confiance.

- C'est vrai. En tout cas, merci. Au diable le régime ! Vous allez bien en manger un morceau avec moi...

- Non, sans façon. J'en ai déjà mangé la moitié. Oscar m'a aidée, mais quand même.

- Une petite tasse de thé, alors ?

- Avec plaisir.

La salle à manger, où la folle a invité Madeleine à s'asseoir, donne sur un petit salon qui n'est autre que le prolongement du hall d'entrée. L'hôtesse est dans la cuisine, elle fait chauffer de l'eau. Aucune des deux ne parle. Mme Vincendon, dont le QI avoisine la température de la pièce est sans doute en train de chercher un sujet de conversation et Madeleine, de son côté cherche une raison pour se lever et pour se rapprocher de la petite armoire à clés.

- Oh, le joli vase que vous avez là !

La vieille dame qui fait mine de s'extasier devant un immonde vase venu d'un magasin discount quelconque se lève et se dirige vers l'objet en question.

- C'est un « Longwy », non ?

- Euh, peut-être...

- Il a de la valeur, en tout cas...

- Oulà ! Oui !

Le vase dans la main, Madeleine fait quelques pas sur le côté et s'empare des clés qu'elle dissimule dans la poche de son gilet.

Une présence dans son dos la fait sursauter.

- Qu'est ce que vous faites ? Vous voulez me voler ce vase ?

- Non. Bien sûr que non.

- Pourquoi vous l'avez emmené jusqu'ici ?

- Je voulais voir s'il était signé. La lumière est plus forte dans votre hall d'entrée. vous savez, je suis passionnée d'antiquité...

- Ah ! Oui ? Vous allez me raconter ça, venez, le thé est servi.

Les deux femmes, assises face à face s'échangent des sourires hypocrites en affirmant des banalités sur la vie, la météo, les voisins.

- Vous êtes sûre que vous n'en voulez pas un petit bout ?

- Non, merci, allez-y...

- Je me laisse tenter alors. J'en reprends un petit peu. Il est très bon.

« Vas y guenon, goinfre-toi ! Demain ça va faire mal. »

- Oui, c'est ma spécialité.

Madeleine n'avait jamais ressenti l'ennui à ce point là. La conversation avec la folle avait été sans aucun intérêt, voire même pénible et fatigante d'absurdités. La septuagénaire marche néanmoins fièrement vers son petit logis. Elle a été sensationnelle dans son rôle de composition. Les clés dans la poche, elle a laissé derrière elle l'image d'une charmante grand-mère.

La voiture d'Antoine est là. Il est rentré. Madeleine lève les yeux et voit de la lumière passer sous un volet de l'appartement des Fugier. Elle hésite un moment, puis se décide à aller prendre des nouvelles de cet homme qui lui avait laissé l'image d'un type ivre mort et malheureux.

Avant de poser le doigt sur la sonnette la vieille dame doute à nouveau. «Et s'il voulait être seul ? Et s'il la trouvait trop envahissante ? » Mais elle se rassure en pensant qu'elle n'avait rien demandé à personne avant qu'on lui colle le chien sur les bras, et qu'on vienne l'attendrir avec des problèmes socio-culturels. C'est ce qu'elle dira si on l'accuse d'invasion excessive.

Par chance, elle n'a pas à répondre de ses actes car Antoine semble heureux de la voir. Il semble aller mieux et il n'est pas seul. La femme brune au blouson multicolore croisée l'avant-veille à l'hôpital est assise sur le sofa, elle se roule une cigarette de tabac « Old Olborn » blond. Madeleine trouve cette attitude peu féminine.

Antoine porte un pantalon gris, ample et un épais pull noir dont les manches trop longues recouvrent les mains. Son teint est sans éclat, pâle. Ses yeux sont bouffis d'avoir trop pleuré.

Il présente à nouveau les deux femmes l'une à l'autre, supposant qu'elles s'étaient peut-être déjà oubliées.

- Et Oscar ? Il n'est pas avec vous ?

- Non. C'est à dire que je ne pensais pas m'arrêter chez vous, j'ai vu de la lumière, c'est pour ça. En fait je suis allée porter une part de fondant au chocolat à Mme Vincendon, votre femme de ménage. Et comme elle n'aime pas les bêtes...

- C'est bon. Ne vous justifiez pas comme ça. Ce chien peut bien rester seul un moment. Je le reprendrais bien vous savez, mais là, je passe presque tout mon temps auprès de Christine. Ce n'est pas une vie pour un chien

de passer ses journées dans une voiture, ou un logement désert. Il est mieux avec vous. Et puis ça ne sera plus très long, Christine rentre mardi.

Le cœur de Madeleine se serre. Elle s'est habituée à la présence du petit canidé et s'est attachée à lui, si tendre et si drôle. Elle appréhende égoïstement ce moment où tout sera rentré dans l'ordre et où elle se retrouvera à nouveau seule.

- Bah ! Je ne suis pas pressée de vous le rendre.

Catherine sourit.

- Il est attachant n'est ce pas ?

- Bof, vous savez, c'est pour rendre service.

Madeleine tousse, la fumée de cigarette l'a toujours un peu gênée.

- Excusez-moi, je vais fumer à la fenêtre.

- Oh non, ne vous dérangez pas.

- Vous savez, quand Christine est là, c'est NO SMOKING à cause de son asthme, appuie Antoine.

La vieille dame, rassurée de voir celui qu'elle considère fièrement comme son ami, plus détendu que la veille veut prendre congé mais les deux comparses la retiennent. Madeleine se retrouve donc spectatrice de la conversation qu'ils avaient commencée avant qu'elle n'arrive.

- Écoute Antoine, je repense à ce que tu me disais tout à l'heure... Une psychothérapie c'est long, d'accord, mais on est déjà plus près du but lorsqu'on a commencé.

- Je peux me soigner tout seul.

- C'est ce qu'on croit. Mais essaye au moins. Tu devrais aller voir mon Psy, à la Tour Du Pin. Un beau Grec...

- Personnellement, je me fous bien que mon psy soit beau.

- Ah, tu vois, tu as dit MON psy... ça veut dire que tu envisages...

- Rien du tout, oui !

Madeleine est stupéfaite d'apprendre que la jeune femme, accoudée à la fenêtre, consulte un psychologue. Elle était persuadée que ce type de « soin » s'adressait aux fous.

- Vous voyez un psychiatre, mon p'tit ?

- Oui, enfin. Il s'agit d'un psychologue.

- Quelle est la différence entre les deux ?

- Le psychiatre a fait des études de médecine, il peut vous prescrire des médicaments et est remboursé par la Sécu alors que le psychologue a fait psycho, il ne peut rien vous prescrire du tout et les consultations sont pour votre pomme.

- Mais, il ne faut pas être fou pour...

- Bien sûr que non. L'être humain est compliqué. La plupart d'entre nous vit et construit sa personnalité sur des névroses ou des chocs antérieurs. Voir un psy, c'est simplement essayer de se comprendre pour pouvoir se construire, ou se reconstruire. Quand je dis reconstruire, je parle pour les cas extrêmes, ceux qui attendent trop comme Antoine. N'est ce pas monsieur le têtù ?

« Et moi donc ! » pense Madeleine.

- Oh ! Ça va ! Se défend le jeune homme, recroquevillé sur lui-même, perdu au milieu d'un énorme fauteuil en cuir noir.

- On est sur terre pour accomplir des choses, pas pour souffrir inutilement et faire chier son entourage. Tu te réfugies dans la création : bien. Mais c'est une bouée de

sauvetage. Tu anesthésies ta douleur en focalisant sur ta mise en scène. Tu anesthésies, Antoine, tu ne soignes pas !

- Bien sûr que si. Tu sais bien que si je n'avais pas le théâtre je serais peut-être en train de rôtir en enfer parce que je me serais pendu !

- Non. Tu ne te soignes pas. Arrête de dire n'importe quoi. Tu flottes dans l'océan, tu survis après un naufrage parce que tu as trouvé une bouée : la création. Mais tu ne sais pas nager Antoine. La preuve, aujourd'hui, ce connard de Leroy t'enlève ta bouée et tu coules à pic. Voir un psy, c'est un peu se délester de ses problèmes pour apprendre à nager.

- Mouais, peut-être...

- En tout cas, c'est pas normal que tu te mettes dans des états pareils. Tout de suite après que tu l'aies quittée Christine m'a appelée de L'hôpital... Elle s'inquiète pour toi. Alors si tu ne veux pas te soigner pour toi, fais le pour elle.

- Je vais voir, tu as peut-être raison.

- Bien sûr que j'ai raison. Il faut que tu te nettoies de toute cette culpabilité qui te colle à la peau. Christine n'a pas besoin d'un mari coupable. Et puis la culpabilité, c'est de la mégalomanie. Tu te crois aussi important que ça pour être responsable de tout, tout le temps ?

- Excuse-moi, mais je sais reconnaître mes fautes, c'est tout.

- Tes fautes ?

- Oui. Si Quentin est mort...

- Ne dis pas n'importe quoi, je t'en prie. Tu l'as étouffé avec un oreiller pour qu'il arrête de respirer ?

- Bien sûr que non.

- Alors, rien n'est de ta faute.

- Si. Christine voulait qu'on mette le lit du petit dans notre chambre et je n'ai pas voulu. Si seulement on avait été à côté de lui, on aurait peut-être senti que quelque chose n'allait pas, qu'il ne respirait plus.

- Et si à trois ans, il n'avait pas été capable de se séparer de papa et maman pour aller à l'école, ça aurait été de la faute à qui ? À Christine parce qu'elle aurait voulu que le petit dorme avec vous et fasse partie intégrante de votre couple ? On peut trouver des responsables à tout. La faute à pas de chance, tu connais ?

Antoine ne répond pas, il regarde ses pieds dont il masse nerveusement le gros orteil.

Catherine s'emballe, elle est enflammée par un désir de secouer son ami. Le sortir de sa torpeur.

- Laisse Quentin reposer en paix. Tu ne peux rien changer à ce qui s'est passé alors tourne-toi vers l'avenir. Je sais que c'est plus facile à dire qu'à faire mais il faut que tu gardes le souvenir de ton fils et qu'en même temps tu en fasses le deuil. Certaines croyances disent que les morts n'atteignent pas la sérénité absolue tant qu'on les retient par notre souffrance.

« Ma sérénité est gagnée d'avance, personne ne me pleurera assez pour me retenir. En tout cas, si j'ai gâché ma vie à ne pas vouloir me reconstruire, il ne faut pas que Vanessa fasse la même erreur. Il faut qu'elle voie un psychologue. Mais comment lui dire sans la vexer ? Antoine ne connaît pas sa chance d'avoir des amis tels que cette femme qui souhaite lui montrer que la vie peut être belle » songe la vieille dame pendant que Catherine commence à vanter les bienfaits du yoga.

Madeleine reste silencieuse, assise sur le canapé, aux côtés de Catherine dont elle admire le pouvoir de persuasion.

*

Wouaf ! Au secours ! Je suis abandonné au milieu de nulle part, personne ne m'aime et j'ai la vessie pleine !

Je ne peux plus me retenir. Il faut que je me soulage. Ahhh ! Ça va mieux ! Je sais que je vais me prendre un coup de basket sur le dos ou une claque sur le museau mais c'était plus fort que moi.

Ah ? J'entends du bruit dans les escaliers... je crois bien que c'est la dame, je suis content ! Elle rentre ! Je l'aime ! Elle m'aime ! On s'aime ! La clé tourne dans la serrure et la voilà qui apparaît ! Je lui fais une fête fantastique je remue la queue, je glousse, je m'étire contre sa jambe, je lui lèche la main, elle se baisse, et j'arrive à lui mettre un petit coup de langue sur le museau. Elle rit. En plus, c'est chouette, elle n'est même pas en colère pour le pipi. Elle marche dedans et ne me gronde pas. Elle va jusqu'à la penderie où elle range son manteau, elle revient sur ses pas et remarque dans mon pipi. Ouais ! Super ! Elle est trop cool la dame ! Je continue à glousser et à trépigner de joie. Elle retire ses chaussures. Ah ? Elle ne sourit plus.

- C'est quoi ça, Oscar ?

Ça y'est, elle va me gronder. Elle a voulu me faire croire que ça ne la dérangeait pas, mais elle n'est pas plus cool que mes maîtres. Je pars vite me cacher sous le fauteuil, les oreilles baissées, la queue entre les jambes. Aïe, aïe, aïe, ça va barder. Elle arrive, s'approche du fauteuil... Noooooon ! Pas la claque sur le museau !

Tiens, elle me parle gentiment.

Je sors de ma cachette. Elle me caresse. Je suis content. Je remue la queue.

*

- C'est pas grave, c'est de ma faute. Je t'ai laissé trop longtemps tout seul. Je suis vilaine. Et puis tu m'en voulais peut-être un peu pour le gâteau au chocolat, non ? Oh, non ! Pas la bouche ! Que tu me lèches les oreilles d'accord, mais la bouche, quand même ! Tu n'as pas une haleine dentifrice, tu sais. En tout cas, tu es bien mignon. Tu vas me manquer. Mais j'irai te voir et toi de ton côté, tu auras une lourde mission... Il faudra que tu sois adorable avec ton maître. Ça va pas fort, lui, tu sais.

Oscar, content qu'on lui fasse des discours qu'il ne comprend pas, continue à manifester sa joie des retrouvailles. Madeleine est restée partie plus de trois heures. Le temps a paru interminable au petit chien.

Elle avait fini par quitter Antoine et son amie parce que le discours de Catherine sur le yoga, les ondes positives, les «chacras» et la somatisation, devenaient trop hermétiques pour la vieille femme qui n'avait pas la moindre idée de ce qu'était la communion entre le corps et l'esprit.

La septuagénaire et son acolyte partagent une omelette et un petit morceau de fromage avant de s'installer devant la télé.

Le film a déjà commencé. C'est l'histoire d'un labrador qui s'appelle Didier et qui se transforme en humain. Madeleine rit aux mimiques de l'acteur brun qui interprète le rôle du toutou et Oscar dresse l'oreille aux divers bruits canins. Après ce moment de détente Madeleine s'adonne à l'incontournable rituel du soir... Trempage du dentier, brossage des 2 molaires et 3 prémolaires, coiffure des quelques cheveux blancs, et déshabillage. Une fois en chemise de nuit, elle se glisse dans ses draps déjà tièdes de la présence d'Oscar qui,

Constance

commençant à connaître les habitudes de la vieille dame, s'est faufilé dans le lit bien avant elle.

Avant de s'endormir Madeleine songe qu'elle a, dans la poche de son gilet, les clés du théâtre, et qu'elle va enfin pouvoir se rendre utile. Sa dernière pensée avant de sombrer dans un sommeil de meilleure qualité que la veille, aurait pu être pour Antoine, Christine ou le chien, mais elle est pour la pauvre madame Vincendon qui doit commencer à se tordre dans son lit.

* *

*

Cinquième jour

Le monde appartient à qui veut bien le posséder.

6h30 : « ...Hier, le procès de... » Madeleine ne laisse aucun répit aux babillages quotidiens de la journaliste, et se rendort. Elle se lèvera quand elle voudra ! Maintenant que sa vie a de l'intérêt, la vieille dame se sent un peu plus fatiguée que lorsque ses journées étaient chargées de feuilletons américains écœurants comme des sachets de guimauves.

8h45 : Madeleine est en train de nager dans une eau trouble, elle plonge au plus profond de ces marécages, la descente n'en finit pas. Au fond il y a un bébé qui est en train de se transformer en poisson. La mutation a l'air douloureuse pour l'enfant, ses cris sont perçants. Elle veut atteindre le nourrisson pour le ramener à la surface mais elle fait du sur place. L'eau est comme un frein qui l'empêcherait d'avancer et l'épuise. Une sonnerie de téléphone retentit. « Je n'ai pas le temps de répondre, le bébé se transforme de plus en plus ! Hein ? Quoi, le téléphone ? Le vrai ? »

Madeleine se réveille en sursaut.

« Qui peut bien m'appeler à une heure pareille ? » Elle décroche le téléphone, bredouille un « j'arrive ! » embrouillé, et repose le combiné pour aller mettre son dentier.

- Allô ! C'est Antoine. Je vous dérange ?

- Non, non.

- Je vous appelle pour savoir si vous aviez des nouvelles de Madame Vincendon, parce qu'elle devait venir faire un peu de ménage ce matin, comme Christine rentre demain, vous comprenez ?

- Oui.

- ... Et elle n'est pas venue et ne répond pas non plus au téléphone.

- Ah ? Le sang de Madeleine se met à bouillir dans ses vieilles artères. Elle l'a tuée. La dose de Forlax était trop importante, le laxatif l'aura vidée et elle sera morte d'une diarrhée aiguë pendant la nuit.

- Alors, je me demandais... comme vous l'aviez vue hier.

- Oui, et bien, je ne suis pas la seule à l'avoir vue hier.

- Pourquoi, êtes vous si agressive ? Je voulais juste savoir comment vous l'aviez trouvée, c'est tout.

- Bien, elle allait, très bien. Et puis je ne suis pas agressive.

- Ah ! Excusez-moi. J'ai un signal de double appel. Je vous rappelle juste après.

Madeleine se retrouve seule avec pour unique interlocuteur les bip rapprochés qu'a laissé derrière lui, Antoine en raccrochant. Les mains de la vieille dame tremblent. Son souffle est court. Elle repose lentement le combiné et reste assise, immobile dans la torpeur d'une

meurtrière qui réalise que son manque de discernement aura coûté la vie d'une personne innocente ; stupide, certes, mais innocente. Et puis, c'est quoi d'abord le signal de double appel ?

C'est alors qu'elle s'apprête à se relever péniblement, les jambes telles de lourds et durs morceaux de bois, que le téléphone sonne à nouveau. Son sursaut est tel qu'elle l'accompagne d'un petit cri incontrôlé.

- Oui ?

- C'est Antoine. Je vous ai raccroché au nez tout à l'heure...

- En effet, oui.

- C'est parce que je recevais un autre coup de fil en même temps.

- Comment vous l'avez su ?

- Un signal sonore. C'était Mme Vincendon.

- Ah !

- Elle a passé une nuit épouvantable. Une gastro-entérite.

Madeleine sourit.

- Vous voulez venir boire un petit café avant d'aller voir votre femme.

- Avec plaisir.

- Si vous voulez bien, vous sortirez Oscar pendant que je me lave et que je fais chauffer l'eau.

- Pas de problème. Le temps de passer un petit coup de fil à ma dulcinée et j'arrive.

- À tout de suite.

*

Alors là, c'est génial. Je suis avec mon maître. Il est venu me chercher, on a traversé la grande route que je déteste parce qu'il y a plein de voitures qui vont vite, et maintenant on est dans le grand parc que j'aime bien. On a bien marché. On est monté dans les bois, mon maître m'a détaché alors j'ai pu courir. Maintenant on est tout en haut. Il y a des petites chèvres naines derrière un grillage. C'est dommage qu'elles ne soient pas en liberté on aurait pu jouer ensemble. Je jappe fort et dès qu'elles s'approchent, je pars en courant et fais le tour du sapin à toute allure, j'aimerais bien qu'elles passent par-dessus le grillage pour m'attraper.

J'aime bien jouer à courir vite. Je suis tout petit, mais je suis le plus rapide du monde.

Tiens ! Mon maître me lance un bâton. J'adore quand il fait ça. J'ai déjà vu certains chiens ramener le bout de bois à leur maître, ils sont bêtes, c'est pas rigolo comme jeu. Moi, je cours chercher le bâton et je reviens en courant, je rase mon maître et ne lui donne pas le précieux trésor que j'ai dans la gueule, à chaque fois il rigole et me court après. Il ne me rattrape jamais. Au bout d'un moment, je m'approche pour qu'il parvienne à choper le bâton et je tire de toutes mes forces en grognant. Je suis super Oscar, le chien méchant !

Je suis très content. Aujourd'hui ça ressemble à ces jours où ma maîtresse ne travaille pas. Mon maître m'emmène jouer ici. Comme ça, on la laisse dormir.

On redescend, essoufflés.

Une fois revenus dans le centre ville mon maître m'attache devant le magasin qui sent bon la brioche. Mais ? C'est comme d'habitude ! Ça veut dire qu'on va rentrer à la maison, qu'il va préparer à manger pour ma maîtresse et lui porter son plateau au lit. D'ailleurs, je ne sais pas pourquoi ils ont le droit de manger dans la chambre, eux.

Moi, dès que je monte sur la couette pour rogner mon os, je me fais gronder.

Ouais ! Je suis content ! Je vais voir ma maîtresse. Dès qu'elle se réveillera je lui ferai une fête terrible ! Peut-être que la dame va venir dans le lit pour manger avec mes maîtres. Ça sera génial.

Mon maître sort de la boutique avec le même petit sac en papier que d'habitude, il me détache et on rentre.

Eh ? Oh ! T'es bête ou quoi ? C'est là, chez nous.

Tiens, je me suis trompé, on retourne chez la dame. Je suis content quand même.

*

- Ah ! Comme c'est gentil d'avoir acheté des croissants !

- C'est tout naturel.

Madeleine et Antoine commencent à se sentir à l'aise ensemble, en dépit de leur différence d'âge et de pôles d'intérêt.

- Vous devez être content. Votre petite femme rentre demain.

- À qui le dites-vous ! L'appartement est bien vide sans sa présence. On se dispute de temps en temps, mais j'aurais beaucoup de mal à me passer d'elle.

Madeleine a soixante-quinze ans et personne ne lui a jamais été indispensable. Pas plus qu'elle n'a représenté la raison de vivre de qui que ce soit.

Lorsqu'elle était Constance, la juvénile, à l'époque où elle n'était qu'une enfant de onze ans, en train de se transformer en adolescente, elle avait le béguin pour Georges. L'ami de son frère, plus âgé qu'elle, drôle et si

gentil. Elle aimait qu'il la fasse sauter sur ses genoux en disant qu'elle était une vraie petite femme. C'était Georges le câlin, le deuxième grand frère un peu protecteur, et non pas Georges le violeur, l'ivrogne incapable de maîtriser ses pulsions.

A 15 ans, avant de partir suivre les cours Pigier à Paris, Constance avait un peu flirté avec Roger. C'était le plus beau gars du village. Comme son père était instituteur, il était beaucoup plus soigné que tous les fils d'agriculteurs. Roger avait un tourne-disque, et passait les 78 tours de Mistinguette, Fréhel, et Lucienne Delyle en laissant la fenêtre de sa chambre ouverte.

*« Sur cette terr', ma seul' joie, mon seul bonheur
C'est mon homme.
J'ai donné tout c'que j'ai, mon amour et tout mon cœur
À mon homme
Et même la nuit,
Quand je rêve, c'est de lui,
De mon homme.
Ce n'est pas qu'il est beau, qu'il est riche ni costaud
Mais je l'aime, c'est idiot,
I'm'fout des coups
I'm'prend mes sous,
Je suis à bout
Mais malgré tout
Que voulez-vous
Je l'ai tell'ment dans la peau
Qu'j'en d'viens marteau,
Dès qu'il s'approch' c'est fini
Je suis à lui
Quand ses yeux sur moi se posent
Ça me rend tout' chose
Je l'ai tell'ment dans la peau
Qu'au moindre mot
I'm'frait faire n'importe quoi
J'tuerais, ma foi*

*J'sens qu'il me rendrait infâme
Mais je n'suis qu'un' femme
Et, j'l'ai tell'ment dans la peau ... »*

...chantait le pavillon de l'électrophone. La guouaille de Mistinguette représentait Paris, le luxe et la légèreté à elle seule. C'est là que Constance a commencé à vouloir quitter la vie agricole et s'installer en ville. Cette musique évoquait chez la jeune fille, l'existence d'un monde meilleur, loin de tous ces durs labeurs ruraux. Elle avait un oncle sur Paris et avait décidé, contre toute attente de ses parents, de passer les deux mois d'été dans la capitale. Il y a eu ces cours pour apprendre à taper à la machine, et puis la guerre qui a pris de l'importance. Constance n'a regagné son Ain natale qu'à la fin de sa seizième année, son oncle avait alors décidé que la vie à Paris était devenue trop dangereuse pour une jeune fille de son âge et l'avait renvoyée en zone libre. À Sainte-Montille, Roger n'était plus là. Il était parti au front, un peu après Marcel et Georges.

*« Pour le quitter c'est fou ce que m'ont offert
D'autres hommes.
Entre nous, voyez-vous ils ne valent pas très cher
Tous les hommes
La femm' à vrai dir'
N'est faite que pour souffrir
Par les hommes.
Dans les bals, j'ai couru, afin d'oublier j'ai bu
Rien à faire, j'ai pas pu... »*

Constance avait goûté au luxe et à l'art de vivre citadin, elle ne supportait plus la négligence des gens de la campagne. C'est alors qu'elle s'installa à Sorlin où elle trouva rapidement un emploi de secrétaire. Roger, n'est jamais revenu de la guerre. Ses disques n'ont plus

jamais fait rêver personne sous la fenêtre de sa chambre. Constance montait néanmoins tous les week-end pour passer le dimanche chez ses parents, jusqu'au soir où dans les bois ...

- Vous-vous êtes rencontrés comment, Christine et vous ?

- Sur les planches. Il y a neuf ans. Au début, je crois que Christine ne m'aimait pas trop. Il faut dire que j'étais con à l'époque. Un peu macho, et surtout prétentieux. Je pratiquais l'art dramatique depuis ma plus tendre enfance, et j'avais la fâcheuse tendance à me croire supérieur aux débutants. On était ensemble au conservatoire, on y suivait les cours de théâtre donnés par un certain Daniel-je-sais-plus-quoi, très prétentieux, lui aussi. Christine a très vite progressé. Moi, j'étais tellement sûr de moi, que je n'évoluais pas.

De toute façon, je suis bien piètre comédien. Un jour, j'ai écrit une pièce qui s'appelait « Les doigts dans le nez », une espèce de comédie à deux francs six sous. J'ai eu envie de la mettre en scène, j'ai monté une association pour mener à bien ce projet : « La compagnie Cotine ». J'ai demandé à Christine de jouer le rôle principal. À l'époque, elle suivait des études de droit, sans beaucoup d'ambition, pour faire plaisir à ses parents, en somme. Moi, je faisais des petits boulots à droite à gauche. « Les doigts dans le nez » a été un bide terrible, mais on a beaucoup ri. Nico, que vous avez vu l'autre jour, a participé au projet. Il n'avait pas dix huit ans. Il y avait aussi, un certain Fabrice, et une Cathy. Ceux là, vous ne les connaissez pas.

- Ils ne font plus partie de la compagnie Cotine ?

- Non. Du moins pas en ce moment. Ils y reviendront peut-être. Fabrice fait des études de cinéma à Nantes. Il veut être chef opérateur.

- On peut faire des études pour être chef ?

Antoine rit.

- Non, le chef opérateur, dans le cinéma, c'est celui qui fait les éclairages d'un film.

- Il faut faire des études pour allumer la lumière ?

- Oui, enfin, c'est plus compliqué... Le chef opérateur crée la lumière, et l'électro installe les projos... Enfin, c'est un peu compliqué.

- Il crée la lumière ? C'est dieu alors !

- Bon, si vous voulez...

- Et Cathy ?

- En ce moment, elle écrit. C'est elle qui nous a donné Oscar. On adorait son chien Othello, alors dès qu'il a eu des petits, elle nous en a donné un.

- Il a quel âge, Oscar ?

- Deux ans.

- Vous voulez, une autre goutte de café ?

- Je veux bien, merci. Il est meilleur que l'autre jour. J'en étais où ?

- « Les doigts dans le nez » qui a fait un bide.

- Ah, oui. C'est pendant la création de ce spectacle que Christine et moi avons commencé à être attirés l'un par l'autre. On n'osait pas se l'avouer. Je la trouvais belle dans sa tenue de scène. Une espèce de longue robe bleue très cintrée. À l'époque, elle avait les cheveux longs jusqu'au milieu du dos.

Quant à elle, je pense que je la fascinai un peu, parce que j'étais le metteur en scène. Sinon, pourquoi s'enticher de moi ? Le soir de la première, dans l'excitation de présenter notre création nous nous sommes embrassés avant qu'elle n'entre en scène. Après, nous avons été ridicules pendant plusieurs jours. On faisait tous les deux comme si rien ne s'était passé

entre nous. C'est la première femme avec laquelle j'ai été timide... La preuve qu'il s'agissait de la bonne.

Et puis, un dimanche, elle s'est invitée à boire le café après le repas de midi. On n'a échangé qu'un regard. Pas un mot. Et on a poursuivi l'histoire où on l'avait laissée quelques jours auparavant.

C'est quand Christine est tombée enceinte de Quentin qu'on s'est mariés. Non pas parce qu'on refusait que l'enfant naisse dans le pêché. Je voulais juste qu'on porte le même nom tous les trois. Comme une vraie famille !

Madeleine est pendue aux lèvres d'Antoine qui, selon lui, est piètre comédien, mais pour la vieille dame, un excellent conteur.

- Christine est la plus belle chose qui me soit arrivée. Elle est formidable. On a monté d'autres spectacles ensemble... de mieux en mieux. Quand je repense à la première pièce, aujourd'hui, j'ai un peu honte. Grâce à elle j'ai compris que l'ego, s'il prenait trop de place, nous faisait stagner dans la médiocrité. Christine a suffisamment confiance en elle pour prendre des risques, mais assez de doutes, aussi, pour se remettre en question quand il le faut. Elle n'est jamais satisfaite d'elle-même. Bref, elle est l'opposé de ce que j'affichais quand je l'ai rencontrée.

L'accouchement a été le plus beau jour de ma vie. Avant ce grand moment, je pensais que la « première » d'un spectacle offrait une émotion plus grande que tout. Surtout quand le public est conquis. Ce moment où les spectateurs applaudissent et se lèvent parfois comme un seul homme, tout ce monde qui est venu voir les élucubrations de vos nuits, l'incarnation de vos désirs, la fertilité de votre imagination... Tous ces gens qui applaudissent pour remercier les comédiens d'avoir donné leurs tripes, et vous, le metteur en scène pour avoir été le créateur du voyage que vous leur avez offert.

Ce moment là, aussi fabuleux soit-il, n'est rien à côté d'une naissance.

- Je ne connais ni l'un ni l'autre. L'émotion la plus forte qu'il m'ait été donné d'avoir, c'était le jour où j'ai gagné 50 francs au millionnaire.

- ...la naissance de Quentin, le plus beau moment de ma vie : c'est Christine qui me l'a offert. Comment voulez-vous oublier une chose pareille ? Comment regarder cette femme autrement que comme un cadeau du ciel plus précieux que tout au monde ?

Après la mort de Quentin il a été très difficile pour nous de vivre cette étape à deux. Au début, on formait un couple, ensuite on a formé un duo de parents, car quand l'enfant est là, on devient, qu'on le veuille ou non, des parents avant tout. Et puis d'un seul coup, d'un seul, il faut se réhabituer à n'être à nouveau plus qu'un couple. Ça a été très dur. On s'est beaucoup disputé à cette période, puis on a réalisé que notre amour avait fait de belles choses qu'il ne fallait pas détruire... Alors, je me suis remis à écrire et aujourd'hui, on en est là. Nulle part. On a tout donné à cette pièce. « Une envie de liberté » est sans doute notre plus beau spectacle, vous savez... On allait bientôt le mettre au monde, le livrer aux spectateurs, peut-être vivre à nouveau ce moment fort dont je vous parlais tout à l'heure. On allait, pour la première fois depuis deux ans : VIVRE, savourer du bonheur à la louche !

Et là, l'autre con veut que je remplace Christine ! L'autre con refuse de changer la date ! Cette fois c'est l'avortement dans l'œuf, il n'y aura pas eu d'accouchement. Pas de première.

Des larmes chaudes et salées coulent sur les joues de Madeleine. Les rides qu'elle a au coin des yeux sont comme des lits de rivières tumultueuses qui n'arrêtent pas de couler. Ça fait 52 ans qu'elle n'a pas pleuré.

23 ans : l'âge de la petite mort de Constance.

75 ans : l'âge de la carcasse de la vieille dame.

75 moins 23 égale 52.

52 ans : l'âge de « Madeleine », l'âge auquel sa mère, la vrai Madeleine, était morte...

Pour la première fois depuis cinquante deux ans les glandes lacrymales de la vieille dame fabriquent ce liquide dont elle avait été dépourvue à la mort de ses parents, de sa belle-sœur et de son frère. En dépit d'une grande douleur, elle n'avait pas versé la moindre larme à ces occasions.

- Excusez-moi, je vous ai fait pleurer.

- Merci, Antoine.

*

Quelle horreur ! Voir quelqu'un pleurer m'est insupportable. Je monte sur les genoux de la dame, je la lèche. Rien n'y fait.

Et c'est quoi ça, sur la table ? Elle n'a pas touché à son croissant. J'espère qu'elle va penser à moi, qu'elle ne va pas faire la même bêtise qu'hier avec le gâteau au chocolat qu'elle a mis à la poubelle.

Les humains sont étranges, ils pleurent pour des raisons difficilement perceptibles. Moi, si je couine, c'est, soit parce que je fais la comédie pour avoir du gâteau, soit parce que j'ai mal quelque part. Les hommes, eux, ils semblent pleurer parce que ça les occupe, les amuse. Ils sont très compliqués. Quand on regarde bien, la dame, elle n'a aucune raison de pleurer, elle a un croissant.

C'est moi, qui devrais être malheureux. Bon, d'accord, je le suis un peu parce que cette viennoiserie me fait envie, mais je ne me mets pas dans des états pareils.

Ma maîtresse aussi a le chic pour chialer comme ça, à chaudes larmes.

Les humains ont le goût du drame.

*

Après le départ d'Antoine, Madeleine a encore pleuré pendant plus d'une heure. Elle a versé toutes les larmes qui étaient restées prisonnières sous ses paupières pendant la majeure partie de sa vie. Le jeune homme était désolé, à tort, de l'avoir mise dans un tel état. Il n'avait pas à avoir de remords ; Madeleine pleurait et, paradoxalement était bien Elle déversait ce flot de larmes salées sans raison précise, son chagrin sortait enfin sous forme de sanglots violents et apaisants à la fois. Elle pleurait pour Vanessa, pour Antoine et Christine, mais pas pour elle-même.

C'est midi, Madeleine n'a plus grand chose dans le frigo. Lundi, le grand jour. Elle n'a pas faim. C'est Oscar qui a mangé le croissant. Cet après midi, elle prendra des nouvelles de madame Vincendon (par téléphone, il ne faudrait pas qu'elle lui rende déjà l'assiette), histoire de s'assurer qu'elle n'est pas en assez bonne forme pour aller travailler et que les clés du théâtre ne lui feront aucunement défaut.

Confortablement installée dans son fauteuil en velours lustré, Madeleine regarde Philippe Risoli alimenter le suspense colossal. Ginette parviendra-t-elle à trouver le juste prix de la cafetière thermos ? Si oui, elle peut remporter la voiture. Le public hurle, chacun donne son opinion pour aider Ginette à faire le bon choix. Tout ceci est tellement dérisoire, pense la vieille dame.

Aujourd'hui, elle sera la protagoniste d'un véritable moment de vie.

Elle s'imagine déjà, ramenant à Antoine une montagne d'éléments qui pourront l'aider à tenir Leroy par le collier. Madeleine la justicière, enfin utile.

« Vincendon Gérard, rue Albert Einstein : c'est pas ça.

Vincendon Betty, rue Pierre Coluchi : c'est pas ça non plus.

Ah ! Vincendon Paulette: rue du collège. »

- Allô ! Bonjour, c'est madame Simoni à l'appareil.

- Ah ! Bonjour.

- Monsieur Fugier m'a dit que vous étiez malade, alors, je voulais prendre de vos nouvelles.

- Je ne vous reconnais pas, Madame... D'abord ce gâteau, maintenant ce coup de fil... Que vous arrive-t-il ?

Madeline déglutit bruyamment et se racle la gorge pour gagner un peu de temps pendant qu'elle cherche sa réponse. Le cerveau de la folle a beau sembler n'être qu'une espèce d'huître atrophiée, elle a néanmoins compris que quelque chose de malsain dirigeait le septuagénaire, qui avait ordinairement davantage le comportement d'une virago que d'une femme candide et généreuse.

- C'est à dire, que je m'étais fait une fausse opinion de vous... Et je m'en veux un peu de ne pas toujours avoir été gentille. Vous savez ce qu'est une géode ?

- Non.

- C'est une pierre tout à fait banale, un vulgaire cailloux, gris, terne. Mais à l'intérieur c'est un véritable mirage. Une constellation de cristaux qui scintillent. Il faut se donner la peine de casser la géode en deux pour

savoir quel cœur elle a. Je ne suis pas aussi revêche que j'en a l'air.

Un court silence laisse à penser qu'à l'autre bout du fil, la femme au peignoir en satin rose est soit émue, soit en train de réfléchir au sens de l'allégorie de la géode improvisée par Madeleine

- Alors, comment vous allez ? poursuit la vieille dame.

- J'ai une diarrhée épouvantable. Ça m'était déjà arrivé une fois... J'étais partie en voyage organisé en Tunisie et j'avais eu le malheur de manger un fruit avec la peau, alors qu'il avait dû être lavé avec de l'eau du robinet. Je me suis littéralement vidée. Et bien là, ça me fait le même effet. Mais je n'ai pas consommé d'eau non potable cette fois.

- Une gastro-entérite, peut être.

- Une dysenterie, vous voulez dire !

- Et ça va mieux depuis ce matin ?

- Moui, un peu. Maintenant je suis surtout épuisée. Je crois que je vais passer l'après midi à récupérer ma nuit blanche.

- C'est ce que vous avez de mieux à faire, en effet. Bon, je vais vous laisser vous reposer.

- Oui, merci pour votre appel. Ah ! Oui, j'oubliais. J'ai oublié de vous rendre votre assiette, hier.

- Je passerai la récupérer ce soir. Ça vous va ?

- Très bien. De toute manière, je ne risque pas de sortir aujourd'hui. Je ne bouge pas chez moi, passez quand vous voulez.

- À ce soir, madame Vincendon

- Appelez-moi Paulette.

En raccrochant, Madeleine réalise que, si des documents disparaissent du bureau de Leroy, Paulette risque d'être soupçonnée. Cette injustice là ne lui convient pas. Elle commence à trouver sa voisine humaine.

« Pauvre cruche, elle va sans doute être au premier rang des accusés. Désolée Paulette. Quant à moi, je suis en dehors de tout soupçon, et puis personne ne connaît mon plan... À part Claire. Mais oui ! Claire. Pourquoi n'a-t-elle rien dit à Antoine ? Il m'aurait sermonnée, ça aurait été très désagréable. Cette jeune fille est décidément très bien. »

18h30 : Madeleine a passé l'après midi à faire son ménage. Elle a tout astiqué : ses vitres, ses cuivres, son argenterie. Son deux pièces-cuisine brille comme un diadème.

Sans doute a-t-elle préféré dépenser son énergie dans le rangement et le nettoyage que de le mettre au service de ses élucubrations diverses au sujet de la soirée à venir. Oscar a eu peur de l'aspirateur, il a aussi essayé de jouer avec la serpillière, a dressé l'oreille à chaque bruit provenant de la cuisine en pensant que c'était l'occasion de réclamer à manger et a fini par s'endormir.

La vieille dame enfle son manteau, ses mocassins Ted Lapidus à semelles en caoutchouc, prend sa petite lampe de poche et la laisse du chien, vérifie qu'elle a bien les clés du théâtre dans la poche.

Madeleine descend calmement la rue du collège, ses jambes la font légèrement souffrir. C'est un peu comme si elle avait des courbatures mais la tension de ses muscles est plus due à la peur qu'à un éventuel triathlon onirique. Oscar, tire sur sa laisse, il aspire à laisser la marque de son passage un peu partout et à sentir toute odeur nouvelle. La fébrilité du petit chien agace un peu la vieille dame dont le cœur bat la chamade. Au carrefour de la rue du collège avec

l'avenue de la République, elle tourne à droite et se dirige sans hésiter vers le café «Le Shakespeare ». C'est de ce troquet que Claire l'a aperçue samedi. La nuit est déjà tombée mais les lampadaires et néons divers permettent de bien distinguer les passants. Dehors, un vent froid souffle, les promeneurs remontent les cols des manteaux sur les oreilles et glissent leurs mains au plus profond de leurs poches. Madeleine pénètre à l'intérieur du bar où plane une douce ambiance de fin d'après midi d'hiver. Quelques consommateurs sont accoudés au comptoir, ils échangent quelques propos sur le rugby. Une jeune femme aux cheveux châtons fume une cigarette, seule, attablée devant un café fumant. La vieille femme s'installe à côté de la baie vitrée, face à la sortie de l'impasse du théâtre. Elle attache le petit chien au pied de la table et, essuie un peu la vitre embuée avec le revers de sa manche puis commande un chocolat chaud qu'Oscar regarde arriver avec des yeux pleins de convoitise.

Une fois son cacao bu, la vieille dame pose la tasse par terre pour que le chien lape le fond de Chocolat.

- Excusez-moi, madame, c'est pas très propre... lui reproche timidement le serveur en désignant le petit chien qui donne d'avidés coups de langue dans la tasse blanche.

- Quoi ? Pas propre mon chien ?

- Euh... Non, la tasse.

- Ah ! Vous pouvez le dire. Vous avez des problèmes de lave-vaisselle, non ? Parce que servir un chocolat chaud dans une tasse qui a déjà une marque de rouge à lèvres, ça ne fait pas très convenable... enfin, j'accepte vos excuses, conclut Madeleine qui se retourne face à la baie vitrée dans sa position stratégique de contrôle.

Le jeune homme, stupéfait, retourne derrière son comptoir, et la vieille dame poursuit son interminable attente en faisant machinalement basculer, sur la table

en bois vernis, la petite cuillère de chocolat d'avant en arrière avec son index. Il est dix neuf heures et elle n'a vu ni, Pierre Cottra, ni Yves Leroy sortir de l'impasse. D'un seul coup elle réalise qu'elle a peut-être omis un détail.

- Excusez-moi, jeune homme, demande-t-elle au serveur. Vous savez peut-être s'il y a un spectacle au théâtre ce soir...

- Ah ! En effet, il y a bien quelques chose, mais à la salle des fêtes. C'est Juliette Gréco, alors vous pensez bien, le théâtre chausse trop petit. Il va y avoir du monde. Mais je crois qu'il ne reste plus de place.

- Elle est où cette salle des fêtes ?

- Vous n'êtes pas d'ici ?

- Si.

- C'est un immense bâtiment en bois, en face du stade, vous ne pouvez pas le louper.

- C'est loin d'ici ?

- Vous êtes à pied ?

- Oui.

- Comptez, environ vingt minutes en marchant doucement. Prenez la direction de la gare.

« Parfait, si ce n'est pas tout à côté, je peux aller tranquillement au service culturel, ça doit être désert, là bas. »

- Merci, jeune homme. Combien je vous dois pour le chocolat ?

- Treize francs.

- Tout ça ? À peine quinze centilitres de lait et une cuillère à café de cacao en poudre...

Le serveur affiche une petite moue innocente pour montrer qu'il décline toute responsabilité sur les prix qui se pratiquent.

Madeleine sort l'argent de son petit porte-monnaie de cuir rouge usé, se rhabille, détache le petit chien, remonte son col et sort. Dehors le froid est saisissant, l'écart de température, entre l'intérieur du troquet qu'elle vient de quitter et celui de la rue, la ferait presque défaillir. Elle enfle les mains dans ses chaudes poches. Entre ses doigts, elle sent le métal tiède du trousseau de clés.

Le théâtre est éteint. Elle lève les yeux vers la fenêtre que Claire et son collègue Julien lui avaient désignée comme étant celle du fameux bureau. Pas de lumière non plus.

Madeleine colle son nez froid contre la porte vitrée qui donne sur le hall de la salle de spectacle. Sur une immense affiche, une femme brune, les yeux soulignés de Khôl d'un noir très profond, semble la regarder. « Juliette Gréco, lundi 12 février - Salle Polyvalente - 20h30 ». Madeleine ne connaît pas cette dame qui mérite une si grande affiche. Depuis les 78 tours de Roger qu'elle écoutait en rêvant de Paris, elle ne s'est jamais plus intéressée à la musique.

Elle se retourne. Tout semble désert. Ce soir, les festivités culturelles sont à vingt minutes d'ici. Leroy doit être en train de faire son coq au milieu de sa basse-cour, à la salle machin chose.

Le salon de beauté est éteint. Elle se demande brièvement ce que Vanessa fait de son lundi soir avant d'attacher Oscar à un poteau, puis sort le trousseau de Paulette. Il y a trois clés. L'une d'entre elles ressemble à celle d'un coffre fort, elle est plus lourde que les autres, et surtout plus compliquée. En voyant la forme de la serrure Madeleine n'hésite pas et y introduit la clé la

plus étrange. Un seul tour sur la droite suffit à ouvrir la porte.

À l'intérieur du bâtiment Madeleine n'a plus cette peur au ventre qu'elle ressentait en partant de chez elle une heure plus tôt, elle avance sereinement dans une douce odeur de ciment frais. Elle entrouvre la double porte qui se trouve devant elle et allume sa lampe de poche, elle en promène le faisceau sur les sièges de velours rouge. « Alors comme ça, c'est devant tous ces gens que jouent Christine, Claire, Catherine et les autres ». Elle repense à ce que lui avait raconté Antoine, sur l'émotion que pouvait provoquer la présentation d'un spectacle et songe qu'elle aurait été incapable de monter sur les planches. « Il faut être cabot pour faire du théâtre. Cabot, mais surtout courageux... » Elle fait demi-tour, ce n'est pas la salle de spectacle qu'elle est venue voir.

La double porte équipée d'un compas, se referme lentement pendant que Madeleine avance, à tâtons, sur sa droite. Elle passe devant le comptoir en construction et pousse la porte qui est en face. Elle monte les escaliers en colimaçon et s'arrête au premier étage. Trois portes s'offrent à elle mais aucune ne l'intéresse puisqu'elle va au troisième, à la pêche aux papiers.

Sur la porte de gauche, il est inscrit : ACCES AUX LOGES. Elle l'entrouvre pour découvrir un immense couloir, et des tas d'autres portes... C'est ici que les acteurs doivent faire les cent pas avant d'entrer en scène. Peut-être est-ce là qu'Antoine a embrassé Christine pour la première fois. Le récit du jeune homme qui l'avait tant émue lui revient en mémoire. Elle a le sentiment que ses pieds foulent le sol d'un haut lieu historique. Elle avance, détendue, curieuse, dans le couloir et ouvre la porte d'une loge. Sur le côté, il y a des penderies et en face, une longue tablette blanche qui fait la longueur de la pièce est fixée sous un miroir qui recouvre entièrement le mur. Madeleine pourrait très bien songer que Jean-Claude Dreyfus a peut être été

maquillé dans cette loge, mais elle pense, qu'ici, Antoine a vécu de grandes choses. Une vague d'émotion douce la parcourt en laissant sur son passage une pluie de petits frissons agréables. Elle retourne sur ses pas et, avant de reprendre son ascension des escaliers, éclaire brièvement les plaques des deux autres portes. En face « BUREAU DES TECHNICIENS » et à droite « REGIE. ATTENTION LOCAL PROTEGE PAR ALARME » D'un seul coup, Madeleine réalise qu'à aucun moment depuis qu'elle avait eu l'idée de s'introduire dans le théâtre, elle n'avait envisagé la présence d'une alarme. Par chance, elle n'a que faire de cette régie. Elle continue à gravir les étages, en songeant qu'elle est complètement inconsciente, et qu'on la filme peut-être.

Au deuxième étage, une seule porte à double battant face à elle annonce la présence de bureaux. Il est inscrit : « ADMINISTRATION ». Elle continue à monter les marches qui la séparent de la caverne d'Ali Baba. Ses jambes fatiguent. Le centre culturel n'est autre qu'un vieux bâtiment rénové, et les pièces font au minimum trois mètres de haut. Trois étages de cette hauteur là, en valent bien quatre de ceux qu'elle connaît !

Ah ! Nous y sommes : « DIRECTION ».

Madeleine appuie fébrilement sur la poignée. La porte est fermée. Elle ressort le trousseau de sa poche. Il lui reste deux clés probables. La deuxième est la bonne.

Elle découvre un bureau très luxueux. La pièce est immense. Une grande table ronde indique que la pièce sert aussi de salle de réunion. Les murs sont recouverts d'une toile bordeaux. Une gigantesque peinture abstraite occupe une grande partie de la surface murale. Derrière le magnifique bureau en merisier qui est recouvert d'une multitude de dossiers ouverts et de feuilles volantes, il y a une armoire assortie dont les portes sont fermées. En s'approchant Madeleine découvre que la petite clé

argentée du placard est restée sur la serrure. La porte grince dans le parfait silence du lieu désert. Une quantité colossale de dossiers sont suspendus à des tringles métalliques. La septuagénaire commence à en lire tous les intitulés, en espérant trouver «D.R.A.C», « UNE ENVIE DE LIBERTE », « CONSEIL GENERAL » ou même « SUBVENTIONS », lorsqu'elle entend Oscar Aboyer.

- Zut ! J'avais oublié qu'il n'aimait pas être attaché tout seul dehors ! Quelle imbécile je fais.

Alors qu'elle est en train de se faire le reproche d'avoir oublié l'épisode du jeudi précédent devant la petite épicerie, elle entend la porte d'entrée claquer. Elle sursaute, son cœur se serre et son sang se glace

Elle a oublié de refermer derrière elle. Sa présence intruse ne fera aucun doute à celui qui vient d'arriver.

Quelqu'un de vif, certainement beaucoup plus jeune qu'elle monte les escaliers. Il semble enjamber les marches deux par deux. Madeleine devient livide. Une sueur acide coule sur ses tempes, ses mains habituellement si sèches deviennent terriblement moites. Son corps entier tremble sous la peur. Son vieux cœur de soixante-quinze ans devient un bloc de béton armé à l'intérieur de sa cage thoracique qui semble rétrécir. Les portes du dessous claquent. La personne interroge : « Y a quelqu'un ? »

C'est un homme.

Madeleine plie sa vieille carcasse sur elle-même et se recroqueville sur le bureau. Et si c'était Leroy ? Et s'il venait jusque là ? Elle se ravise, déplie son petit squelette, tous ses muscles lui font mal tant ils sont tétanisés. Elle se souvient avoir vu des toilettes sur le palier.

« Il faut faire vite. Ne pas le croiser s'il monte jusqu'ici. »

Elle l'entend continuer à regarder dans toutes les pièces en demandant s'il y a quelqu'un. La porte d'entrée qu'elle a stupidement laissée ouverte a bel et bien éveillé les soupçons. Oscar aboie toujours. Elle referme la porte des sanitaires derrière elle. La porte du bureau de Yves Leroy est restée béante.

Que fait-elle dans cette galère ? Pourquoi s'est-elle crue capable d'accomplir un tel délit ? À ce moment là, assise sur le battant des toilettes Madeleine tente de respirer, et se dit qu'elle préférerait être partout ailleurs que dans cette situation honteuse.

L'homme a fini de faire son tour à l'étage du dessous, il monte les escaliers à une très grande vitesse. La vieille dame a à peine eu le temps d'inspirer l'air qui semble lui manquer qu'il est déjà là, juste à côté. Il ouvre le bureau. Ça va être au tour des toilettes, il va la découvrir. « Excusez-moi, j'ai vu de la lumière et je suis entrée, ou bien... Une petite envie pressante, ne vous dérangez pas pour moi. »

Elle attend qu'il arrive, qu'il continue à fureter partout comme il l'a fait aux étages du dessous mais il ne vient pas il reste dans le bureau. Elle entrouvre la porte des sanitaires où elle se trouve. Il a allumé la lumière qu'elle avait pris soin de laisser éteinte, il est assis sur le bureau en merisier, il a pris le téléphone. C'est Pierre Cottra.

- Allô ! Yves. Bon j'espère que ton portable n'est pas éteint et que tu es en ligne. C'est urgent, alors, soit tu me rappelles dès que tu as le message, soit tu rappliques. Je suis au théâtre.

À peine a-t-il raccroché le combiné qu'il se lève. Il s'approche des W-C, il commence à baisser sa braguette en chemin. « Pourquoi faut-il qu'il ait envie d'uriner à ce moment précis ? » Madeleine le voit arriver droit sur elle, son cœur va lâcher, la peur est trop grande. Il est laid. Pauvre Vanessa. Et ce geste glauque, la main en train de

baisser la fermeture éclair de son pantalon, lui provoque un haut le corps. Cette main impure qui a déchiré la petite robe à carreaux bleus.

Le téléphone sonne, il fait demi-tour. Madeleine claque imperceptiblement du dentier.

- Ah, c'est toi ? Je suis venu chercher une ampoule pour remplacer celle du projo qui a pété et, quand je suis arrivé là, la porte d'en bas était ouverte, ton bureau et ton placard aussi... Mais oui, je suis sûr d'avoir fermé en partant tout à l'heure... Viens au moins vérifier si il te manque rien!...Quoi ? Les gens commencent à arriver ? Ils sont en avance, qu'est ce que tu veux... Bien sûr que je suis prêt, j'en ai pour deux secondes à changer l'ampoule, c'est celle de la poursuite... OK, je t'attends.

Il repose le combiné avec un geste un peu nerveux. Pendant son coup de fil, il s'était assis sur le fauteuil en cuir de Leroy, et avait négligemment posé ses santiags.

Il se relève rapidement comme agacé par quelque chose.

*

Wouaf ! Wouaf ! Au secours ! On m'a abandonné, personne ne m'aime, je vais mourir ! Je suis attaché ! Au secours !

Ah ! Une fenêtre qui s'ouvre ! Quelqu'un me parle ! On va m'aider, me libérer ! Wouaf ! Wouaf ! J'aboie de plus belle pour le motiver à venir me sauver la vie ! Il me parle encore. Qu'est ce qu'il attend pour descendre et me détacher ?

Wouaf ! Allez, viens ! Je refuse de finir comme le teckel cul de jatte abandonné l'an dernier. Je ne mérite pas ça ! Il faut me croire, je suis gentil. Super Oscar le câlin.

Si tu m'adoptes, je te lèche au minimum quinze fois par jour ! Wouaf ! Au secours ! Allez, sois sympa ! Ma maîtresse est morte. Ça fait plusieurs jours que je ne l'ai pas vue ! Mon maître m'a emmené au parc ce matin puis il m'a à nouveau abandonné chez la dame qui m'a fait croire qu'elle était gentille mais qui m'attache à un poteau dans la nuit.

Wouaf ! Wouaf ! Au secoooooours !

*

Pierre a ouvert la fenêtre. Il jure comme un charretier.

- Tu vas fermer ta gueule, espèce de sale cabot ! Tais-toi, j'te dis !

« Grossier personnage ! On dit que ceux qui n'aiment pas les animaux n'aiment pas les gens. Rien de surprenant qu'un violeur de ton espèce parle comme ça à un adorable toutou. » Madeleine est lentement sortie des toilettes. Elle le regarde. Ses cheveux mi-longs, sales tombent sur son blouson noir. Il est maigre. Ses deux jambes ressemblent à des allumettes, il ne devait pas peser bien lourd sur le joli corps de Vanessa, mais ça aura suffi à anéantir la candide jeune femme. Où est-ce que ça s'est passé ? Dans les bois ? Dans un parking ? La chaussure de Vanessa a dévalé la rivière ou est-elle tombée dans une bouche d'égout ? Qu'as-tu fait de ton pénis, espèce de monstre ? Pendant que Pierre s'entête à vouloir faire taire le chien, Madeleine perd les pédales. Elle se revoit à 23 ans, c'est ce maigrichon en blouson noir qui conduit la Peugeot Talbot de Georges... Ce monstre mérite de mourir. Il a détruit la vie de Vanessa. S'il meurt, la jolie blonde surmontera sa honte, son mépris d'elle-même et des hommes. Justice sera faite.

La vieille dame, dont la peur s'est transformée en une colère monstrueuse, a repéré un énorme classeur rouge

sur la table de réunion dont elle n'est plus très loin. Elle s'en empare en toute urgence, sans réfléchir, en ne laissant parler que sa force vengeresse. Le classeur couleur sang, couleur violence, pèse cinq ou six bons kilos. En temps normal, elle aurait eu du mal à le soulever tant ses vieux os sont usés par cette vie longue et gâchée, mais, la haine décuple ses forces. Pierre crie toujours. Elle se précipite sur lui. Il est à genoux sur le rebord intérieur de la fenêtre, penché en avant, le ventre appuyé contre la barre de fer forgé. Tout va vite, très vite. Elle lève les bras et jette le classeur de toutes ses forces, de toute sa colère, de toutes ses douleurs, sur la tête du quadragénaire qui perd l'équilibre et bascule dans le vide.

- Adieu Georges ! murmure-t-elle.

*

Ça y est, il descend pour me sauver. Il est fou, il va se faire mal. Il arrive vite, j'ai juste le temps de me pousser pour qu'il ne s'écrase pas sur moi.

Voilà, il est là.

Pourquoi tu ne me détaches pas ? C'était bien la peine de descendre à cette vitesse !

Je m'approche de lui, il ne bouge pas. Un léger son rauque sort de sa gorge, puis plus rien. Il y a du sang qui coule de sa tête. Il sent la mort. Je n'aboie plus, ce n'est pas le moment.

Je couine. Je suis triste.

Je suis toujours abandonné. Personne ne m'aime et le monsieur est mort. Forcément, il est descendu trop vite.

Constance

Ah ! Voilà, la dame ! Chouette ! Je suis content ! Elle me détache, je veux lui faire la fête mais elle semble pressée.

Elle qui marche si lentement d'habitude, ne me laisse même pas le temps de marquer mon territoire. Elle tire sur la laisse, comme la folle l'autre jour. Je traîne la patte. J'aimerais bien prendre un peu mon temps. Dans son sillage, elle laisse une odeur âcre et acide. C'est celle de la peur, de l'angoisse.

*

En arrivant chez elle Madeleine s'aperçoit que dans sa fuite, elle a emporté l'arme du crime. Elle pose le classeur sur sa table en formica.

« SUBVENTIONS ET FINANCEMENTS »

Elle ressort immédiatement, sans prendre le temps de se reposer un peu.

Il est 20h15.

- Je viens récupérer mon assiette.

- Ah, oui. Entrez.

- Vous allez mieux ?

- Comme ci, comme ça.

Pendant que Paulette disparaît dans la cuisine, Madeleine repose les clés dans leur petite armoire. « Chaque chose à sa place. »

En route, Madeleine s'est arrêtée chez Antoine et Christine. Elle a simplement déposé le classeur sur leur paillason.

Constance

Une fois rentrée pour de bon, elle s'assied sur son vieux fauteuil, elle est vide de toute pensée, de toute émotion. Elle s'endort.

* *

*

Epilogue

Le monde n'appartient à personne.

Le radio-réveil ne s'est pas déclenché, elle a passé la nuit sur son fauteuil, épuisée.

Il est 9h00.

- Allô ? Bonjour, c'est Madame Simoni. Je voudrais prendre rendez-vous pour un soin du visage.

- Ecoutez, il y a justement une place à quinze heures. Ça vous va ?

- Très bien.

- Dîtes donc, vous allez avoir une peau de pêche avec tous les soins que vous faites ! glapit l'épouvantail.

- C'est le but.

Il est 15h00.

Vanessa a les mains douces.

- Vous êtes au courant ? Pierre Cottra, celui que vous trouviez ressemblant à un pneu crevé...

- Oui, je vois.

- Il est mort.

Un silence pesant s'installe. Madeleine s'inquiète de ne pas déceler de soulagement dans la voix de la jeune fille.

- Ah oui ? Et comment ?

- Il a été poussé d'une fenêtre du service culturel. Yves Leroy est soupçonné. On l'a retrouvé sur les lieux du crime. Il est en détention provisoire.

Madeleine inspire une grande bouffée d'air, comme si ce dernier se faisait rare.

- Vous devez être soulagée, mon p'tit...

- Soulagée ? On ne peut pas être soulagé par la mort de quelqu'un, même si on ne l'aimait pas beaucoup.

- Mais... Il vous a violée.

- Pardon ?

- Il ne vous a pas... ?

- Mais qu'est ce qui vous fait dire ça ?

- Ce dégoût que vous aviez à son égard, et puis ce mépris des hommes... Vous disiez l'autre jour, chez moi, que les hommes et les femmes ne pouvaient pas se comprendre, ni vivre ensemble.

- Il me dégoûtait parce que je trouvais, tout comme vous, qu'il avait un air de ressemblance avec un pneu crevé, tout simplement. Et puis, il en pinçait pour moi et comme les hommes ne m'attirent pas : un mec qui me drague et qui ne comprend le message, ça m'agace.

Et puis ce mépris de la gent masculine dont vous parlez... C'est parce que les hommes sont, pour la plupart, machos. Cottra n'en était pas plus qu'un autre. Les hommes et les femmes ne se comprennent pas, c'est tout. C'est mon opinion, sur la question. J'ai eu des

aventures avec plusieurs hommes et aucun d'entre eux ne connaissait la stimulation clitoridienne.

- C'est quoi la stimulation clitori...
- Vous ne savez pas ce que ça veut dire ?
- Non.
- Votre vie a dû être bien triste, madame Simoni.
- Oui, sans plus... Alors c'est quoi ?
- C'est sexuel .
- Ah ? Et vous êtes...
- Lesbienne, Homosexuelle. Oui. Vous pouvez le dire.

Madeleine sent le sol se dérober sous ses pieds. Elle réalise à quel point elle a façonné une Vanessa à son image. Et avait créé, elle-même, un individu pervers à partir de l'image de Pierre Cottra.

Quant à Yves Leroy, qu'elle a habilement envoyé derrière les barreaux. Qui est-il exactement ?

La septuagénaire, née Constance Simoni n'est plus Madeleine la sauveuse, mais Madeleine la criminelle. Sa vie s'effondre une seconde fois.

Quel prénom adopter à présent ?

Il est 16h45. Madeleine tourne la clef dans la serrure, de l'autre côté de la porte le téléphone sonne. Elle prend son temps. À l'intérieur, Oscar la gratifie de ses gloussements de joie, il remue la queue et saute comme un marsupial pour attirer son attention. Elle le caresse brièvement, machinalement. Le téléphone ne sonne plus. C'était Antoine. Il veut récupérer le chien et sans doute savoir d'où vient l'énorme classeur rouge qu'il a dû découvrir sur son paillason ce matin. Les anglo-saxons trouvent bien des bouteilles de lait devant leurs portes quand ils se réveillent. Antoine aura trouvé un classeur, et alors ?

Christine doit être rentrée, sans doute se languit-elle de revoir son petit Oscar et de se faire parfumer de son haleine de boîte de sardines périmées. Madeleine s'en excuse par avance, mais veut qu'on lui laisse cette petite boule d'affection poilue ce soir, juste ce soir.

Elle accroche consciencieusement son manteau à la patère en métal émaillé qui l'attend, ôte ses chaussures, ouvre le petit meuble bas en aggloméré couleur acajou et dépose ses mocassins d'hiver à côté des sandales crèmes qui attendent leur saison. Chaque chose à sa place. C'est très important que chaque chose ait sa place. Elle prend ses pantoufles en daim bleu marine fourrées de laine. C'est doux à l'intérieur, c'est un véritable petit moment de bonheur que d'enfiler des chaussons aussi agréables. Qui dit qu'elle n'a pas été heureuse ? Vanessa ? Tout ça parce qu'elle n'a pas connu la stimulation clitoridienne. Et la jeune fille, connaît-elle le plaisir de mettre des pantoufles en peau de mouton ? Chaque jour Madeleine s'est levée en plutôt bonne santé, chaque jour, elle avait de quoi manger, elle n'a jamais eu froid chez elle. Qui dit qu'elle n'a pas été heureuse ? De toute façon, elle ne méritait pas mieux. Et ces chaussons sont déjà presque trop beaux pour elle. Stupide Madeleine.

Dans la petite cuisine le néon clignote légèrement, la lumière blanche éclabousse les meubles en formica beige. Tout est à la fois si vieux et si brillant. Dehors il fait presque nuit, il est 17h30, Madeleine a rempli la gamelle d'Oscar de ce qu'elle avait de meilleur. Il a tout dévoré en un clin d'œil. À chaque fois qu'il mange, il donne l'impression d'avoir été privé de nourriture pendant des jours entiers. La vieille dame est assise dans le silence, le regard dans le vide, le menton dans le creux de sa main droite. Elle est accoudée ainsi depuis presque un quart d'heure. Les doigts secs de sa main gauche, caressent le formica comme pour enlever des miettes imaginaires. Elles sont toutes là. Les bleus, les

roses, les pilules, les gélules, celles pour le cœur, celles pour les rhumatismes, les somnifères, les restes d'antibiotiques, vestiges de chaque grippe, de chaque bronchite. Un grand verre d'eau rougeâtre attend. Elle y a versé le contenu de son flacon de « gouttes » pour la tension. Comment sa vieille carcasse pourrait-elle survivre à tant de chimie ?

Madeleine a mis sa plus belle chemise de nuit, sa plus chaude aussi. La blanche imprimée de petits bleuets avec de fins rubans de satin aux poignets et à l'encolure. Elle grelotte, elle a un peu la nausée et commence à avoir quelques vertiges. Il ne faudrait pas qu'elle vomisse.

Elle est allongée sur le dos, Oscar a beau se blottir contre elle sous les draps de coton blanc brodés par sa mère, elle tremble. De froid sans doute. Pourtant de grosses perles de sueur coulent le long de son cuir chevelu. Il arrive que certaines gouttes échouent dans son oreille. Les carreaux de la couverture écossaise dansent devant ses yeux. Sa tête est terriblement lourde, et il lui semble entendre chaque petit bruit de son organisme, un peu comme si elle était à l'intérieur de son propre corps et que ce dernier soit une grotte où résonne le moindre battement de cœur, le moindre gargouillis intestinal. Sa bouche est sèche. Le téléphone sonne. Qu'on lui laisse Oscar, juste un peu plus. Sous les draps, sa main lisse les poils du ventre de la petite bête qui s'est mise sur le dos comme pour accueillir le plus grand nombre de caresses possible.

Ses yeux se promènent tant bien que mal autour d'elle. Sur les étagères de son lit « Cosy » en chêne, il y a tous les livres de la collection Arlequin qu'elle a lus et relus. Il y a le radio-réveil qui ne se déclenchera pas demain matin. Sa vue s'est tellement troublée qu'elle ne parvient plus à déchiffrer l'heure. Dans un petit cadre ovale en vermeil, il y a une photo de Constance en robe de communiant. Elle devait avoir treize ans. Chère

Constance. Madeleine tente de se remémorer ce jour là. Il faisait beau.

Croyait-elle en Dieu, à cette époque ou méprisait-elle déjà toutes les bondieuseries ?

Après la messe, on avait mangé dans la cour, sa mère avait dressé de longues tables qu'elle avait recouvertes de vieux draps en coton assemblés à la main. Avec le soleil, tout ce blanc était éblouissant. Il y avait des bouquets champêtres dans les vieilles berthes à lait. Presque tous les habitants de Sainte-Montille étaient là. Deux autres villageoises fêtaient avec elle le sacrement de l'eucharistie qu'elles avaient reçu le matin même. Constance était heureuse, son oncle de Paris était descendu pour l'occasion, elle était entourée de tous ceux qu'elle aimait. Parce qu'elle aimait, Constance, elle aimait les gens, elle aimait la vie, elle aimait à en perdre haleine.

La photo se trouble, la fine silhouette de la jeune fille souriante n'est plus qu'une tache blanche. Le téléphone sonne à nouveau, il résonne. Elle aurait dû le débrancher.

Madeleine se demande si elle va voir sa vie se projeter dans son cerveau comme sur un écran de cinéma en quelques secondes. Elle souhaite de tout cœur que rien de cette longue vie qui aura fait d'elle une meurtrière, ne se déroule devant ses yeux.

Le téléphone ne sonne plus.

Elle repense à ses bijoux qu'elle a déposés sur la table avec un petit mot adressé à Christine. Ils sont pour elle. Peut-être n'en fera-t-elle rien, mais ils seront entre de bonnes mains. Même s'ils sont vendus un jour, ça sera pour une bonne cause.

Elle essaie de se concentrer sur la respiration d'Oscar.

Ce mardi soir de février 2001, la vieille dame ferme les yeux. Elle est fatiguée. Soixante quinze moins vingt trois donne cinquante deux.

Dans sa famille les Madeleine meurent à cinquante-deux ans.

*

1er Juillet 2001. Il est 22h38.

Un Spermatozoïde d'Antoine rencontre un ovule de Christine.

Elle s'appellera Madeleine Constance Fugier.

Dans cinq années, elle habillera Oscar avec les robes de ses poupées ; dans vingt, elle sera comédienne.

À cinquante-deux ans, elle sera un metteur en scène célèbre...

...Et à soixante-quinze, elle fera des tartes à la mirabelle pour ses arrières petits-enfants.

Aussi longtemps qu'il vivra, Oscar continuera à évoluer dans sa vision erronée du monde réel, celui des humains, car comme chacun sait, les animaux sont bêtes. Jamais un homme ne prendrait une poupée alsacienne pour un lapin, il est tellement supérieur.

* *

*

FIN

Remerciements :

Catherine, Julien, Nico pour m'avoir imposé un sujet de départ. (Madeleine : personne âgée, évolue dans un milieu théâtral)

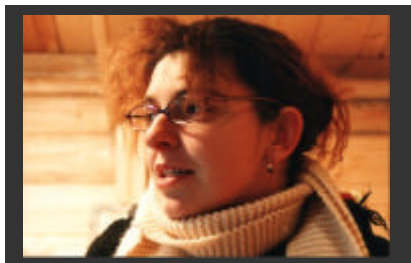
Othello pour avoir été ma muse.

Coco, Lolette et Caro pour avoir corrigé mes coquilles.

Fabrice pour ses encouragements.

Nathalie, Lolette, Michel, Gilles et les autres pour leurs critiques.

* *
*



Après des études hésitantes de Philo, puis de Psychologie, Cathy aurait pu devenir un de ces éternels ex-étudiants à la dérive ne trouvant pas leur place dans la Société pour poser leur bagage. Elle échappe à cela grâce à deux passions qui seront ses moteurs : l'écriture et le théâtre.

Adolescente, elle passait déjà le plus clair de son temps à écrire des nouvelles qui finissaient cachés au fond de son tiroir à chaussettes. Peu à peu, elle s'est mise au théâtre au point de n'être plus obnubilée que par cette nouvelle passion grandissante, et a un peu vite abandonné la plume, un temps, pour apprendre les textes des autres. De fil en aiguille, elle a animé des ateliers théâtre et pris goût à la mise en scène, ce qui lui a fort bien réussi pour l'instant dans sa région lyonnaise.

À 24 ans elle écrit et présente sa première pièce "*Prisca ou la honte de Samuel*", et le succès de cette comédie dramatique l'encourage à continuer son activité de dramaturge avec "*Argile*" puis "*Coté cour*". Sans laisser tomber l'activité théâtrale qui aujourd'hui la fait vivre, elle a décidé de revenir à ses premières amours, l'écriture romanesque.

C'est ainsi qu'à vingt-huit ans elle vient d'achever "*Constance*", premier roman que ses premiers lecteurs lui ont vivement conseillé de ne pas cacher au fond du tiroir à chaussettes... Et ce n'est pas nous qui allons nous en plaindre !

"Constance" est un roman plein de tendresse, de sensibilité et d'humour.

Madeleine, vieille dame au caractère bien trempé, se rend compte sur le tard qu'elle est passée à côté de beaucoup de plaisirs de la vie, à cause d'une sale histoire de jeunesse. À soixante-quinze ans, l'affection de jeunes gens et l'amour d'une petite bête lui redonnent le goût de se battre et de régler quelques comptes... à sa manière...

La trouvaille consistant à faire parler son petit compagnon à quatre pattes donne une couleur très originale au roman.